





U



K GENT



Digitized by Srujanika



R. 34051

ABRÉGÉ
DES
MÉMOIRES

*POUR servir à l'Histoire du
Jacobinisme.*

TOME PREMIER.

A B R É G É
D E S
M É M O I R E S

*POUR servir à l'histoire du
Jacobinisme.*

Par M. l'Abbé BARRUEL.

TOME PREMIER.



A HAMBOURG,
Chez P. FAUCHE, Libraire.

1800.



OBSERVATIONS

SUR quelques articles du Monthly Review , relatifs aux Mémoires sur le Jacobinisme.

IL est des journalistes dont le suffrage m'est précieux , parce que je connois les services qu'ils rendent au public , en propageant les bons principes. Il en est dont l'éloge me seroit odieux , parce que sous le masque des sciences , ils ne servent que la cause de l'impieété & de la rebellion. Je ne lis pas assez habituellement M. Griffith ou bien son *Monthly Review* , pour savoir dans quelle classe il faut le ranger , lui ou son lieutenant & son faiseur. Mais il seroit fâcheux que l'on pût en juger par le compte qu'ils ont rendu de mes Mémoires sur le jacobinisme. Dans l'appendice au 25.^e volume de leur journal , ils ont amalgamé des imputations

Tome I.

£

sur lesquelles je laisserois à tout lecteur le soin de prononcer, s'il s'agissoit d'une dispute purement littéraire; mais j'ai dénoncé la conspiration la plus redoutable qui ait jamais été tramée contre la religion & la société; je dois à ma cause, je me dois à moi-même de prouver à qui conviennent les accusations de *mauvaise foi*, de *tours d'adresse*, & d'une *perfide ingénuité*. Heureusement la tâche n'est pas bien difficile.

1.° M. Griffith me fait la grace de trouver passables, satisfaisantes même, les preuves que je donne de la *conspiration des sophistes contre l'autel*; mais celle des *sophistes contre le trône* lui semble, nous dit-il, *si imparfaitement* démontrée, que jusqu'ici il croit devoir attribuer l'extinction de la royauté en France à des circonstances locales, bien plus qu'aux vœux & aux complots des chefs de la révolution. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les Jacobins ne seroient pas fâchés que l'on s'en tint à cette opinion; c'est que les Jacobins aussi prétendent avoir le droit de dire à nos Rois: si nous en voulons à votre trône, prenez-vous-en à vous-mêmes; ce sont vos perfidies & votre despotisme qui, bien plus que

Brissot & Syeyes, ont détrôné Louis XVI ; qui , bien plus que Péthion & Robespierre , ont fait tomber sa tête. C'est sur - tout la tyrannie de Louis XVI qui nous a inspiré le vœu si public de ne pas laisser un seul roi sur la terre. Mais ce qu'il y a de vrai aussi , c'est que M. Griffith aime bien mieux prononcer sur mes preuves que les citer ou les analyser, de peur que les lecteurs ne les trouvent démonstratives. Pas la moindre mention des lettres, des systèmes, du club des sophistes d'Holbach, du comité central, des émissaires du grand-orient, des déclamations, des aveux si formels des conjurés eux-mêmes, des adeptes Leroi, Condorcet; Gudia, Lamétherie ou des confrères journalistes du Mercure. Tout cela prouveroit que M. Griffith est difficile en fait de preuves, quand il lui plaît de l'être ; & qu'il fait au moins les taire, sinon les refuter. Il est tant d'hommes qui jugent sur la parole du *magister*, qu'il ne vaut pas la peine de leur donner des raisons. Vous verrez que M. Griffith ne daignera pas faire mention de ce Walpole qui nous parloit si positivement, & il y a si long - temps, de la

conspiration des sophistes contre le trône. M. Griffith aime à fermer les yeux, je ne fais pas les faire ouvrir de force.

2.° M. Griffith nous dit aussi que j'ai parfaitement tort en faisant de *l'égalité & de la liberté* le secret des maçons. Ici j'étois presque tenté de ne voir dans M. Griffith qu'un frère dupe ; mais il a ses raisons pour paroître en savoir plus que moi. Il nous montre des correspondances, des ambassades établies entre les grandes loges de Londres & de Berlin, dès 1776, dans un temps où celle-ci étoit le foyer de convergence, le centre dans lequel venoient se réunir tous les rayons de la philosophie moderne ; & puis il ajoute : *ces ambassades n'étoient-elles que des jeux d'enfans ? Ou bien y avoit-il quelques Timoléons cachés dans les loges ?* — J'avouerai franchement que si j'avois connu ces ambassades, ces correspondances avec une loge devenue le centre des sophistes, au lieu de rétracter mes preuves sur la conspiration des franc-maçons, je n'aurois fait qu'y ajouter. J'aurois sur-tout bien moins généralisé l'exception sur la franc-maçonnerie de la grande loge de Londres, si

j'avois su qu'elle recélat des frères aussi ennemis des rois, que ce *Timoléon*, assassin de son frère *Timophane*, comme un premier *Brutus* le fut de ses enfans, comme un second *Brutus* le fut de son bienfaiteur *César*, & pour la même cause. Je laisse aux franc-maçons Anglois le soin de dissiper les soupçons que répand sur eux le frère Journaliste. Mais on avouera que voilà chez M. Griffith une étrange manière de prouver que j'ai tort de chercher des conspirations dans les loges maçonniques, puisqu'au lieu d'accuser faussement les frères maçons, tout mon tort seroit d'avoir excepté ceux même qu'on auroit cru le moins coupables.

3.^o M. Griffith devient plus étrangement difficile à persuader, lorsqu'il s'agit des chers illuminés, & de leurs complots contre toute société, toute propriété, & contre les sciences. C'est ici que les imputations de mauvaise foi, d'infidélité, de perfidie coulent sous sa plume. Le lecteur va juger quel est celui qui les mérite.

Le journaliste tire ses grandes preuves de la manière dont j'ai traduit deux textes de Weishaupt. J'avoue que le premier m'embarrassa beaucoup, non par la difficulté du

langage ; par-tout ailleurs très-intelligible ; mais par la sottise & l'énorme contradiction que présente ce texte dans l'endroit où il se trouve. Pour traduire Weishaupt dans son sens littéral , il falloit lui faire dire ; « *Peu* » *de besoins ; voilà le premier pas vers la* » *liberté. C'est pour cela que les sauvages &* » *les hommes les plus savans , ou bien les* » *hommes éclairés au suprême degré , sont* » *peut-être les seuls libres , les seuls indé-* » *pendans. »* Je voyois une grande ineptie à donner nos savans pour les hommes qui ont le moins de besoins , ou qui sont le plus libres , le plus indépendans de la société. Ils ont d'abord besoin d'une fortune honnête qui les délivre de tout souci pour vaquer à l'étude. Ils ont besoin que d'autres travaillent à les loger , à les nourrir , à les vêtir. Ils ont besoin , plus que tout autre , de cette paix & de cette tranquillité , si nécessaires pour le progrès des sciences. Ils sont les plus ingrats des citoyens, s'ils méconnoissent l'autorité publique , sans laquelle les sciences n'existeroient pas plus pour eux que pour les Hurons. Mettez un académicien seul d'un côté , dans de vastes campagnes ou forêts ;

mettez de l'autre un simple payfan ou artifan , & vous verrez lequel des deux a le moins befoin de l'autre pour se tirer d'affaire.

Ce n'est pas tout ; Weishaupt vous donne très-positivement les sciences pour mères de l'esclavage ; comment concevoir après cela , que les favans font les plus libres , les plus indépendans des hommes ? pour éviter à Weishaupt ces absurdités , sachant très-bien d'ailleurs que , suivant lui , il n'y a point d'hommes véritablement éclairés , si ce n'est les sauvages ou ceux qui veulent nous ramener à l'état des sauvages ; je traduisis : *« peu de befoin , voilà le premier pas vers la » liberté. » C'est pour cela que les sauvages font au suprême degré les plus éclairés des hommes , & peut - être aussi les seuls libres ;* mais j'eus soin de citer le texte même de Weishaupt : *Darum find wilde , und in höchster grad aufgeklärte , vielleicht die einzige freye menschen.* Je citai ces paroles , afin que chacun pût leur donner le sens qu'il jugeroit à propos. M. Griffith a cru mieux faire. Il a cité lui-même cet autre texte , où Weishaupt nous donne très-positivement les sciences

pour mères de l'esclavage ; il ne lui en fait pas moins dire que les savans & les sauvages *sont peut-être les seuls hommes libres*. Je ne réclame point contre cette traduction ; elle rend mieux le sens de la phrase prise séparément ; la mienne est plus conforme à l'ensemble du discours. Je consens cependant que l'on mette cet *errata* ut. 2 de cet Abrégé des Mémoires, p. 101, l. 22, lis. : *peu de besoin, voilà le premier pas vers la liberté. C'est pour cela que les sauvages & les savans, ou les hommes instruits au suprême degré, sont peut-être les seuls hommes libres.* » Mais je veux qu'on ajoute : *Observez la sottise & la contradiction.*

4.° Le second reproche de M. Griffith, par qui j'entends ici l'auteur même de cet article, puisque c'est sur son compte qu'il s'imprime, le second reproche de M. Griffith sur ma traduction, est conçu en ces termes : « Le texte de Weishaupt porte expressément, *des formes actuelles & imparfaites de la société civile, nous avons à passer à des formes nouvelles & mieux choisies.* — Mais pour attribuer à Weishaupt le projet *vers de perpétuer l'anarchie*, l'Abbé read

n infidèlement *unfairly renders* ; ce passage ,
 n comme si le sens de Weishaupt étoit que
 n nous avons à revenir à l'état sauvage. n
 Puis, en faisant semblant de pouvoir citer
 dans mon ouvrage bien d'autres exemples
 d'infidélité, le journaliste ajoute : « sur l'ar-
 n ticle de la *propriété*, ce sont encore des
 n libertés semblables, mises en usage avec
 n une ingénuité non moins perfide. » *On*
the topic of property, similar freedoms have
been used with a not less treacherous ingenuity.

Sur des reproches de cette nature, M.
 Griffith, écoutez ma réponse : *vous donnez*
joliment aux autres vos défauts. — Malgré
 tout ce que vos accusations ont de calom-
 nieux & de révoltant, je vous avois écrit
 comme on pourroit le faire à un journaliste
 honnête qui peut se tromper, mais qui, après
 de semblables imputations, ne refusera pas
 au moins de mettre dans un des numéros
 suivans la justification que je lui envoie.
 Vous m'avez refusé ce moyen de détruire
 vos odieuses imputations. Je vous prévenois
 que dans tous les cas mon intention n'étoit
 pas de laisser le public dans l'erreur où votre
 journal pourroit l'induire, erreur trop dan-

gèreuse dans les circonstances présentes. Je vous offrois un rendez - vous , pour vous montrer dans les *Ecrits originaux* les preuves évidentes de vos calomnies. Vous avez refusé tous ces moyens de rendre justice à la vérité. Vous n'avez pas plus le droit d'être ménagé, que vous ne ménagez un homme qui certainement n'avoit dans son travail d'autre vue que l'intérêt public , & que certainement vous calomniez ici contre toute évidence.

Il vous plaît de donner la résolution où je vous disois être , de défabuser le public pour une menace risible de vous dénoncer comme illuminé ; vous avez ajouté que j'étois bien maître de vous faire *ou ce reproche ou ce compliment*. (Monthly Review , June 1798 , art. Correspondance.) Eh bien, Monsieur, vous êtes bien le maître vous-même de prendre pour un *reproche* ou pour un *compliment* tout ce que je vais dire de vous ou de votre faiseur , mais sans savoir si vous êtes ou non dans les secrets de l'illuminiſme , au moins est - il bien sûr qu'un véritable illuminé ne pouvoit pas montrer moins de bonne foi , que ne le fait l'auteur de l'article auquel j'ai à répondre.

Loin de vouloir prêter à Weishaupt une intention qu'il n'avoit pas, lorsqu'il écrivoit ces paroles : *aus den staaten treten wir in neue Klüger Gewählte*, je les ai exactement traduites par celles-ci : de ces sociétés (civiles, de ces gouvernemens) nous passons à des vœux, à un choix plus sage ; & comme cette phrase, ni en allemand ni en françois, ne dit par elle-même rien de précis, je me suis contenté d'avertir en note, que la phrase suivante exprimoit assez clairement ce que c'est que ce choix. (3e. volume des Mémoires , p. 182.) Le traducteur Anglois a omis cette note, qui dans le fond n'étoit qu'un excès de précaution. (p. 190.) Mais l'eût-il mise comme moi, qu'en résulteroit-il autre chose qu'une attention particulière à ne point prêter à Weishaupt un sens contraire à la suite du texte ? Est-ce ma faute, à moi, si tout ce qui précède & tout ce qui suit démontre évidemment que ce sophiste veut nous ramener à l'état sauvage ? Je ménagerois trop le journaliste, ou plutôt je n'en ferois qu'un franc imbécille, si je disois qu'il a pu s'y méprendre ; car voici cette phrase avec ce qui la précède & ce

qui la suit. « *La nature a tiré les hommes de
 n l'état sauvage, & les a réunis en sociétés
 n civiles ; de ces sociétés nous passons à des
 n vœux ; à un choix plus sage. De nouvelles
 n associations s'offrent à ces vœux ; & par
 n elles nous revenons à l'état dont nous sommes
 n sortis , non pour parcourir de nouveau l'an-
 n cien cercle , mais pour mieux jouir de notre
 n destinée. » Puisque le journaliste refuse les
 rendez-vous que nous lui demandons , pour
 lui montrer le texte allemand , qu'il le lise
 ici : qu'il le traduise ou le fasse traduire
 par qui bon lui semblera ; je le défie de-
 vant tous les interprètes de prouver que
 j'ai le moins du monde altéré le passage.
 « *Die natur hat das menschen geschlecht aus
 der wildheit gerissen , und in staaten verei-
 nigt ; aus den staaten treten wir in neue
 Klüger gewählte. Zu unseren wünschén nahen
 sich neue verbindungen , und durch diese
 langen wir wieder dort an , wo wir ausgegangen
 sind ; aber nicht um dereinst den alten zirkul
 wieder zürück zu machen , sondern um unsere
 weitere bestimmung näher zu erfahren. » Je le
 demande hardiment : quel est l'esprit assez
 bouché , assez stupide , assez dépourvu de lo-**

quelque, pour ne pas voir ici, que cet état dont Weishaupt prétend que la nature nous a tirés, & auquel il veut qu'elle nous ramène par ses associations (secrètes) est l'état sauvage ? D'ailleurs, Weishaupt ajoute qu'il va expliquer ce mystère ; comment l'explique-t-il ? En consacrant plus de quarante pages à nous prouver que le but de la nature dans les sociétés secrètes, est de détruire jusqu'au nom de peuple, de prince, de nation & de patrie. Il nous dit positivement que c'est là un de ses grands mystères. Le monstrueux sophiste ajoute que le péché originel, la chute des hommes, n'est pas autre chose que leur formation en société civile ; que la Rédemption est notre rétablissement dans l'état antérieur à la société. C'est ainsi qu'il explique la doctrine même de l'Évangile ; c'est ainsi qu'il explique la pierre brute, fendue, polie des franc-maçons ; & l'on viendra nous accuser de fraude, de tours d'adresse, d'une ingénuité perfide, lorsque nous dévoilons l'absurdité & la scélératesse de son illuminisme ! M. Griffith, ou vous M. son lieutenant, prenez pour vous ce qui vous appartient ; gardez la

fraude , les tours d'adresse , la perfidie , & laissez-nous notre ingénuité.

5.° Qu'est - ce encore que tout le zèle du journaliste pour *Weishaupt* & pour *Knigge* , ces deux vrais prototypes de l'illuminisme ? Pour les justifier , il me parle du *théisme* & des opinions qu'ils ont affecté de soutenir dans leurs productions faites pour le public ; il joue le frère dupe , en se retranchant sur le *socinien Bassegow* que *Weishaupt* fait lire à ses novices. Qu'est-ce que cela fait à un homme qui vous parle des opinions secrètes de *Weishaupt* , de *Knigge* ; & qui vous les montre dans toute la doctrine de leurs mystères conspirateurs ? A un homme qui vous fait voir par les lettres même de *Weishaupt* & de *Knigge* , après l'étude du *socinien Bassegow* , ces deux athées donnant à leurs adeptes , & leur recommandant toutes les productions de l'athée *Boulangier* , de l'athée *Robinet* , de l'athée *Helvétius* , de l'athée *Diderot* , & tout cet athéisme venant même plutôt que ne l'eût voulu *Knigge* , dévoiler les secrets de la secte ? (*Ecrits orig. t. 1. p. 2* *livre 3 de Spartacus à Caton 3 t. 2 , lettre 2*)

de Philon au même.) — Que sont encore pour la conspiration que je dévoile toutes les inepties que le journaliste copie des illuminés Allemands sur les Jésuites ; toutes les terreurs paniques qu'il affecte sur le retour du catholicisme dans les pays protestans ; comme si les protestans & tous les citoyens d'une religion quelconque n'avoient pas chacun le plus grand intérêt à déjouer l'illuminisme ? Si l'on veut donner le change à l'Angleterre , comme les adeptes l'ont fait quelque temps à l'Allemagne, l'artifice est usé. M. Griffith aura beau répéter Mirabeau & Bonneville, ou exalter comme eux les prétendues preuves de la maçonnerie jésuitique , découvertes par l'illuminé *Lucien Nicolai* ; nous sommes à portée de vérifier ces grandes preuves. Nous priérons M. Griffith de nous montrer le fameux *pélican* découvert à Oxford ; & sur-tout de nous dire comment ce pélican se trouve remplacé par l'épervier qui se remplume ; & comment l'épervier qui se remplume démontre les Jésuites cachés depuis long-temps dans les loges Angloises , & si l'on n'y prend garde , tout prêts à en sortir

pour faire un terrible ravage. Il voudra bien nous dire aussi, comment la démonstration devient évidente, quand on fait attention que *Christophe Wren*, l'architecte de Saint-Paul, étoit à Oxford, professeur dans un collège, & que le pélican & l'épervier furent trouvés dans un autre collège? Mais quand M. Griffith aura bien développé toutes ces grandes preuves de Nicolai, j'ai peur que les Anglois ne mettent l'inventeur & le panégyriste sur la même ligne. (*Voyez le Monthly Review, Août 1798, pag. 460 & 461; mais voyez aussi toutes ces inepties de Nicolai appréciées dans l'ouvrage allemand, intitulé: Le Voile levé sur la maçonnerie, p. 318 & suite.*)

Et que M. Griffith ne croie pas que tout soit, dit quand nous aurons haussé les épaules sur cette fable du catholicisme & du jésuitisme cachés dans la franc-maçonnerie. Nous saurons, s'il le faut, produire de nouvelles preuves que toute cette fable n'a été inventée que pour distraire les protestans de l'attention qu'ils font ou qu'ils doivent faire aux complots de l'illuminisme. Nous montrerons les frères archi-

illuminés, *Brunner* curé catholique apostat de Tiefenbach, & l'apostat *Nimis*, le vrai *Chabot* d'Allemagne, les adeptes *Dorsch* & *Blau*, *Wreden*, fameux illuminés de Mayence & de Spire & de Bonne, méditant & combinant entre eux les moyens de donner à cette fable en Allemagne, le nouveau cours que M. Griffith cherche à lui donner en Angleterre. Nous produirons la lettre de l'adepte *Brunner* à *Nimis*, découverte dans les papiers de *Blau*, & envoyée par les officiers de la justice à l'évêque de Spire. M. Griffith fait bien des choses sur la maçonnerie & sur l'illuminisme; il pourroit cependant ignorer l'objet de cette lettre. Il faut qu'il la connoisse; il en concevra mieux le rôle qu'il joue, & les services qu'il rend à l'illuminisme.

La dépêche est datée du 9 Juin 1792, c'est à-dire d'un temps où la coalition des princes sembloit menacer le Jacobinisme d'une perte prochaine; elle nous montre tous ces adeptes fort occupés du plan de donner à l'illuminisme une nouvelle forme; pour lui donner aussi de nouvelles forces,

Il s'agit dans ce plan de trouver un voile qui, cachant une grande machine, donne à ses instrumens la liberté d'agir sans être vus, & d'atteindre l'objet de la secte, sans être soupçonnés de s'occuper d'illuminisme.

Le voile si propice au projet des frères ; est une académie des sciences composée de deux classes d'hommes : les uns savans connus par leur zèle pour la religion, & les autres profonds illuminés. Il doit y avoir aussi pour protecteurs des membres honoraires ; & si Dalbert, ajoute ici l'adepte auteur du projet, si Dalbert arrive une fois au gouvernement (si de suffragant il devient électeur de Mayence) c'est de tous les princes le meilleur pour notre objet. Peut-être lui dévoileron-nous tout notre plan ; & mettrons-nous le centre de notre académie dans Mayence. — Pour éviter le soupçon des mystères cachés dans cette académie, il sera bon que chacun de ses membres porte sur la poitrine une médaille ayant pour devise RELIGIONI ET SCIENTIIS (à la religion & aux sciences.) — Pour mieux cacher encore tout objet secret, il faudroit spécia-

lement engager tous les savans Jésuites , par exemple Sattler, Sailer, Mutschelle , & les autres savans religieux orthodoxes , tels que Gerbert & Schwartzjieber. — Il faudroit même faire annoncer l'établissement de notre académie , non par un de nos adeptes , mais si on le pouvoit par un Jésuite.

Avez-vous lu cela , M. Griffith ? Voyez à présent ce qu'ajoute le frère auteur du beau projet : « Si avec tout cela on crioit » encore contre le *Jésuitisme caché* , & » contre les progrès du catholicisme , ce » n'en seroit que mieux ; on n'en éviteroit » que mieux le soupçon d'une association » secrète , on pourroit (observez ces pa- » roles , M. Griffith) on pourroit soi-même » aider à répandre cette fausse alarme. » Voici encore le texte allemand ; traduisez-le vous-même dans votre journal ; mais ajoutez-y aussi le texte , afin qu'on voie qui de nous deux est le fourbe , le perfide (le treacherous) « wurde über heimlichen » Jesuitism , oder über grosere ausbreitung » des catholicism geschrien , desto besser ; » dadurch würde aller verdacht einer geheimen » verbindung nur um so mehr heseitiget.

« Man könte fogar diesen blinden lärm selbst schlagen helfen. » — Quand vous aurez, monsieur, bien médité sur ce plan des adeptes, dites-nous, je vous prie, ce que vous pouviez faire de mieux pour le fonder, que ce que vous faites, en rendant compte de l'ouvrage de M. Robison, du mien, & de la polissonnerie imprimée sous le titre de *Première Lettre d'un franc-maçon à l'abbé Barruel*. — Observez encore que ce plan des adeptes est de Juin 1792; & je me flatte au moins que vous ne renverrez pas vos lecteurs à Boettiger, pour leur faire croire que depuis 1790 il n'est plus question d'illuminisme en Allemagne.

Je me flatte même qu'en ce moment vous pensez intérieurement comme moi, que vous auriez mieux fait, 1.^o de ne rien dire sur ces ouvrages, ou d'en parler sur un ton plus vrai & plus honnête; 2.^o d'accepter l'invitation que je vous faisois de vous montrer les textes originaux; 3.^o de publier la lettre que je vous priois d'insérer dans votre journal; 4.^o & surtout, de ne pas prétendre que je vous

avois menacé de vous dénoncer comme illuminé. Car franchement, monsieur, je n'ai nulle envie de prononcer si les illuminés vous ont admis, vous ou votre faiseur, à leur dernier secret. Vous commencez par avouer qu'il existe une conspiration des sophistes contre l'autel ; vous finissez par dire sur les illuminés, que *quelque extravagantes que puissent être les opinions de quelques-uns de leurs chefs ; l'objet général des loges confédérées semble être le socinianisme & le républicanisme plutôt que l'anarchie.* C'est avouer au moins qu'il existe dans ces loges une conspiration contre le Dieu de l'évangile & contre tous les trônes des souverains. C'est de plus abandonner la défense des adeptes, ou chefs ou fondateurs de cette confédération des illuminés. Lorsque vous en venez à ces aveux, j'aurois au moins le droit de vous dire : il valoit bien la peine de m'imputer tant de mauvaise foi, pour finir par confesser qu'après tout je pouvois très-bien avoir raison en tout. Car enfin j'ai eu soin de distinguer les grades ; j'ai montré par le code même des illuminés,

comment ils se contentoient d'inspirer à la première classe la haine des rois , & cette espèce de socinianisme qui se rapproche si fort du vrai déisme. C'étoit là , ce me semble , avoir déjà montré chez eux une conspiration qui mérite l'attention du public. Lorsque je les accuse de tendre à l'absolue anarchie , c'est aux chefs seulement & aux profonds adeptes , que je montre ce secret réservé , quoiqu'aujourd'hui leur plus profond secret leur échappe jusques dans les chaires publiques. En général , monsieur , ils font assez les aveux que vous faites : ils sont même bien aises que l'on sache que Voltaire & ces hommes qu'on nous donne pour de grands philosophes , ont conspiré contre le christianisme ; que d'autres soi - disant philosophes des loges conspirent contre les rois. Cela peut faire croire au peuple qu'il n'aura pas grand tort en se livrant à ces conspirations. Mais il est moins aisé de rendre plausibles des conspirations contre toute propriété & toute société civile ; c'est pour cela qu'en général ils cachent avec bien plus de soin le dernier objet de

leurs complots , se réservant toujours de décréditer les auteurs qui ne les dévoilent que pour en inspirer l'horreur. Est-ce illusion , monsieur ; est-ce quelque prédilection qui nous montre à peu près la même marche , quand vous avez à rendre compte de l'ouvrage de M. Robison ou du mien ? Ne vous attendez pas à me voir prononcer. Il me suffit qu'on sache que je suis loin d'avoir exagéré les mystères des illuminés. Je laisse au public le droit de juger si tel ou tel journaliste est leur dupe ou leur complice.

N. B. A l'appui des comptes rendus pour le *Monthly Review* , on m'annonce une réponse de Weishaupt même. Pour celui-ci la mienne est toute prête. Je n'en ai point d'autre à lui donner qu'un rendez-vous à Munich , aux archives où se trouvent ses lettres. Mais comme il ne sauroit y paraître sans s'exposer à être pendu , il pourra nommer un procureur. Qu'il prouve que ces lettres sont fausses ; que la cour & les magistrats de Bavière en ont imposé à l'univers , en les rendant publiques , en

invitant chacun à les vérifier sur les originaux ; toute autre apologie de sa part seroit inutile ; & de la mienne toute réplique seroit superflue. La réponse à toutes les nouvelles, comme à toutes les premières apologies, est déjà dans le code & l'histoire de son illuminisme. Tout ce que j'ai à dire sur lui se réduit à ces mots ;

lisez & vérifiez.

AVANT-PROPOS

AVANT-PROPOS.

J'APPELLE Jacobins dans ces Mémoires, tout homme initié aux principes de cette égalité & de cette liberté désorganisatrices, qui ont produit tous les forfaits & tous les désastres de la révolution Française.

En étudiant l'histoire secrète de ces hommes, de leurs chefs, de leurs profonds adeptes, j'ai vu leur secte moins odieuse par les forfaits qu'elle a déjà commis, qu'elle n'est redoutable par l'immensité & l'universalité de ceux qu'elle médite encore. Les nations étrangères ont frémi sur le sort de la France; elles ne savent pas assez celui qui les attend, si le jacobinisme l'emporte. C'est pour le prévenir, autant qu'il est possible, que je consacre ces Mémoires à tirer des profondes ténèbres où les Jacobins les tiennent ensevelies, la triple conspiration, la triple secte dont ils ne sont eux-mêmes que le désastreux résultat. L'ordre que je suivrai pour dévoiler ces sectes & ces conspirations, sera absolument

le même que celui dans lequel elles se sont formées.

1.° Conspiration des *sophistes de l'impiété* contre le Dieu du christianisme, contre toute religion chrétienne sans exception, sans distinction du protestant ou du catholique, de l'anglican ou du presbiterien; contre tous les autels de Genève, de Londres, d'Amsterdam, comme contre tous ceux de Paris ou de Rome.

2.° Conspiration des *sophistes de l'impiété & de la rebellion* contre tous les rois.

3.° Conspiration des *sophistes de l'impiété & de l'anarchie* contre toute religion & contre tout gouvernement, sans exception même des républiques; contre toute société civile & toute propriété quelconque.

La première de ces conspirations fut celle de ces hommes appelés philosophes. La seconde, celle des philosophes réunis aux arrière-loges des franc-maçons. (*) La troisième, celle des philosophes & des arrière-

(*) Je dis les arrière-loges, parce qu'il s'en faut bien que tous les *franc-maçons* connoissent les conspirations des arrière-loges, ou soient hommes à entrer dans l'esprit de ces conspirations;

maçons réunis aux illuminés. La coalition des philosophes, des arrièrè-maçons & de illuminés forma les Jacobins.

En démontrant comment cette coalition de la triple secte, sous ce nom de *Jacobins*, continue, propage & perpétue la triple conspiration ; le résultat de nos Mémoires sera de dire aux peuples : à quelque religion, à quelque gouvernement, à quelque rang de la société civile que vous apparteniez, si le Jacobinisme triomphe, c'en est fait de votre religion, de vos lois, de vos propriétés, de tout gouvernement, de toute société civile. Vos richesses, vos champs, vos maisons, jusques à vos chaumières, jusques à vos enfans, tout cesse d'être à vous. Vous avez cru la révolution des Jacobins terminée en France ; & la révolution, en France même, n'est qu'un premier essai des Jacobins ; & les vœux, les sermens, les conspirations du Jacobinisme s'étendent sur l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, sur toutes les nations, comme sur la France.

Je fais qu'il faut des preuves, quand on dénonce aux peuples des complots de cette nature & de cette importance ; celles que j'ai

En soin de recueillir des archives des conjurés & des monumens les plus authentiques, ont produit les cinq volumes dont je donne ici l'abrégé. Dans cet abrégé même, j'en laisserai assez pour qu'il ne reste point de doute sur la réalité, sur l'objet, les moyens, les progrès, les adeptes & la coalition des sectes conjurées. Je commence par celle de ces hommes, qui s'arrogèrent le nom de philosophes, & que j'appellerai bien plus justement les *sophistes de l'impiété*.

ABRÉGÉ

ABRÉGÉ DES MÉMOIRES

*POUR servir à l'Histoire du
Jacobinisme.*

PREMIÈRE PARTIE.

Conspiration contre le Christianisme.

VERS le milieu du siècle où nous vivons , trois hommes se rencontrèrent , tous trois pénétrés d'une profonde haine pour le Christianisme. Ces trois hommes étoient Voltaire , d'Alembert & Frédéric II , roi de Prusse. Voltaire haïssoit la religion ; parce qu'il jalousoit son auteur & tous ceux dont elle a fait la gloire ; d'Alembert , parce que son cœur froid ne pouvoit rien aimer ; Fré-

Premiers
auteurs de la
conspiration
antichré-
tienne.

Tome I,

A

derie , parce qu'il ne l'avoit jamais connue que par ses ennemis.

Il faut à ces trois hommes en ajouter un quatrième. Celui-ci , appelé Diderot , haïssoit la religion , parce qu'il étoit fou de la Nature ; parce que , dans son enthousiasme pour le chaos de ses idées , il aimoit mieux se bâtir des chimères & se forger lui-même ses mystères , que soumettre sa foi au Dieu de l'Evangile.

Un grand nombre d'adeptes furent dans la suite entraînés dans cette conspiration. La plupart n'y entrèrent qu'en qualité d'admirateurs stupides ou d'agens secondaires. Voltaire en fut le chef ; d'Alembert , l'agent le plus rusé ; Frédéric , le protecteur & souvent le conseil ; Diderot l'enfant perdu.

Voltaire.

Le premier , François Arouet de Voltaire , étoit né à Paris le 20

Janvier 1694. Nul homme n'étoit né avec plus de talens ; nul n'annonça plutôt le déplorable usage qu'il en feroit un jour. Il étoit encore simple étudiant de Rhétorique au collège de Louis-le-Grand , & déjà il avoit mérité de s'entendre dire par le Jésuite Le Jay son professeur : *Malheureux ! tu seras le porte - étendard de l'impiété.* Ses écrits licencieux annoncèrent bientôt ses dispositions à vérifier la prophétie. Forcé de chercher un asile hors de sa patrie , il se réfugia en Angleterre ; il y trouva des hommes , se disant comme lui philosophes , parce qu'ils étoient tous impies comme lui ; en s'unissant à eux , sa haine contre Jesus-Christ se fortifia de tous leurs sophismes. Si nous en croyons Condorcet , dès lors il fit serment de *renverser la religion , & il tint parole ;* « dès lors il étoit las d'entendre » répéter que douze hommes avoient

» suffi pour établir le Christianisme ;
» & il avoit envie de leur prouver
» qu'il n'en faut qu'un pour le dé-
» truire. » De retour à Paris, il
se croyoit si sûr d'y réussir, que
M. Hérault, lieutenant de Police,
lui ayant dit un jour : « Vous avez
» beau faire, Monsieur, quoi que
» vous écriviez, vous ne viendrez
» pas à bout de détruire la religion
» chrétienne, » il n'hésita pas à
répondre : *c'est ce que nous verrons.*

Cependant cet homme si résolu à renverser le Christianisme, ne laissoit pas d'en pratiquer les actes, toutes les fois que son intérêt sembloit l'exiger. On le vit pendant un certain temps simuler l'homme pénitent, fréquenter les églises, assister aux sermons, se frapper la poitrine avec tout l'air de la componction religieuse. Il avoit alors un frère très-riche,

mais zélé Janséniste , & disant hautement qu'il ne vouloit pas laisser son bien à un impie. Ce frère étoit malade & languissant ; il crut Voltaire converti , il le fit héritier : Voltaire recueillit l'héritage & redevint impie comme auparavant. Dans les jours même de son impiété & de sa conspiration la plus ouverte contre Jesus-Christ , pour faire illusion à quelques ames simples , se jouant d'un sacrilège atroce , il venoit aux jours marqués s'asseoir à la table des Saints , & ne rougissoit pas ensuite d'écrire lui-même à ses confidens : « J'ai soixante-
» sept ans , je vais à la messe ,
» j'édifie mon peuple. . . . je bâtis
» une église , je communie. . . . Eh
» bien ! cuistres , qu'avez-vous à me
» dire ? Appelez-moi hypocrite tant
» que vous voudrez , je communierai
» à Pâque ; oui , par Dieu , je
» communierai avec Mde. Denis &

6 *Conspiration*

» Mlle. Corneille. » (*Lett. du 14 Janv. 1761.*) Voilà ce que Voltaire écrivoit à ses confidens ; & quand les impies mêmes lui reprochoient ce sacrilège , il leur répondoit : « Ce que » j'ai fait cette année , je l'ai déjà fait » plusieurs fois , & s'il plaît à Dieu , » je le ferai encore. » Ainsi se trouvoient réunis dans Voltaire ces deux grandes qualités d'un conjuré anti-religieux , la plus profonde haine de Jesus - Christ & la plus lâche hypocrisie.

D'Alembert. D'Alembert , le second des conspirateurs antichrétiens , étoit né d'un inceste. Son père est incertain ; mais il avoit pour mère la Dame de Tencin religieuse apostate. La nuit de sa naissance , déposé sur le seuil d'une petite église de Paris , appelée *Saint Jean-le-Rond* , il en porta le nom pendant sa jeunesse. Elevé par les soins & la charité de l'Eglise , il

mordit le sein de sa nourrice dès qu'il put la connoître. Il se fit, en qualité de géomètre, une grande réputation; dans tout le reste ses talens restèrent au-dessous du médiocre. Il eut le malheur de connoître Voltaire; il ne fut son égal & son émule, que par sa haine contre le Christianisme; il n'eut ni son génie ni sa hardiesse; mais il fut plus rusé. Voltaire en quelque sorte peut être regardé comme l'Agamemnon des impies, d'Alembert comme leur Ulysse. Si la comparaison est trop noble, on peut se contenter de celle du renard.

Hardi, bouillant, colère, impétueux, Voltaire auroit voulu mourir sur un tas de bigots immolés à ses pieds; ce sont ses propres termes. D'Alembert, souple, adroit, dissimulé, craignoit une défaite; il prenoit la fuite ou il se cachoit même en frappant: il ne servit guère son parti que par ses

intrigues & ses perfidies. Un trait seul suffira pour le faire connoître. Ni lui ni Diderot ne s'étoient fait encore cette réputation qu'ils durent bien plus à leur impiété qu'à leurs talens. Les cafés publics étoient alors le théâtre de leur impiété. Là, ils amenoient adroitement la conversation sur quelque matière de religion. Diderot attaquoit, d'Alembert faisoit semblant de défendre; l'objection étoit forte, & la réponse d'une foiblesse extrême. Les oisifs se mêloient à la dispute; Diderot pressant ses arguments, prenoit un ton d'assurance qui lui donnoit tout l'air de la victoire: d'Alembert finissoit par l'humble aveu que sa théologie ne lui fournissoit pas une réponse bien satisfaisante, & sortoit avec l'air d'un homme honteux de sa défaite. Bientôt les deux champions se réjoignant, alloient dans un autre café jouer la même

scène & faire de nouvelles dupes. Enfin la Police fut instruite de ce manége ; elle le fit cesser ; mais il avoit été trop répété , la jeunesse Parisienne y avoit déjà pris de funestes leçons.

Le troisième de ces conjurés étoit Frédéric II, ce Frédéric II, que les sophistes appelèrent pendant quelque temps le Salomon du Nord, & qui auroit pu l'être s'il se fût moins laissé aveugler par ceux qui le lui dirent. Il y avoit, ce semble, deux hommes dans ce Prince. L'un étoit le roi de Prusse, le héros qui, après avoir étonné l'Europe par ses victoires, s'occupoit à rendre heureux ses peuples, & à faire oublier par la sagesse de son gouvernement, des triomphes peut-être plus éclatans que justes. L'autre étoit le personnage le moins convenable à la dignité d'un monarque. C'étoit le philosophe, l'allié des so-

phistes, l'écrivain impie, l'incrédule conspirateur, Frédéric né avec l'esprit des Celse & des Porphyre, auroit eu besoin de trouver à sa cour des Tertullien ou des Justin capables de défendre la religion; & il n'y attira que de prétendus esprits forts, qui la calomnièrent. Gâté par leur commerce, peu content du rôle des Césars, il sembla quelquefois préférer à leur gloire celle des sophistes; il prit tout leur orgueil, leurs travers, leur pédanterie même. Il en eut jusqu'à la mobilité & aux contradictions. Dans sa prévention contre la religion chrétienne, il écrivoit à Voltaire, que, « si elle étoit toujours protégée » en France, la rouille de la superstition acheveroit de détruire un peuple d'ailleurs aimable & né pour la société. » Il eût rencontré plus juste, s'il avoit dit que ce peuple, d'ailleurs aimable, au moment où il perdrait

cette religion , épouvanteroit l'univers par ses forfaits. Au reste , ce Roi philosophe eut aussi ses caprices , & les sophistes mêmes s'en ressentirent plus d'une fois. Voltaire n'avoit pas été bien des années à sa cour , & il sentoit déjà que le rôle de courtisan a aussi ses amertumes : *on presse l'orange* , avoit dit Frédéric en parlant du Poëte , & *on jette l'écorce*. Ces paroles blessèrent profondément Voltaire , à qui le philosophe Lamétrie avoit eu soin de les répéter ; alors il écrivit à Mde. Denis ; « je ne songe » qu'à déserter honnêtement je » crois qu'on a pressé l'orange , il » faut penser à sauver l'écorce. Je » vais me faire un dictionnaire à » l'usage des rois. *Mon cher ami* veut » dire , *vous m'êtes plus qu'indifférent*. » Entendez par *je vous rendrai heureux* , *je vous souffrirai tant que j'aurai besoin de vous*. *Soupez avec*

» moi ce soir , signifie je me moquerai
 » de vous ce soir ; sérieusement cela
 » ferre le cœur. . . . dire à un homme
 » les choses les plus tendres & écrire
 » contre lui des brochures ! que de
 » contrastes ! & c'est là l'homme que
 » j'ai pu croire philosophe ! & je l'ai
 » appelé le Salomon du Nord ! Vous
 » souvient-il de cette belle lettre ?
 » Vous êtes philosophe , disoit-il ,
 » je le suis aussi : ma foi , Sire , nous
 » ne le sommes ni l'un ni l'autre. »
 (*Lett. du 18 Déc. 1752.*)

Voltaire , qui n'a jamais rien dit de
 plus vrai , quitta la cour de Berlin
 peu de temps après cette lettre. Le
 Salomon du Nord fit courir après lui ;
 le Poète atteint à Francfort , y reçut
 un affront qui le rendit la fable & la
 risée de l'Europe. Cependant il oublia
 cet outrage ou fit semblant de l'ou-
 blier. Le disciple & le maître ne
 tardèrent même pas à renouer leurs

complots. Sans se revoir, au moins ils s'écrivirent assiduellement; & leur correspondance atteste toute l'activité avec laquelle ils pressioient l'un & l'autre la ruine des autels.

Diderot, dont j'ai déjà parlé, Diderot
vient se placer de lui-même à côté de ces trois conspirateurs. Une tête emphatique, un enthousiasme, un désordre dans ses idées pareil à celui du chaos, sa langue & sa plume suivant tous les élans & toutes les secouffes de son cerveau, le montrèrent bientôt à d'Alembert comme l'homme dont il avoit besoin. Il se l'associa pour lui faire ou pour lui laisser dire tout ce qu'il n'oseroit pas dire lui-même. Diderot ne trompa point ses espérances. Jamais homme ne prononça plus affirmativement que ce sophiste le oui & le non, le pour & le contre sur la même question. Il se croyoit le sage de la nature; il

ne crut jamais plus fermement prononcer ses oracles , que lorsqu'il décidoit d'un ton de philosophe , *qu'entre l'homme & son chien il n'y a de différence que l'habit.* (Vie de Sénèque.)

Tels sont les hommes qui se proposèrent de renverser le Christianisme. Avec toute leur haine contre Jesus-Christ , ils eurent encore cela de commun , qu'il seroit impossible de les montrer constans & fixes dans un seul de ces dogmes qu'ils oppofoient à ceux de l'Evangile. Alternativement déistes , athées , matérialistes ou sceptiques , ils purent s'accorder pour détruire l'édifice de la religion ; jamais ils ne convinrent de ce qu'il faudroit mettre à sa place.

Voltaire avoit vécu bien des années seul ou presque seul , enivré de sa haine contre Jesus-Christ , lorsqu'il se rendit auprès de Frédéric ; mais

dès-lors, c'est-à-dire en 1750, ses sarcasmes & ses sophismes lui avoient fait bien des sectateurs. En partant pour Berlin, il en laissoit déjà un bien grand nombre en France. Il y laissoit sur-tout d'Alembert & Diderot. Aussi impies que lui, ces deux sophistes commencèrent dès-lors leur coalition. Livrée à leurs talens, elle eût été trop foible ; il leur falloit cet homme qui valoit à lui seul une armée d'impies. Il passa peu d'années en Prusse ; ce fut à son retour & lorsqu'il fixa son séjour à Ferney ; que se forma plus spécialement leur conspiration antichrétienne. C'est à cette époque que nous la voyons prendre tous les traits qui la caractérisent. Dès-lors elle eut pour chef Voltaire ; Frédéric en devint le protecteur & le conseil ; d'Alembert en fut l'agent infatigable ; & Diderot l'enfant perdu. Une foule d'adeptes »

entrèrent dans la suite ; comme admirateurs stupides, ou comme agens secondaires.

Ce n'est pas ici une de ces assertions vagues que l'imagination enfante & que l'examen détruit. Je ne dis rien que les conjurés ne nous aient appris eux-mêmes ; ce sont leurs archives qui ont fourni toutes mes preuves ; c'est dans leur correspondance, d'abord secrète, & ensuite imprimée avec pompe, que je trouve & les différens rôles qu'ils jouèrent, & tous les grands moyens qu'ils employèrent. Quelque volumineuse que soit cette collection, quelque art qu'on ait mis à en supprimer une partie, elle est publique ; il est aisé d'y saisir les fils de la trame que j'annonce. J'invite avec confiance tout lecteur à vérifier les textes que je cite, les rapprochemens que j'en fais ; & je procède à la démonstration qu'ils me fournissent,

Tous les conspirateurs ont ordinairement leur langage secret ; tous ont un mot du guet , une espèce de formule inintelligible au vulgaire ; mais dont l'explication secrète dévoile & rappelle sans cesse aux adeptes le grand objet de leur conspiration. La formule choisie par Voltaire pour exprimer la sienne , fut dictée par le démon de la haine , de la rage & de la phrénésie. Elle consistoit dans ces deux mots , *écrasez l'infame* ; & ces mots dans sa bouche , dans celle de d'Alembert , de Frédéric & de tous les adeptes , signifèrent constamment : *Ecrasez Jesus - Christ , la religion de Jesus-Christ , & toute religion qui adore Jesus-Christ*. Les preuves de ce fait se rencontrent à chaque page dans la correspondance de Voltaire.

Quels sont ceux en effet qu'il appelle à son secours pour *écraser* ce prétendu *infame* ? Ce sont les Diderot ,

les d'Alembert , les Damilaville , les Condorcet , les Helvétius & tous ceux qui se font le plus distingués par leur haine contre le Christianisme. Et contre qui les invite-t-il tous à se réunir ? Contre les Auteurs soit catholiques , soit protestans , qui se sont rendus célèbres par leurs écrits en faveur du Christianisme. Quelle peut être son intention , lorsque pour animer ses *Chevaliers* dans la guerre contre l'*infame* , il ne rougit pas de leur écrire : « Allons , brave Diderot , » intrépide d'Alembert , joignez-vous » à mon cher Damilaville ; courez » sus aux fanatiques & aux fripons. » Plaignez Blaise Paschal , méprisez » Houtteville & Abadie , autant que » s'ils étoient des *Saints Pères*. » (Lett. à Damil. an. 1765.) Quel objet peut-on lui supposer , lorsque pour désigner ceux qu'il faut initier dans sa guerre contre l'*infame* , il

exalte sans cesse les Bolybrook , les Spinosa ou Julien l'Apostat ; lorsque pour marquer tous ses succès dans cette guerre , il se félicite de voir que dans Genève il n'y ait plus que des *gredins à croire au consubstantiel* ; ou même qu'il n'y ait plus un chrétien de Genève à Berne ; ou bien encore qu'il n'y ait plus de défenseur de la religion que dans la Sorbonne & la Grand'Chambre ? (Lett. à d'Alemb. 8 Fév. 1776 , & *passim.*) Ou bien encore lorsqu'il ne supplée à sa formule ou à son mot du guet ordinaire ; que par celui de *Christ-moque* , & lorsqu'il pousse l'impiété jusqu'à se plaindre que les conjurés ne fassent pas contre Jesus-Christ autant que les Apôtres ont fait pour ce Dieu des Chrétiens , & qu'il ne rougit pas d'appeler douze *faquins* ces douze Apôtres. (Lett. au même , 24 Juil. 1760.) Oui , quel peut être enfin

l'objet d'un homme qui , pour faire l'éloge de son adepte conjuré Dami-laville , a l'impudeur d'écrire que cet impie avoit *l'enthousiasme de St. Paul* , & *n'en avoit ni l'extravagance ni la fourberie ?* (Lett. à d'Alemb. 13 Janv. 1769.)

Lors donc qu'on voit Voltaire finir presque toutes ses lettres aux Sophistes par l'atroce formule , signer jusqu'à trois fois la même lettre par ces mots , *écrasez l'infame* , *écrasez l'infame* , *écrasez l'infame* , (Lett. à Damil.) qu'on ne s'y méprenne pas , & qu'on ne croie pas sur-tout à des exceptions en faveur du calviniste , de l'anglican ou du luthérien. Le calvinisme pour Voltaire n'est pas autre chose que les *sottises de Jean Chauvin* , & ses disciples ne sont pas moins *sous pour lui que les sorboniqueurs*. Quelquefois même il ne voit rien de plus *atrabilaire* & de plus *féroce* que les *huguenots*. (Lettre

au marquis d'Argens de Dirac , 2 Mars 1763.) C'est sur-tout à Genève , à Londres & dans le nord de l'Allemagne , qu'il s'applaudit de voir sa conspiration contre l'*infame* avoir plus de succès , parce qu'il croit y voir aussi plus de déistes ou d'athées , parce qu'il s'en tient à ce que Frédéric lui écrivoit , que dans les *Pays protestans on va plus vite* dans cette guerre contre le Christianisme. (*Lett. 143.*)

Ce Frédéric ne se méprenoit pas au sens de la formule. Pour le sophiste couronné , tout comme pour Voltaire & d'Alembert , le *Christianisme* , la *secte chrétienne* , la *superstition christicole* & l'*infame* à écraser , ont toujours le même sens. (*Voy. lettres du roi de Prusse à Volt. 143 , 145 , 153 , an 1767 , &c.*)

A ce mot du guet désignant si constamment le vœu d'écraser tout christianisme , sans distinction comme

sans exception des catholiques ou des protestans, les conjurés joignirent une manière spéciale de se désigner les uns aux autres, sans être connus du public. Dans leur correspondance, Frédéric est appelé *du Luc*, d'Alembert *Protagoras* ou *Bertrand*, & Diderot *Platon* ou *Tonplat*. Le mot de *Caconac* est le nom général des conjurés. Sous tous les noms possibles, c'est un secret impénétrable qui doit servir de voile à leur complot. « Les mystères » de Mytra, leur écrivoit leur chef, » ne doivent point être divulgués. » Il faut qu'il y ait cent mains invisibles qui percent le monstre (la » religion) & qu'il tombe sous mille » coups redoublés. — Confondez l'infame ; dites hardiment tout ce que » vous avez sur le cœur ; frappez ; » mais cachez votre main ; on ne pourra » pas vous convaincre. Le Nil cachoit » sa tête & répandoit ses eaux bien-

» faisantes , faites en attendant ; je vous
» recommande l'infame. » (Lett. à
d'Alemb. , à Helvétius , au marquis
de Villevielle, &c.)

Jamais personne ne donna si souvent & ne suivit si exactement que Voltaire, ces lâches conseils. Chaque jour enfantant quelque diatribe contre la religion ou contre les prêtres , il défavouoit avec une impudence extrême les productions impies le plus incontestablement sorties de sa plume. En les faisant passer aux Frères , il leur défendoit d'en nommer l'Auteur, fût-ce même pour le louer , de peur d'être trahi par leurs loges.

Dans toute cette guerre contre le Christ , ce n'étoit pas assez pour les sophistes , que de cacher leur main , en lançant tous leurs traits ; il leur falloit sur-tout de l'accord , de l'union , de la constance & de l'ardeur dans l'attaque ; & de là ces avis répétés

de leur chef : « O mes philosophes ,
 » il faudroit marcher ferrés comme
 » la phalange Macédonienne. — Que
 » les Philosophes fassent une con-
 » frérie comme les Franc-Maçons ;
 » qu'ils s'assemblent ; qu'ils se sou-
 » tiennent ; cette académie vaudra
 » mieux que celle d'Athènes & toutes
 » celles de Paris ; mais chacun ne
 » songe qu'à soi , & on oublie le
 » premier des devoirs , qui est d'a-
 » néantir l'*infame*. (Lett. à d'Alemb.
 » 20 Avril 1761.) Ah ! pauvres
 » Frères ! les premiers fidelles se con-
 » duisoient mieux que nous. Dieu
 » nous bénira si nous sommes unis. »

De là encore cette attention à ra-
 nimer leur zèle , & ces exhortations
 si pressantes : « J'ai peur que vous ne
 » soyez pas assez zélés — vous en-
 » fouissez vos talens ; vous vous
 » contentez de mépriser un monstre
 » qu'il faut abhorrer & détruire.

C'est

» C'est à Méléagre à tuer le sanglier ;
» lancez la flèche sans montrer votre
» main. — Telle est notre situation ;
» que nous sommes l'exécration du
» genre humain , si nous n'avons pas
» pour nous les honnêtes gens. Il
» faut donc les avoir à quelque prix
» que ce soit. Travaillez donc à la
» vigne ; écrasez l'infame. » (Lett. à
d'Alemb. 28 Sept. 1763 ; 13 Février,
1764.)

C'est ainsi que dans cette guerre des sophistes contre l'autel , tout porte l'empreinte d'une vraie conspiration. Voltaire lui-même ne le cachoit pas aux adeptes ; il ne vouloit pas qu'ils l'ignorassent ; il avoit soin de leur dire, *que dans la guerre qu'ils avoient entreprise , il falloit agir en conjurés & non en zélés.* Fidèles aux leçons de leur chef , ces conjurés se gardèrent bien de choquer trop tôt & trop hardiment les vérités reçues ; ils

ne demandèrent d'abord que de l'indulgence pour leurs productions. A peine sembloient-ils avoir l'intention de faire prévaloir leurs systèmes. A les entendre, ils vouloient seulement engager les hommes à se pardonner mutuellement leurs erreurs & à se supporter les uns les autres. Bienfaisance, justice, humanité, raison, tolérance, sembloient être le mot de ralliement, & on les crut sur leur parole. Cependant tout annonce dès-lors, que s'ils avoient eu la force en main, les spoliations, les attentats & les massacres révolutionnaires n'auroient fait que seconder leurs intentions. Malgré leur profonde dissimulation, malgré leurs cris de tolérance, le secret d'une haine atroce dans ses vœux leur échappe plus d'une fois. C'est ainsi, par exemple, que l'on voit d'Alembert souhaiter la destruction d'une nation entière, parce

qu'elle est attachée à la religion. « Je voudrais voir , écrit-il à Voltaire ; » tous les Autrichiens anéantis avec la » superstition qu'ils protègent. » Frédéric, il est vrai, se montre quelquefois ennemi de toute spoliation ; de toute violence ; mais d'autres fois aussi, il n'en donne pas moins les projets à suivre pour dépouiller l'église. Il avoue que la révolution anti-chrétienne à laquelle Voltaire travaille si assiduellement, ne peut être achevée que par une force majeure ; il n'en excite pas moins Voltaire à travailler pour cette révolution ; il n'en travaille pas moins lui-même à la hâter par ses productions.

Intolérance
des sophistes
conjurés.

Quant au philosophe de Ferney ; c'est peu pour lui d'écrire au roi de Prusse : « Plût à Dieu que Ganganelli » eût quelque bon domaine dans » votre voisinage & que vous ne » fussiez pas si loin de Lorette ; il est

» beau de savoir railler ces arlequins
 » faiseurs de bulles ; j'aime à les
 » rendre ridicules ; j'aimerois mieux
 » les dépouiller. » (8 Juin 1770.) Il
 faisoit ajouter : « Hercule alloit com-
 » battre les brigands , & Bellérophon
 » les chimères ; je ne serois pas fâché
 » de voir les Hercules, & des Bellérophons
 » délivrer la terre des chimères
 » catholiques. » (3 Mars 1777.) — Si
 j'avois cent mille hommes , je sais bien
 ce que je ferois. (16 Février , année
 1761.) ;

Toute la bienfaisante & douce
 tolérance de Voltaire ne l'empêchoit
 pas d'écrire encore : *Quand verrons-
 nous tous les Jésuites précipités au fond
 des mers avec un Janséniste au cou ?* »
 (Lett. à Chabanon.)

Quand les sophistes conjurés ex-
 priment des vœux de cette espèce ,
 on est au moins tenté de soupçonner
 que dès-lors toute leur tolérance &

leur humanité n'auroient pas été bien révoltées de voir les prêtres ou massacrés aux Carmes de Paris par les brigands & les bellérophons de Robespierre, ou entassés dans ces vaisseaux que Jean-le-Bon faisoit percer pour les engloutir tous au fond des eaux. Mais le temps des grandes violences n'étoit pas arrivé ; les conjurés sentirent qu'il falloit d'abord s'y prendre autrement pour détacher les peuples des autels & des prêtres.

Le premier grand moyen de séduction imaginé par Diderot & Diderot, fut le recueil de tous leurs sophismes dans cette immense collection, qu'il leur plut d'appeler *Encyclopédie*. L'objet public de cet énorme dictionnaire, sembloit être d'en faire le trésor de toutes les connoissances humaines ; son but secret fut d'en faire l'arsenal de l'incrédulité. Le monde littéraire le reçut

Premier
moyen des
conjurés,
l'*Encyclo-*
pédie.

avec enthousiasme ; & le regarda comme un chef-d'œuvre ; renfermant en lui seul tout ce que l'esprit humain avoit jamais conçu de noble & de grand ; le monde religieux n'y vit qu'un assemblage monstrueux de tous les sophismes & de tous les systêmes ; soit anciens , soit modernes , les plus opposés à la religion. L'impiété sans doute ne se monroit pas ouvertement ; sur-tout dans les premiers volumes de cette Encyclopédie ; mais à chaque instant elle y tendoit des pièges au lecteur ; à chaque instant elle abusoit de sa crédulité pour renverser tous les principes de la religion & de la morale. Elle s'enveloppoit tellement du manteau de l'hypocrisie ; elle étoit présentée avec tant d'adresse & tant d'art , que les yeux les plus exercés avoient de la peine à la reconnoître. La ruse & l'artifice consistoient à la faire parler,

bien moins dans ces articles où le lecteur pouvoit la craindre, que dans ceux où il ne la soupçonnoit pas. Des renvois ménagés avec art dirigeoient sa marche, & lui insinuoient ce qu'il devoit penser de certaines vérités religieuses que l'on n'osoit pas combattre dans leur place naturelle. Ainsi, par exemple, au-dessus des articles traités avec orthodoxie, les rédacteurs avoient soin de nous dire : *Voyez l'article préjugé; voyez superstition; voyez fanatisme.* Ainsi sous le mot *Dieu* se trouvoient les preuves directes, physiques & métaphysiques de l'existence d'un Être Suprême; mais aux articles *démonstration* & *corruption*, on voyoit disparaître successivement toute cette doctrine; & le lecteur, au lieu du Dieu de l'Évangile, ne trouvoit plus que le Dieu de Spinoza ou celui d'Épicure. Ainsi encore, les articles *ami* &

liberté étoient traités à peu près comme ils doivent l'être par tout philosophe religieux ; mais les articles *droit naturel*, *Locke*, *animal*, préparoient l'esprit au matérialisme, comme les articles *fortuit*, *évidence*, le menoient au système de la fatalité.

On ne pouvoit guère attendre une autre doctrine d'un ouvrage auquel présidoient Diderot & d'Alembert, & qui étoit rédigé par des hommes qu'ils avoient choisis. A la réserve d'un petit nombre, qui comme M. de Jaucourt avoient une réputation honorable & bien méritée, tous ces rédacteurs étoient flétris dans l'opinion publique par leur philosophisme. C'étoit un *Raynal* chassé par les Jésuites à raison de son philosophisme. C'étoit un *de Prades* obligé de s'enfuir en Prusse pour avoir voulu tromper la Sorbonne même, en affichant les thèses de son impiété pour celles de la

religion ; un *Morrelet* que Voltaire appelloit *Mords-les* , parce que sous prétexte de s'élever contre l'inquisition , il avoit osé s'élever contre l'église ; un *Dumarsais* si diffamé par son irréligion , que l'autorité publique s'étoit vu forcée de détruire une école qu'il avoit établie , bien moins pour instruire que pour pervertir ses élèves. C'étoit sur-tout Voltaire , dont le nom seul annonce tout ce que devoient être ses associés.

Je ne discute point le mérite littéraire de leur compilation. Diderot l'a jugée lui-même , en nous parlant de :
 « cette race détestable de travailleurs ,
 » qui ne sachant rien , mais se piquant
 » de tout savoir , se jetèrent sur tout ,
 » gâtèrent tout , & firent de ce pré-
 » tendu dépôt des sciences un gouffre
 » où des espèces de chiffonniers je-
 » tèrent pèle-mêle une infinité de
 » choses mal vues , mal digérées ,

» bonnes, mauvaises, incertaines &
 » toujours incohérentes. » Cet aveu
 est précieux quant à la valeur intrin-
 sèque de l'Encyclopédie ; mais sur
 l'intention de ses principaux auteurs,
 il en est un plus précieux encore de
 même Diderot, lorsqu'il parle des
 peines qu'il en a coûté, pour insinuer
 tout ce qu'on ne pouvoit pas dire
 ouvertement sans révolter *les préjugés*
seculs, c'est - à - dire sans heurter de
 front les vérités religieuses. On ne
 sauroit d'ailleurs se tromper sur cette
 intention, lorsqu'on voit d'Alembert
 écrire à Voltaire : « Nous demandons
 » à votre hérétique la permission de
 » faire *paste de velours* dans les en-
 » droits où il aura un peu trop montré
 » la griffe. C'est le cas de reculer pour
 » mieux sauter. . . . Nous avons sans
 » doute de mauvais articles de théo-
 » logie & de métaphysique ; mais
 » avec des censeurs théologiens, is

» vous défie de les faire meilleurs.
» Il y a d'autres articles moins au jour,
» où tout est réparé ; le temps fera dis-
» tinguer ce que nous avons pensé de ce
» que nous avons dit. . . . Qui ne sait
» pas d'ailleurs que ces sortes de
» phrases sont de style de Notaire,
» & ne servent que de passe-port aux
» vérités qu'on veut établir. D'ailleurs,
» personne au monde n'y est trompé. »
(Lett. de d'Alemb. 21 Juillet 1757 ;
29 Octob. 1764.)

L'intention de cette monstrueuse compilation est encore moins équivoque, lorsque Voltaire écrit à d'Alembert : « Pendant la guerre des
» parlemens & des évêques, les
» philosophes auront beau jeu ; vous
» aurez le loisir de forcer l'Encyclo-
» pédie de vérités qu'on n'auroit pas
» osé dire il y a vingt ans ; » ou
bien, lorsqu'il dit à son Damilaville :
« Je voudrois un bon livre de philoso-

» phie qui écrasât pour jamais l'infamie!
 » Je mets toutes mes espérances dans
 » l'Encyclopédie. » (Lett. à d'Alemb.
 13 Nov. 1756; à d'Amilav. 23 Mai
 1764.)

Enfin elle parut cette énorme compilation de tant d'erreurs & de sophismes , recueillis avec tant d'artifices. Les journaux du parti remplirent le monde de sa renommée ; le grand objet des auteurs fut rempli. Les impies subalternes se hâtèrent de fouiller dans cet arsenal ; ils en firent passer toutes les impiétés dans leurs brochures ; & de leurs brochures ils n'épargnèrent rien pour les faire passer dans l'esprit du peuple.

Les conjurés s'applaudissoient de ce premier moyen , sans se dissimuler qu'il existoit des hommes dont le zèle pouvoit encore faire avorter leur conspiration. L'église avoit ses défenseurs dans le corps des évêques ;

dans le clergé du second ordre & dans ses corps religieux. Les Jésuites sur-tout s'étoient si fort distingués dans ces combats contre l'impiété, que la roi de Prusse les appeloit *les gardes du corps du Pape*. (Lett. du Roi de Prusse à Voltaire , N.° 154, an. 1767.)

Ces religieux , en effet , formoient un corps de vingt mille hommes répandus dans tous les pays catholiques. Ils étoient spécialement dévoués à l'éducation de la jeunesse. Ils se livroient aussi à la direction des consciences. Par un vœu spécial , ils s'engageoient à faire les fonctions de missionnaires , par-tout où les Papes les enverroient prêcher l'Évangile. La manière dont ils remplissoient toutes ces fonctions , peut s'apprécier par le témoignage que leur rendit l'assemblée du clergé , composée de cinquante prélats , cardinaux , ar-

Second
moyen des
conjurés ,
destruction
des Jésuites.

chevêques ou évêques François, lorsqu'il fut question de détruire cette société. « Les Jésuites, répondit cette » Assemblée, sont très-utiles à nos diocèses, pour la prédication, pour la » conduite des âmes, pour établir, » conserver & renouveler la Foi & la » piété, par les missions, les congrégations, les retraites qu'ils font, avec » notre approbation & sous notre autorité. Par ces raisons, nous pensons, » Sire, que leur interdire l'instruction, ce seroit porter préjudice à » nos diocèses. Il seroit très-difficile » de les remplacer avec la même » utilité, sur-tout dans les Provinces » où il n'y a point d'Université. » (*Avis des Evêques, an. 1761.*)

Les raisons qui faisoient désirer aux évêques la conservation de ces religieux, & sur-tout la facilité que l'éducation publique leur donnoit d'élever la jeunesse dans des sentimens chrétiens, furent précisément celles

qui décidèrent les conjurés à commencer par eux la destruction de tous les corps religieux. Le duc de Choiseul & la marquise de Pompadour, qui régnoient alors en France, sous le nom & à l'ombre de Louis XV, étoient dans tous les secrets des conjurés. (*Lett. de Volz. à Marmontel, 13 Août 1761.*) La courtisane avoit à se venger du Jésuite Sacy, qui refusoit de lui administrer les sacrements, à moins qu'elle ne réparât, en quittant la Cour, le scandale de sa vie publique avec Louis XV. Le Ministre étoit un de ces hommes dont toute la conduite décele l'impiété. La partie fut liée; les Jansénistes furent les dogues, ou la meute lancée pour aboyer, & pour étourdir le public de leurs cris contre les Jésuites; les parlemens prononcèrent la destruction. J'ai à montrer la part qu'y eurent les conjurés sophistes; il suffit pour cela d'ouvrir leurs lettres.

Ecoutons d'abord d'Alembert écri-
 vant à Voltaire : « Ecrafez l'infâme ,
 » me répétez-vous fans celle (*c'est-à-
 » dire écrafez la religion.*) Eh mon
 » Dieu ! laissez-la se précipiter elle-
 » même : ellé y court plus vîte que
 » vous ne pensez. Savez-vous ce que
 » dit Astruc ? *Ce ne sont point les*
 » *Jansénistes qui tuent les Jésuites ,*
 » *c'est l'Encyclopédie ; Mordieu ! c'est*
 » *l'Encyclopédie. Il pourroit bien en*
 » *être quelque chose ; & le marouffé*
 » *d'Astruc est comme Pasquin ; il parlé*
 » *quelquefois d'assez bon sens. Pour*
 » moi , qui vois tout en ce moment
 » couleur de rose , je vois d'ici les
 » Jansénistes mourant de leur belle
 » mort , après avoir fait mourir cette
 » année les Jésuites de mort violente ,
 » la tolérance s'établir , les protestans
 » rappelés , les prêtres mariés , la
 » confession abolie , & le fanatisme
 » (ou l'infâme) *écrasé sans qu'on*

» s'en apperçoive. » (Lett. du 4 Mai
1762.)

Au moment où les Jésuites sont détruits , ce même sophiste ne laisse plus aux Jansénistes & aux Parlemens même d'autre honneur que celui d'avoir été les serviles instrumens de sa prétendue philosophie. « L'évacuation » du collège de Clermont (le même » que celui de Louis - le - Grand , » collège des Jésuites) nous occupe » beaucoup , écrit-il encore. Par ma » foi les classes du Parlement n'y » vont pas de main morte. Ils croient » servir la religion , & ils servent la » raison sans s'en douter. *Ce sont les » exécuteurs de la haute-justice pour » la philosophie dont ils prennent les » ordres sans le savoir. (Ibid.)*

D'Alembert en effet pouvoit dire ici plus que tout autre , que les destructeurs des Jésuites n'avoient fait que prendre ses ordres. Il les avoit

donnés dans ses écrits contre eux, & sur-tout dans ce fameux Réquisitoire, le plus infidieux & le plus virulent de tous ceux qui furent alors prononcés dans les Parlemens, & que chacun fait avoir été écrit par lui, quoique prononcé par un Avocat-général. Peu content dans la suite de voir cette société déjà détruite en France & en Portugal, « mon respectable Patriarche, écrivoit-il toujours au même confident, ne m'accusez pas de ne pas servir la bonne cause ; *personne peut-être ne lui rend plus de services que moi.* Savez-vous à quoi je travaille actuellement ? *à faire chasser de Silésie la canaille jésuitique.* — Je n'écris point de lettres à Berlin, où je ne dise que les philosophes de France sont étonnés que le roi des philosophes, le protecteur déclaré de la philosophie, tarde si long-temps à

» imiter les rois de France & de
» Portugal. Ces lettres sont lues au
» Roi, qui est très-sensible, comme
» vous le savez, à ce que les vrais
» croyans pensent de lui ; & cette
» semence produira sans doute un
» bon effet, moyennant la grace de
» Dieu, qui, comme le dit très-bien
» l'Écriture, tourne les cœurs des
» rois comme un robinet. » (*Lettre
du 29 Déc. 1763.*)

Dans ce temps où le bruit se répandoit que les Jésuites alloient être rétablis, soit en Portugal soit en France, & sous diverses formes, on voit encore d'Alembert s'alarmer & écrire à Voltaire, que *c'en est fait de la raison, si l'armée ennemie gagne cette bataille.* (23 Juin 1777.) A cette lettre il joint le plan des diverses brochures à publier, pour persuader aux Ministres que c'en est fait de la France, du Roi, & d'eux sur-tout, s'ils per-

mettent le retour de cette société. On lui avoit dit que Voltaire sembloit lui-même touché du sort de ses anciens maîtres, il se hâta de l'endurcir, & lui écrivit : « Savez-vous ce qu'on » me dit hier ? que les Jésuites com- » mençoient à vous faire pitié, & » que vous feriez presque tenté d'é- » crire en leur faveur. *Croyez-moi ;* » *point de foiblesse humaine.* Laissez la » canaille janséniste nous défaire de la » canaille jésuitique, & n'empêchez » pas ces araignées de se dévorer les » unes les autres. » (15 Sept. 1762.)

Rien n'étoit moins fondé que cette alarme. Il est vrai que Voltaire avoit écrit que la conduite de Carvalho à l'égard de *Mulagrida*, & de la prétendue conspiration des Jésuites en Portugal, étoit l'*excès du ridicule joint à l'excès d'horreur* ; (*Siècle de Louis XV*, chap. 33) il est vrai encore que les sophistes le pressant

de mettre sur le compte des Jésuites l'assassinat de Louis XV, il avoit répondu : « Je souleverois la postérité » en leur faveur, si je les accusois » d'un crime dont l'Europe & Damien » les ont justifiés. — Je ne serois » qu'un vil écho des Jansénistes si je » parlois autrement. » (*Lett. à Damilaville, 2 Mars 1763 ;*) mais il avoit aussi raison d'ajouter, qu'assurément il n'avoit pas ménagé les Jésuites. (*Ibid.*) D'accord avec d'Alembert, il avoit en effet mérité ses éloges par une foule de brochures contre eux. Comme lui, il cherchoit à leur ôter leurs protecteurs ; comme lui, il reprochoit au roi de Prusse de leur avoir accordé un asile dans ses états ; il écrivoit jusqu'à Pétersbourg pour que l'impératrice de Russie les fît chasser de la Chine ; & comme d'Alembert enfin, il écrivoit à son ami le marquis de Villevielle : « Je

» me réjouis, mon brave Chevalier,
 » de l'expulsion des Jésuites. — Puisse-
 » t-on exterminer tous les moines
 » qui ne valent pas mieux que ces
 » fripons de Loyola. — On embrasse
 » notre digne Chevalier; on l'exhorte
 » à cacher sa marche aux ennemis.»
 (Lett. du 27 Avril 1767.)

Quant à Frédéric, c'est ici sur-
 tout qu'il semble y avoir en lui deux
 hommes. Comme roi, il répond aux
 sollicitations de d'Alembert & de
 Voltaire : qu'il conserve les Jé-
 suites, parce que les chasser de ses
 états seroit *laisser périr toutes les écoles* ;
 parce que les fondations ne suffiroient
 pas à l'entretien des professeurs qui
 voudroient les suppléer ; parce que
 ses sujets seroient obligés d'aller faire
 leurs études hors de ses états pour
 la Théologie & pour remplir les
 Cures ; ce qui seroit contraire aux
 lois d'un bon gouvernement.» (Lett.

à Volt. du 8 Nov. 1777.) Mais comme sophiste, il ne peut contenir sa joie, lorsqu'il voit les Jésuites détruits. Il écrit à Voltaire : « Quel malheureux » siècle pour la cour de Rome ! On » l'attaque ouvertement en Pologne ; » on *châsse ses gardes du corps* de » France & de Portugal ; les philo- » sophes sapent ouvertement les » fondemens du Trône pontifical ; » tout est perdu ; il faut un miracle » pour sauver l'église. Vous aurez » la consolation de l'enterrer & de » faire son épitaphe. » (*Lett. 154, an. 1767.*)

Lorsque l'Espagne a imité la France, Frédéric témoigne encore la même joie ; il la répand également dans le sein de son vieux Patriarche. Il lui écrit : « Voici pourtant un nouvel » avantage que nous venons de rem- » porter en Espagne ; les Jésuites » sont chassés du Royaume. A quoi

» ne doit pas s'attendre le siècle qui
» suivra le nôtre ? La coignée est
» mise à l'arbre. . . . Les philosophes
» s'élèvent contre les abus d'une su-
» perstition révérée. . . . Cet édifice
» va s'écrouler, & les Nations transf-
» criront dans leurs annales, que
» Voltaire fut le promoteur de cette
» révolution qui se fit au dix-neu-
» vième siècle. (*Lett. 5 Mai 1767.*)
Enfin comme sophiste, Frédéric ne
put tenir plus long-temps aux sollici-
tations de ceux qui croyoient comme
lui, le maintien de la religion attaché
à celui des Jésuites. Il finit par se
joindre à la ligue du duc de Choiseul,
de la courtisane Pompadour & des
foi-disant philosophes. Le souverain
Pontife crut éviter un schisme en se
rendant aux sollicitations des Princes,
que cette ligue avoit soulevés pour la
destruction de cette société. Il apprécia
sans doute les services qu'un corps de
vingt

vingt mille Religieux répandus sur la surface du globe , formant une succession d'hommes appliqués à l'éducation de la jeunesse , à l'étude des sciences divines & humaines , avoit rendu & pouvoit encore rendre à l'église & à l'état , mais l'église & l'état avoient subsisté long-temps avant les Jésuites ; le pape Ganganelli crut pouvoir les sacrifier à l'amour de la paix. La paix est rarement le fruit des sacrifices faits à des conjurés. Celle que le Pontife croyoit avoir faite avec ces ennemis du nom chrétien , ne fit qu'ajouter à leur audace. Après la destruction des Jésuites, ils pensèrent à celle de tous les autres corps religieux.

Depuis long-temps le roi de Prusse avoit fait imprimer un mémoire tendant à la suppression des Electorats ecclésiastiques & des abbayes d'Al-

Troisième
moyen des
conjurés ;
destruction
des corps
religieux.

richesses. (*Lett. de Volt. à M. Amelot, 8 Octobre 1743.*) Quand la conspiration fut formée, il suggéra un nouveau plan général pour la destruction des Religieux, afin d'arriver à celle de tous les Evêques & de la religion Chrétienne. « Il n'est point » réservé aux armes de détruire l'*infame*, écrivoit-il alors à Voltaire; » elle périra par les bras de la vérité » & par la séduction de l'intérêt. Si » vous voulez que je développe cette » idée, voici ce que j'entends. J'ai » remarqué, & d'autres comme moi, » que les endroits où il y plus de » couvens de Moines, sont ceux où » le peuple est le plus aveuglément » attaché à la superstition. Il n'est » pas douteux que si l'on parvient à » détruire ces asiles du fanatisme, le » peuple ne devienne un peu indifférent & tiède sur ces objets qui sont » actuellement ceux de sa vénération.

» Il s'agit de détruire les Moines, ou
» au moins de commencer à diminuer
» leur nombre. Tout gouvernement
» qui se décidera à cette opération,
» sera ami des Philosophes & partisan
» de tous les livres qui attaquent les
» superstitions populaires. — Voilà
» un petit projet que je soumets à
» l'examen du patriarche de Ferney.
» C'est à lui, comme père des fidèles,
» de le rectifier & de l'exécuter. »

« Le patriarche m'objectera peut-
» être *ce qu'on fera des évêques* ; je
» lui réponds qu'il n'est pas temps
» d'y toucher ; qu'il faut commencer
» par détruire ceux qui soufflent l'em-
» brasement du fanatisme au cœur du
» peuple. Dès que le peuple sera
» refroidi, *les évêques deviendront de*
» *petits garçons*, dont les Souverains
» disposeront par la suite des temps
» comme ils voudront. » (Lett. du 24
Mars 1767 ; item, 13 Août 1775.)

Voltaire répondit à cette invitation : « Votre idée d'attaquer par les
 » Moines la *superstition chréticole*, est
 » d'un grand capitaine. Les Moines une
 » fois abolis, l'erreur est exposée au
 » mépris universel. On écrit beau-
 » coup en France sur cette matière ;
 » tout le monde en parle ; mais on
 » n'a pas cru cette affaire assez mûre.
 » On n'est pas assez hardi en France ;
 » les dévots ont encore du crédit. »
 (5 Avril 1767.)

Quand on a lu ces lettres , il n'est plus temps de demander à quoi ser-voient dans l'église tous ces corps religieux. Frédéric n'avoit pourtant pas tout l'honneur de ce plan inventé pour *miner sourdement l'église sans toucher d'abord aux évêques.* (Ibid.) Il est très-certain que les sophistes le poursuivoient depuis long-temps en France. Un des plus grands amis & protecteurs de Voltaire , M. d'Angençon en avoit

donné la première idée sous Louis XV. Pour en rendre l'exécution plus facile, il avoit conçu cette marche lente & insensible, dont l'objet cachoit tout l'odieux des suppressions, sous le prétexte des réformes & de l'utilité publique. Cependant voulut-on même mettre à part l'utilité religieuse, il seroit mal aisé de concevoir quel bien la France pouvoit se promettre de la suppression de ces corps, qui avoient au moins le droit de lui dire : Sans nous, vos campagnes incultes & la grande partie de vos provinces couvertes de forêts, seroient encore ce qu'elles furent sous vos Gaulois & Tudesques ancêtres. Sans nous, un très-grand nombre de vos bourgs, de vos villages, de vos villes même n'existeroient pas. Tout, jusqu'à leur nom, vous dit que c'est à l'ombre de nos monastères que vos pères ont appris à défricher la terre & à sortir

de leur ancienne barbarie. Si vous avez cessé d'apprécier la religion que nous vous avons si long-temps apprise, souvenez-vous au moins que ces sciences & ces arts dont vous vous glorifiez aujourd'hui, c'est à nous que vos pères les durent; que sans nous vous en seriez encore au point où leur barbarie se glorifioit de ne savoir ni lire ni écrire.

Les ministres de Louis XV & ceux de Louis XVI, n'étoient pas en général des hommes à se laisser toucher par ces réflexions. Du fruit de leur industrie, les anciens corps religieux avoient acquis de grandes possessions; l'avarice les jalousoit. D'autres Religieux, en bien plus grand nombre, avoient à peine de quoi subsister, ne vivoient que d'aumônes; mais ils faisoient auprès du peuple les fonctions d'Apôtres; leur zèle les rendit au philosophisme du

jour, plus odieux encore que s'ils avoient été opulens. Il s'étoit glissé dans ces corps des abus que l'église avoit tous les moyens de réformer ; les ministres se chargèrent de la réforme, pour la faire servir aux suppressions. Il parut un premier édit qui retarda l'âge des professions religieuses jusqu'à vingt-un an. Peu de jeunes gens attendent ce terme pour se décider sur l'état dont dépend le reste de leur vie ; à cet âge d'ailleurs on a perdu cette souplesse qui nous forme à l'ordre & à la règle. Cet édit avoit en vue le double effet de diminuer le nombre des Religieux, & de les rendre moins réguliers ; moins respectables aux yeux du peuple ; l'objet des ministres ne fut que trop rempli.

Un second édit supprimoit tous les monastères qui n'auroient pas dix Religieux dans les villages & vingt

dans les villes. C'étoit le vrai moyen d'en priver les campagnes, & d'ôter aux peuples les ressources qu'il en tiroit pour sa religion & pour sa subsistance. Enfin Brienne vint, & ce prélat de l'infamie, pétri de tant de vices, se constitua aussi réformateur des corps religieux. Ce prélat dont d'Alembert répondoit à Voltaire, comme de son digne *confrère* en *philosophie* ou en impiété, (*Lett. des 30 Juin & 21 Décembre 1770*) avoit aussi les secrets des sophistes & celui du ministère pour les suppressions; sous l'ombre de réforme, il fomenta la discorde dans les monastères, fatigua les supérieurs, favorisa les mécontentemens. Les autres confrères de d'Alembert & de Voltaire ne cessent, en attendant, de calomnier ces Religieux ou de verser sur eux dans mille brochures le ridicule & le mépris; le peuple s'accoutuma aux sup-

pressions. Le nombre des Religieux diminuoit chaque jour. Quinze cents monastères avoient disparu, & Voltaire trouvoit encore qu'on procédoit trop lentement à leur extinction; que le ministère n'étoit pas assez hardi. Toute cette partie de la conspiration antichrétienne étoit déjà bien avancée; les persécutions sourdes se continuoient depuis quarante ans, quand la hache des Jacobins vint consommer en un jour l'ouvrage de Brienne.

Tandis que des ministres & des Quatrième sophistes conjurés procédoient ainsi à moyen des la destruction des ordres religieux, conjurés, co- Voltaire projetoit une association dont lonie de Vol- le seul but étoit la propagation de son taire, impiété. « Que les Philosophes vé-
« rtables, écrivoit-il à d'Alembert, fas-
« sent une confrérie, comme les Franc-
« Maçons; qu'ils s'assemblent, qu'ils
« se soutiennent, qu'ils soient fidelles
« à la confrérie; & je me fais brûler

» pour eux. Cette académie vaudra
» mieux que celle d'Athènes & toutes
» celles de Paris ; mais chacun ne
» pense qu'à soi, & on oublie que
» le premier des devoirs est d'*écraser*
» *l'infame.* » Lett. du 24 Oct. 1763.)
Les sophistes ne méritoient rien moins
que ce reproche. Il est vrai que leur
impiété, ne marchoit pas encore tête
levée dans Paris ; il est vrai que la
politique même des ministres qui les
protégeoient en secret, ne leur per-
mettoit pas encore d'afficher publi-
quement leurs productions antichré-
tiennes, & qu'il falloit user de
bien des précautions, de bien des
réserves, pour ne pas sembler auto-
rifer les réclamations du clergé, &
celles d'un peuple qu'on ne pouvoit
gagner qu'insensiblement à l'irréligion ;
mais c'étoient ces réserves mêmes &
ces précautions qui déplaisoient à
Voltaire. Pour en dispenser les so-

phistes , il eût voulu les réunir dans une ville d'où ils pussent sans crainte inonder l'univers de leurs sophismes & de leurs blasphêmes. C'est dans cet objet , nous dit son panégyriste Condorcet , qu'il eut recours au roi de Prusse , & lui proposa « d'établir » à Clèves *une petite colonie de philosophes François* , qui pussent y dire « librement la vérité sans craindre ni » *ministres ni parlemens.* » (Vie de Voltaire par Condorcet , *édition de Kell.*) Frédéric consentit que les Philosophes envoyassent en cette ville , pour voir ce qui seroit à leur convenance. (24 Oct. 1765.) Mais ces Philosophes trouvoient dans Paris trop d'autres avantages ; d'Alembert sur-tout étoit trop peu jaloux de sacrifier son petit troupeau de la capitale , pour aller ne jouer qu'un rôle secondaire auprès de Voltaire. Ni lui ni ses confrères ne faisoient

paroître le moindre empressement pour ce projet. Loin de s'en désister, Voltaire continua ses sollicitations. Au défaut de Cassel, il obtint même d'un autre Prince la promesse d'une seconde ville pour sa colonie. Il devint plus pressant auprès des conjurés; il écrivit lettres sur lettres pour les décider. Leur proposant tantôt l'exemple des huguenots qui avoient abandonné leur patrie *pour les sottises de Jean Chauvin*, tantôt celui de de St. Ignace qui avoit trouvé *une douzaine de prosélytes* pour fonder sa compagnie; il se fâchoit sérieusement de ne pouvoir pas trouver seulement *trois Philosophes* qui voulussent le suivre au fond de l'Allemagne. *Il étoit tenté de croire que la raison n'étoit plus bonne à rien.* Tous les succès de sa conspiration ne suffirent jamais pour le consoler d'avoir vu manquer cette partie de son plan. Il sentoît venir la fin de sa carrière,

& alors encore il écrivoit à Frédéric:
« Si j'étois moins vieux & si j'avois
» de la santé, je quitterois sans re-
» gret le château que j'ai bâti, les
» arbres que j'ai plantés, pour venir
» achever ma vie dans le pays de
» Clèves avec deux ou trois philoso-
» phes, & pour consacrer mes der-
» niers jours sous votre protection
» à l'impression de quelques livres
» utiles ; mais, Sire, ne pourriez-vous
» pas, sans vous compromettre, faire
» encourager quelques libraires de Berlin
» à les imprimer & à les faire débiter
» en Europe à un bas prix, qui en
» rende la vente facile. » (Lett. au roi
de Prusse, 5 Avril 1767.)

Ces dernières lignes expriment clai-
rement tout l'objet de Voltaire. Il eut
moins regretté sa Colonie, si son
exil lui avoit permis de voir par lui-
même comment d'Alembert y avoit
suppléé. Il eût trouvé toute sa con-

Cinquième
moyen des
conjurés
académie
Françoise.

frérie de sophistes conjurés dans le centre même de l'académie Française. Cette société avoit été jadis le siège de l'honneur, le grand objet de l'é-mulation des orateurs, des poètes, de tous les écrivains distingués dans la carrière de la littérature Française. Jadis elle comptoit parmi ses membres, Corneille, Bossuet, Racine, Massillon, la Bruyere; mais alors aussi toute marque publique d'impiété étoit pour elle un titre exclusif. Montesquieu lui-même, pour y être admis, s'étoit vu obligé de défavouer les productions de sa jeunesse. Voltaire en avoit été souvent rejeté pour les siennes. Il n'avoit triomphé des obstacles que par de grandes protections, & par ces moyens d'hypocrisie qu'il favoit si bien conseiller aux autres. D'Alembert eut soin de ne pas s'afficher avant d'y être admis. A peine se vit-il dans ce sanctuaire des lettres

qu'il espéra changer avec le temps les titres d'exclusion , & faire en sorte que cette même académie , qui d'abord rejetoit les impies , ne s'ouvrît que pour eux. Les petites intrigues , son vrai champ de bataille , le rendoient tout-à-fait propre à diriger l'admission des nouveaux membres. Il réussit si bien , qu'à la fin de sa vie le titre d'académicien François se confondoit , à peu de choses près , avec celui d'incrédule. Ses lettres à Voltaire nous montrent une grande partie de ses manœuvres en ce genre. Tantôt c'est Marmontel , c'est Condorcet , c'est un Chamfort , c'est un Suard , c'est un la Harpe , alors bien différent du la Harpe chrétien , devenu si justement célèbre par sa courageuse éloquence contre l'impiété ; tantôt c'est un le Mierre , ou un Brienne qu'il s'agit de pousser au fauteuil académique ; & le titre de tous ces candidats

est toujours dans leur philosophisme & leur impiété.

C'est sur-tout pour l'admission de Diderot, que se combinent toutes les manœuvres & toutes les intrigues. En faveur de cet athée, d'Alembert a fait les premières propositions; Voltaire les reçoit comme un homme qui en connoît toute l'importance. « Vous voulez; répond-il, que Diderot » entre à l'académie, & il faut en » venir à bout. — Ah! qu'il me seroit » doux de recevoir à la fois *Diderot* » & *Helvétius!* » (Lett. du 9 Juillet 1760.) Ce n'étoit pas en effet une victoire indifférente pour les conjurés, que l'admission de ces deux hommes à l'académie Française. Il n'en falloit pas davantage pour montrer l'athéisme triomphant dans le sanctuaire de la littérature, & pour marquer à toute cette armée de jeunes écrivains qui fourmillent en France, le chemin à

prendre pour arriver au trône académique. Le choix des candidats dépendoit des académiciens mêmes ; mais l'approbation appartenoit au Roi. Pour s'assurer de celle-ci, Voltaire mit en jeu toutes ses protections, tous ses agens auprès du ministre Choiseul & de la courtisane Pompadour. D'Alembert commençoit à désespérer. « J'aurois plus d'envie que vous, écrit-il déjà, de voir Diderot à l'académie. *Je sens tout le bien qui en résulteroit pour la cause commune ; mais cela est plus impossible que vous ne l'imaginez.* » (18 Juillet 1760.)

Voltaire ne crut point à cette impossibilité, il espéra que la courtisane en faveur se feroit *un mérite & un honneur de soutenir Diderot.* (Lett. du 28 Juill.) « Mon divin ange, écrivit-il au comte d'Argental, mettez Diderot de l'académie ; c'est le plus beau coup qu'on puisse faire dans

» la partie que la raison joue contre
 » le fanatisme (c'est-à-dire dans la
 » guerre que le philosophisme fait à
 » la religion.) — Il me semble que
 » Diderot doit compter sur la plura-
 » lité des suffrages ; & si après son
 » élection, les *Anitus* & les *Mélitus*
 » font quelque démarche contre lui
 » auprès du Roi, il sera très-aisé à
 » *Socrate* de détruire leurs batteries,
 » en désavouant ce qu'on lui impute,
 » en protestant qu'il est aussi bon chré-
 » tien que moi. » (12 Juillet.) Le
 11 Août suivant, il écrivit encore à
 Duclos, secrétaire des quarante ; il
 lui prescrivit toute la marche à suivre ;
 le mémoire à présenter, la députation
 de sept à huit élus à ménager, la pa-
 role à porter au Roi par M. le duc de
 Nivernois, en un mot toute la batterie
 à établir scurdemment en faveur de
 Padepte à recevoir. « Les dévots
 » diront, ajoutoit-il, que Diderot

» a fait un ouvrage de métaphysique
» qu'ils n'entendent pas ; il n'a qu'à
» répondre qu'il ne l'a point fait &
» qu'il est bon catholique. Il est si aisé
» d'être bon catholique. (Let. 11 Août,
même année.) Quelque aisé qu'il fût
de suivre ces conseils d'une hypocrisie
révoltante , tous ces artifices ne
réussirent pas ; mais d'Alembert eut
en bien peu d'années toutes les raisons
possibles de s'en consoler. Il dirigea si
bien le choix de ses confrères , que
bientôt toute cette académie se trouva
métamorphosée en un vrai club de
sophistes. On y trouvoit encore quel-
ques-uns de ces hommes , tels que l'ar-
chevêque d'Aix , l'évêque de Senes ,
qui ne devoient le fauteuil qu'à leurs
talens & à l'usage antique de recevoir
au moins quelques prélats , mais l'ex-
ception à faire parmi les écrivains
laïques , se réduisoit à un si petit
nombre , qu'ayant moi-même de-

mandé à M. Beauzée, comment avec les sentimens de piété & de religion que je lui connoissois, il avoit pu se faire que son nom se trouvât sur la liste de tant d'hommes connus pour vrais impies : la question que vous me faites, me répondit-il, je l'ai moi-même faite à d'Alembert. Me voyant presque seul à croire en Dieu dans nos séances, comment, lui dis-je un jour, avez-vous pu penser à moi, que vous saviez si éloigné de vos opinions & de celles de messieurs vos confrères ? D'Alembert, ajouta M. Beauzée, n'hésita pas à me répondre : Je sens bien que cela doit vous étonner, mais nous avons besoin d'un grammairien ; parmi tous nos adeptes, il n'en étoit pas un qui se fût fait une réputation en ce genre ; nous savions bien que vous croyiez en Dieu ; mais vous sachant aussi un fort bon homme, nous pensâmes à

vous, faute d'un philosophe qui pût vous suppléer.

C'est ainsi que le sceptre des talens & des sciences devint en peu de temps celui de l'impiété même. Voltaire avoit voulu transplanter ses conjurés sous la protection du sophiste couronné ; d'Alembert les retint & les fit triompher sous la protection des monarques, dont le plus honorable des titres étoit celui de Rois très-Chrétiens. L'académie Française métamorphosée en club d'impiété, servit mieux la conjuration des sophistes contre le Christianisme, que n'auroit pu le faire toute la colonie de Voltaire. Elle infecta les gens de lettres ; & les gens de lettres infectèrent l'opinion publique, en inondant l'Europe de ces productions qui furent pour les chefs le fixième moyen de préparer les peuples à une apostasie générale.

Sixième
moyen des
conjurés ,
inondation
des livres an-
tichrétiens.

Que depuis quarante ans, & sur-
tout pendant les vingt dernières an-
nées de Voltaire, l'Europe se soit vue
inondée d'une foule de productions
antichrétiennes, en pamphlets, en
systèmes, en romans, en prétendues
histoires, & sous toutes les formes,
c'est là un de ces faits trop évidens
pour que je doive chercher à en
fournir les preuves. Elles sont trop
malheureusement répandues chez trop
de libraires & dans trop de biblio-
thèques; c'est donc uniquement le
concert des conjurés à composer, à
faire composer ou à répandre ces
productions impies, que j'ai à démon-
trer ici: c'est aussi ce concert entre
Voltaire, d'Alembert & Frédéric,
qui se manifeste sans cesse dans leur
correspondance. D'Alembert est sur-
tout admirable dans le rôle qu'il joue
dans cette partie de la conspiration.
Que l'on juge, par le fait suivant,

de l'art que ce rusé sophiste met à tendre ses pièges.

Depuis long - temps les conjurés cherchoient, par leurs systêmes sur la formation de l'univers, à donner le démenti à nos livres saints, sur toute l'histoire de la création. Si l'on avoit voulu s'en tenir au langage public de d'Alembert, tous ces systêmes, loin d'être opposés à la religion, ne servoient qu'à *développer davantage la puissance & la sagesse divine*; les théologiens qui s'en alarmoient n'étoient que *des esprits étroits, pusillanimes, ennemis de la raison*; ils se plaignoient de voir *la religion attaquée dans les ouvrages où elle l'étoit le moins*. Ces ouvrages étoient précisément ceux dont les auteurs exigent pour la formation de l'univers, *un temps plus long* que les premières pages de Moÿse ne permettent de le supposer. (*Voy. Abus de la critiq. par*

d'Alemb. n.º 4, 15, 16 & 17.) Ce même homme qui affectoit ainsi de tranquilliser les théologiens, envoyoit en même temps ses adeptes chercher dans l'histoire des montagnes ce temps plus long, & en les envoyant, écrivoit à Voltaire : « Cette lettre, mon » cher confrère, vous sera remise » par *Desmarets*, homme de mérite » & bon philosophe, qui désire vous » rendre ses hommages en allant en » Italie, où il se propose de faire des » observations d'histoire naturelle, qui » pourroient bien donner le démenti à » Moïse. Il n'en dira rien au maître » du sacré Palais; mais si par hasard » il s'apperçoit que le monde est bien » plus ancien que ne le prétendent même » les Septante, il ne vous en fera pas » un secret. » (Lett. du 30 Juin 1764.)

Cet homme si rusé dans la manière de défendre les œuvres des autres impies, étoit bien plus adroit encore dans

dans l'art de semer le poison dans les
siennes. Tantôt il les faisoit passer sous
le nom d'un autre, en guise de pré-
faces, estimées par les conjurés le
*meilleur coup de dent qu'il eût jamais
donné.* (Lett. de Volt. à d'Alemb.
an 1760; à Thiriot 26 Janv. 1762.)
Tantôt il décochoit ses traits contre
la religion, en faisant semblant de
la défendre, ou sous prétexte d'une
histoire indifférente dont il recom-
mandoit la propagation à Voltaire,
en ajoutant : « Je crois que ce livre
» pourra être utile à la cause com-
» mune, & que la superstition avec
» toutes les révérences que je fais sem-
» blant de lui faire, ne s'en trouvera
» pas mieux. Si j'étois comme vous,
» assez loin de Paris pour lui donner
» de bons coups de bâton, assurément
» ce seroit de tout mon cœur, de
» toutes mes forces, comme on pré-
» tend qu'il faut aimer Dieu. Mais

« je ne suis posté que pour lui donner
 » des croquignoles , en lui demandant
 » pardon de la liberté grande ; & il
 » me semble que je ne m'en suis pas
 » mal acquitté. » Voltaire étoit chargé
 par la même lettre , de faire imprimer
 à Genève ces sortes d'ouvrages , en
 caractères un peu gros , & de veiller
 aux intérêts de l'auteur. On s'en tenoit
 au frère *Damilaville* , pour la per-
 mission de les faire circuler en France.
 (*Lett. de d'Alemb. à Volt. 3 Janv.*
1765.)

D'autres fois , & bien plus souvent
 encore , ce que d'Alembert n'osoit pas
 écrire lui-même , il le faisoit écrire
 par Voltaire. Il lui envoyoit alors son
 thème ; il l'avertissoit combien l'ou-
 vrage étoit pressant ; il lui dictoit le
 plan , lui fournissoit sur-tout les
 anecdotes ou les calomnies contre
 les auteurs religieux qu'il falloit décré-
 diter. Dans le style des conjurés ;

étoient là les *marrons* que *Bertrand* (d'Alembert) *monarpoit* sous la cendre, & que *Raton* (Voltaire) devoit l'aider à tirer du feu avec ses *paties délicates*. (Voy. Lett. du 18 Janv. 9 Fév. 1773; 26 Fév. 22 Mars 1774, &c.)

Ainsi animé par d'Alembert dans ses productions journalières contre le Christianisme, Voltaire ne l'étoit guère moins par Frédéric. Ce Prince, il est vrai, se souvint quelquefois qu'un monarque n'est pas fait pour se confondre avec de vils sophistes; alors il ne voyoit chez eux qu'un tas de polissons, de fats, de visionnaires; (Voy. ses dialogues des morts.) mais les sophistes lui pardonnoient ces caprices. Bientôt en effet tout son philosophisme revenoit; & comme si Voltaire n'avoit pas eu assez de haine, assez d'activité contre la religion, Frédéric le pressoit, il le sollicitoit; il attendoit avec impatience toutes ses

œuvres antichrétiennes ; & plus elles étoient impies , plus il applaudissoit. Il approuvoit sur-tout cette main qui frappoit sans se montrer , *cette méthode de donner des nâsardes à l'infame , en le comblant de politesse.* (Lett. de Frédéric , 16 Mars 1771.) Descendant aux plus basses flatteries , il voyoit Voltaire « comblé , rassasié de gloire , » & vainqueur de l'infame , monter » l'Olympe , soutenu par les génies de » Lucrèce , de Sophocle , de Virgile » & de Locke ; placé entre Newton » & Epicure , sur un ehar brillant de » clarté. » Il lui faisoit hommage de la révolution antichrétienne , qu'il voyoit se préparer. (Lett. du 25 Nov. 1766 ; Lett. 154 , an 1767.) Pour partager la gloire de son coriphée , il publioit lui-même des extraits de Bayle , dont il n'éлагоoit que les articles inutiles , pour condenser les poisons des autres ; qu'il ses *akakia* , ou

ces *préfaces* & ces *discours* auxquels Voltaire ne trouvoit d'autres défauts que les siens mêmes, & sur-tout celui de reflasser les mêmes argumens contre la religion. (*Voy. corresp. du R. de P. & de Volt. Lett. 133, 151, 159, &c.*)

Je n'insisterai point sur la multitude des livres composés dans le même genre par Diderot. Ce qu'il faut plus spécialement observer ici, c'est le concert des conjurés entre eux, pour la marche de ces productions de l'impie ; c'est Voltaire, après ces *déluges de plaisanteries & de sarcasmes*, demandant quelque ouvrage sérieux, où les philosophes soient justifiés & l'infame confondu. (Lett. à d'Alemb. 23 Juin 1760.) C'est sur-tout l'activité que les conjurés mettent à répandre, & leurs productions, & celles des autres impies, telles que tous ces livres de la plus haute impiété, intitulés : *Le*

Militaire philosophe , le Bon sens. C'est
Voltaire priant Frédéric d'encourager
les libraires de Berlin à faire débiter
dans l'Europe , à un bas prix , toutes
ces productions. C'est Frédéric répon-
dant à Voltaire : Vous pouvez vous
servir de nos imprimeurs selon vos desirs.
 (5 Mai 1767.) C'est encore Voltaire
 envoyant à d'Alembert le *testament de*
curé Jean Mestier , supposé avoir jeté
 dans son testament même tout le
 poison & tout le venin de son apos-
 tasie ; c'est Voltaire priant d'Alembert
 d'en répandre aux environs de Paris
 & parmi le peuple , autant d'exem-
 plaires qu'il en a répandus lui-même
 dans les cabanes de la Suisse ; ou bien
 lui envoyant encore les *Préjugés* ,
 l'œuvre de l'impiété la plus signalée ,
 & lui disant : « *C'est un excellent ou-*
» vrage ; je vous exhorte , mon très-
» cher frère , à déterminer quelqu'un
» de nos amis & féaux , à faire réim-

» primer ce petit ouvrage qui peut faire
» beaucoup de bien. » (13 Déc. 1763.)
C'est d'Alembert s'excusant de n'avoir
pu encore imprimer & faire distribuer
les quatre ou cinq mille exemplaires du
testament de Meslier ; ajoutant que le
genre humain n'est aujourd'hui si éclairé ;
que parce qu'on a eu la précaution ou
le bonheur de ne l'éclairer que peu à
peu ; (Lett. du 31 Juill. 1762) mais
aussi donnant lui-même ses avis à Vol-
taire sur ce chef-d'œuvre d'impiété ,
publié sous le titre de *Bons sens* ; lui
mandant : « Cette production est un
» livre bien plus terrible que le *Système*
» de la nature ; » & pour cette même
raison , faisant sentir tout l'avantage
que les conjurés en tireroient , si on
abrégéoit cet ouvrage , déjà très-por-
tatif , & qu'on le mît au point de ne
coûter que dix sous , de pouvoir être
acheté & lu par les cuisinières. (Lett.
du 15 Août 1775.)

Rôle spécial
des chefs de
la conjura-
tion.

Mais nous verrons un jour les Philosophes mieux concerter encore ce moyen de hâter la corruption, la grande apostasie des nations. Ils auront pour cela leurs clubs, leurs assemblées secrètes ; ils auront leurs sophistes chargés de composer ces libelles de l'impïété ; ils en auront pour les revoir & les proportionner aux progrès de la conspiration. Ils en auront pour surveiller les éditions & pour les faire circuler depuis les palais jusqu'aux chaumières, pour les faire étudier dans tous les rangs, à tous les âges, & par l'enfance même. De nouveaux artifices serviront alors à de nouveaux complots. Dans celui qu'ils poursuivent contre le Christ, disons d'abord le rôle des chefs, les services qui leur sont propres. Ceux de Voltaire furent constamment ceux d'un homme qui a tous les talens des sophistes & des littérateurs ensemble, qui les consacre

tous à sa guerre contre le Christ. Pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie, il n'eut point d'autre objet. Il le disoit lui-même: *ce qui m'intéresse, c'est l'avilissement de l'infame, c'est-à-dire toujours du Christianisme. (*)*

(*) Malgré toutes les preuves que j'ai déjà fournies du vrai sens de cet *infame*, qu'il s'agit toujours parmi ces conjurés d'*avilir* & d'*écraser*, j'ai peur qu'on n'en revienne encore à dire que leur intention se borneroit à détruire quelques abus de la superstition, & non pas la religion même ou tout christianisme, sans exception de l'anglican, du genevois, du luthérien; ou bien que tout au plus en vouloient-ils aux catholiques. Mais que l'on fasse donc attention à la nature & à la doctrine de tous les ouvrages que ces conjurés exaltent sans cesse, & qu'ils ont tant de soin de répandre par-tout.

Ce *Bon sens* que d'Alembert veut mettre à la portée des cuisinières, est un ouvrage où elles apprendront que *les phénomènes de la nature ne prouvent l'existence de Dieu qu'à*

(Lett. à Damilav. 15 Mai 1761.) Cette haine de Jesus-Christ & de sa reli-

des hommes prévenus ou remplis de préjugés.
(N.º 36 & passim.)

Ce Fréret, dont Voltaire loue si fort les ouvrages, nous dit positivement que *le Dieu des Philosophes, des Juifs & des Chrétiens n'est qu'une chimère & un phantôme.* (Lett. de Thrásibule.) — *Le Militaire philosophe*, qu'il se plaint de voir si rare, débute par une comparaison de *Jupiter & du Dieu des Chrétiens*, en donnant tout l'avantage à Jupiter.

Le Christianisme dévoilé, qu'il dit lui-même composé par le plus intime de ses amis & de ses conjurés, par son Damilaville, nous apprend qu'il *est plus raisonnable d'admettre avec Manès un double Dieu, que le Dieu du christianisme.* (P. 101.)

Avec ces doutes ou ce pyrrhonisme du sage, qu'il recommande de même, les peuples apprendront qu'on ne peut décider si Dieu existe ou s'il n'existe pas; & s'il y a quelque différence entre le bien & le mal, le vice & la vertu. (N.ºs 100 & 101.)

Sur l'*Ame & la Morale*, dans tous ces livres répandus avec tant de soin par ces

gion, il la souffloit sans cesse aux autres conjurés. Il écrivoit à l'un :

mêmes conjurés, ce ne sont pas des erreurs moins incompatibles avec toute idée de religion. Le sophiste du prétendu *Bon sens* s'efforce de prouver que c'est le corps qui pense, & que l'ame n'est qu'une chimère. (N.^{os} 20 & 100.) Pour Fréret, tout ce qu'on appelle *esprit ou ame*, n'a pas plus de réalité que les *phantômes & les sphinx*; (Lettre de Thrasib.) *l'immortalité de l'ame n'est qu'un dogme barbare, funeste, désespérant, contraire à toute législation*; (Antiquité dévoilée, pag. 15) *les idées de justice & d'injustice, de vertu & de vice, de gloire & d'infamie, sont purement arbitraires & dépendantes de l'habitude.* (Lett. de Thrasib.) Auprès d'Helvétius; *la vertu, la probité ne sont que l'habitude des actions personnellement utiles*; — *vouloir modifier les passions, c'est la ruine des états*; — *Peu importe que les hommes soient vicieux*; — *c'en est assez s'ils sont éclairés.* — *La pudeur n'est qu'une invention de la volupté raffinée.* — *Le remords n'est que la crainte des peines physiques auxquelles le crime nous ex-*

« Engagez tous les Frères à poursuivre
 » l'infame de vive voix & par écrit,

pose. — Le commandement d'aimer ses père & mère est plus l'ouvrage de l'éducation que de la nature. — La loi qui condamne des époux à vivre ensemble, est une loi cruelle & barbare, aussi-tôt qu'ils cessent de s'aimer. (Voy. Helv. de l'Esprit & de l'Homme, passim.)

Pour le *Militaire philosophe*, loin de pouvoir offenser Dieu, les hommes sont forcés d'exécuter ses lois. (Chap. 20.) Enfin ce *Christianisme prétendu dévoilé* qui rend *Damilaville* si précieux à Voltaire, nous dit formellement que la crainte de Dieu, loin d'être le commencement de la sagesse seroit plutôt le commencement de la folie. (*Pag. 163, en note.*)

Il seroit inutile de pousser plus loin ces citations. Ceux qui voudront trouver ces textes, & une foule d'autres du même genre cités plus au long, n'ont qu'à parcourir les *Lettres Helviennes*; mais certainement, en voilà bien assez pour démontrer que des conjurés qui mettent tant de soin à répandre des productions de cette espèce,

» sans lui donner un moment de re-
» lâche ; » il mandoit à l'autre :
« Faites, tant que vous pourrez, les
» plus sages efforts pour écraser l'in-
» fame ; » à d'autres encore : « On
» oublie que la principale occupation
» doit être d'écraser le monstre ; » &
dans sa bouche, *le monstre* comme
l'infame, étoit toujours le Christ, la
religion du Christ. (*Lett. à Thiriot,*
à Saurin, à Damilaville, &c.) Dans
la guerre des enfers contre les cieux ;
Satan ne put pas mettre plus d'ardeur
à soulever ses légions contre le Verbe.

Tant de zèle avoit fait de Voltaire
l'idole du parti. Les adeptes accou-

ne se bornent pas à vouloir détruire la reli-
gion catholique, bien moins encore à ré-
former quelques abus. Leur complot s'étend
évidemment à l'abolition de toute religion
qui conserveroit le moindre respect pour
Jésus-Christ, pour la révélation & pour
les mœurs.

roient de toute part pour le voir, & s'en retournoient remplis du même feu ou de la même rage contre le Christianisme. Ceux qui ne pouvoient pas se rendre chez lui, le consultoient, lui demandoient s'il y avoit un Dieu ou s'ils avoient une ame. Voltaire qui en étoit venu au point de ne savoir lui-même rien de tout cela, étoit le premier à rire de son empire; & il n'en répondoit pas moins qu'il falloit écraser le Dieu des chrétiens. Tous les huit jours, disoit-il à Mde. du Deffant, *je reçois de pareilles lettres.* (22 Juillet 1761.) Il en écrivoit lui-même un nombre prodigieux, toutes pleines de ces exhortations. Il faut en avoir vu la collection, pour croire que la haine ou la plume d'un seul homme aient suffi à les dicter ou à les écrire, quand même on n'y comprendroit pas tant d'autres volumes de blasphêmes, Rois, princes, ducs,

marquis, petis auteurs, boutgeois, pourvu qu'on fût impie, on pouvoit lui écrire; il répondoit à tous; il les fortifioit & les animoit tous. Jusqu'à la dernière décrépitude, sa vie fut celle de cent démons tout occupés & toujours occupés du serment d'écraser Jesus-Christ & ses autels.

L'adepte Frédéric sur le trône; n'étoit pas un chef moins actif & moins inconcevable. Cet homme qui faisoit à lui seul, pour ses états, tout ce que font les rois, & plus que la plupart des rois n'en font par leurs ministres, faisoit aussi lui seul contre le Christ, tout ce que font les sophistes. Il étoit sur-tout le protecteur-né de ceux que la justice publique poursuivoit dans leur patrie. Au plus fort de ses guerres il savoit trouver de l'argent pour payer ses pensions à d'Alembert, pour lui écrire, pour animer Voltaire, pour ajouter en quelque

forte à sa haine contre le Christ ; pour lui témoigner toute l'impatience avec laquelle il attendoit ses nouveaux blasphêmes. Il lui envoyoit tous les siens en échange ; il lui rendoit compte de la disposition des cours à l'égard de l'*infame* ; il lui donnoit ses avis politiques sur l'objet du complot. (*Voy. toute sa corresp. avec Volt. & sur-tout lett. 130, 133, 143 & 158.*) Il cherchoit à le fortifier, en se montrant plus assuré que lui dans l'opinion que *l'homme n'est pas double*, c'est-à-dire qu'il est tout matière, & que l'instant de la mort arrivé, il n'y a plus rien à craindre ou à espérer ; *post mortem nihil est.* (*Lett. du Roi de Prusse à Volt. 30 Oâ. 1770, & Nov. 1777.*) En un mot, s'il fit moins que Voltaire, ce ne fut pas la haine ; ce fut le talent seul qui lui manqua ; & il est vrai de dire que Voltaire auroit moins fait, s'il n'avoit pas eu Frédéric pour

excitateur, pour appui, pour conseil, pour coopérateur.

Avec moins de politique, Diderot ne fut que le fou glorieux des conjurés. J'apprends que vous prêchez l'athéisme, lui disoit le lieutenant de police; *cela est vrai*, repartit le sophiste insensé, *je suis athée & je m'en fais gloire*. Il falloit l'envoyer aux Petites Maisons; on lui laissa la liberté. Il en profita pour prêcher que l'homme n'est pas libre, que tout est sous l'empire de la *fatalité*; pour bâtir le chaos d'une *nature sans Dieu & sans intelligence*, qui a fait l'homme *sans ame & intelligent*; pour écrire toutes les impiétés les plus absurdes, les plus contradictoires qui pussent lui passer par la tête. Il en remplit hardiment & crument *ses Pensées* soit disant *philosophiques*, *sa Lettre sur les aveugles*, & sur-tout *ses nouvelles Pensées philosophiques*, *son Code & son Système de la*

nature. Pour cette dernière production, la plus monstrueuse de toutes, il eut deux coopérateurs; il la vendit noblement cent pistoles. Je le fais de l'homme même qui lui paya son manuscrit. Cet insensé fut cependant toujours pour Voltaire l'*illustre philosophe*, le *Platon*, le *brave Diderot*, & l'un des plus utiles *chevaliers de la conjuration.* (*Voy. lett. de Volt. à Diderot*, 25 *Déc.* 1761; à *Damilaville*, 1763, &c.) Il fut même pour les Princes un de ces fages, qu'il étoit du bon ton d'appeler à leur cour, comme autrefois ils y appeloient des fous, pour se désennuyer. L'impératrice Catherine voulut voir celui-ci; elle lui trouva d'abord *une imagination intarissable*; elle le rangea parmi les *hommes les plus extraordinaires qui eussent existé.* Il l'étoit tellement, qu'il fallut bientôt le renvoyer; mais il s'en consola, en jugeant que les Russes

n'étoient pas mûrs pour la philosophie. (*Voy lett. de l'Impératr. à Volt. l. 134, an 1774.*) Il continua à dire & à écrire toutes les absurdités possibles. On n'en croyoit pas une ; mais on cessoit de croire aux vérités religieuses, contre lesquelles se dirigeoient ses sophismes, décorés du verbiage & de l'appareil philosophique. C'étoit là le service que les conjurés attendoient de ses folies.

Que l'on explique comme on pourra ce zèle antichrétien, toujours bouillant, toujours emphatique, quand l'imagination de Diderot étoit montée ; il n'en est pas moins vrai que cet homme avoit aussi ses momens d'admiration pour l'Évangile. M. Beauzée, de qui je tiens ce fait, entre un jour chez lui, & le trouve expliquant à sa fille un chapitre du Nouveau Testament, avec autant de sérieux & d'intérêt qu'auroit pu le faire un père

vraiment chrétien ; M. Beauzée témoigne sa surprise. *J'entends ce que vous voulez dire*, lui répond Diderot, *mais au fond, quelles meilleures leçons lui donner ; où trouverois-je mieux ?*

D'Alembert n'eût pas fait cet aveu. Quoique toujours ami de Diderot, il n'étoit pas possible de moins imiter sa franchise. Diderot disoit tout ce qu'il avoit pour le moment dans l'ame ; d'Alembert ne dit jamais que ce qu'il vouloit dire. Je défie qu'on trouve ses vrais sentimens sur Dieu & l'ame, autre part que dans ses intimes confidences avec les conjurés. On suivroit plutôt les replis tortueux du serpent qui se glisse sous l'herbe, que les tours & les détours de sa plume dans les ouvrages qu'il avoue. S'il écrit sur Dieu, il se garde bien de nier son existence ; mais sous prétexte d'en examiner les preuves, de s'en tenir aux seules bonnes, il embarrasse de

tant de *oui*, de tant de *non* l'esprit de ses lecteurs, qu'il finit par les laisser douter s'il en existe aucune. (*Voy. ses Éléments de Philos. & nos Helviennes*, lett. 37.) Il ne déclame point contre la morale évangélique; mais il vous dira qu'il n'existe pas un seul catéchisme de morale pour la jeunesse, & qu'il est à souhaiter qu'un philosophe vienne enfin nous en donner un. (*Él. de Philos. N.º 12.*) Il ne mettra point sous nos yeux des descriptions obscènes, mais il nous dira: « Les hommes se réunissent sur la nature du bonheur; ils conviennent tous qu'il est le même que le plaisir, ou du moins qu'il doit au plaisir ce qu'il a de plus délicieux; » (*Encycl. art. Bonheur*;) & son élève se trouvera celui d'Epicure. Dans le fond, ses productions littéraires eussent rendu peu de services aux conjurés; malgré son style pointilleux & ses épigrammes, la

talent d'ennuyer laisse à ses lecteurs une espèce de contre-poison. Voltaire attrapa mieux son genre, en lui donnant pour mission spéciale de chercher à gagner la jeunesse. (*Lett. du 15 Sept. 1762.*) D'Alembert en effet s'établit le protecteur de tous les jeunes gens, qui venoient à Paris avec quelque apparence de talens. A ceux qui arrivoient avec quelque fortune, il montrait les prix, les couronnes, les fauteuils académiques, dont il dispoisoit à peu près souverainement; mais ceux auxquels il consacroit le plus de soins, étoient destinés à remplir les fonctions de précepteurs, d'instituteurs, de professeurs; les uns, dans les maisons d'éducation publique; les autres, dans les hôtels ou les palais des riches. C'étoit là son grand moyen d'inspirer à l'enfance tous les principes de la conjuration. Ce fut par-là aussi qu'il mérita d'être regardé comme un des

grands propagateurs du philosophisme. On peut voir tout ce que les conjurés attendoient de ces sortes de services, par la manière dont Voltaire s'en applaudissoit, en lui écrivant : « Il me » paroît que l'infant Parmesan fera » bien entouré ; il aura un Condillac » & un de Leire : si avec cela il est » bigot, il faudra que la grace soit » forte. » (*Lett. de Volt. 17 Nov. 1760.*)

Ces vœux & ces artifices de la secte se transmirent si bien aux conjurés, que malgré tout l'attachement de Louis XVI à la religion, il n'oublièrent rien pour mettre auprès de l'héritier de sa couronne de nouveaux Condillacs, c'est-à-dire de ces philosophes dont la perte eût rendu d'Alembert *inconsolable*. (*Lett. du 3 Janv. 1763.*) Je connois le prêtre auquel ils proposèrent la place d'instituteur du Dauphin, se disant assurés de la lui procurer, & de faire par-là sa fortune,

à condition qu'en apprenant son catéchisme au jeune Prince , il auroit soin de lui insinuer que toute la doctrine religieuse & tous les mystères du Christianisme , étoient des préjugés populaires , auxquels il substituerait les leçons secrètes du philosophisme. Ils revinrent deux fois à la charge auprès de ce même prêtre , qui heureusement leur donna pour réponse qu'il ne savoit pas faire fortune au prix de son devoir. Heureusement encore Louis XVI n'étoit pas homme à seconder ces intrigues. M. le duc d'Harcourt dirigea mieux son choix , en le faisant tomber sur un homme mieux fait que des sophistes , pour remplir cette fonction d'instituteur auprès du jeune Prince.

Un autre champ offert au zèle de d'Alembert , c'étoient ces cotteries , ces petits clubs philosophiques , que devoit un jour absorber le grand club.

Là

Là aussi, on parloit préjugé, superstition, fanatisme; là, d'Alembert tenoit aussi sa place; & c'étoit là surtout qu'il faisoit cette guerre de sarcasmes, de prétendus *bons mots*, dont Voltaire ne lui demandoit que *cinq à six par jour, pour écraser l'infamie*. (Lett. de Volt. 30 Janv. 1764.)

Ainsi, dans la vie de ces hommes, dans leurs écrits, leurs discours, leurs sociétés, tout tendoit au même objet que leurs complots, tout respiroit la haine du Christianisme. Le vœu de l'écraser alla jusqu'à inspirer à d'Alembert, ce même projet qu'avoit autrefois suggéré à Julien l'Apostat l'envie de démentir les prophéties, en faisant rebâtir le Temple de Jérusalem. On fait comment les flammes dévorèrent les ouvriers employés à cette entreprise; & d'Alembert n'ignoroit pas sans doute qu'une foule de témoins oculaires avoient constaté cette preuve

des vengeances célestes. Il pouvoit en lire les détails dans Ammien Marcellin, auteur irrécusable, au moins comme payen & comme ami de Julien. D'Alembert n'en écrivit pas moins à Voltaire la lettre suivante : « Vous savez appa-
 » ramment qu'il y a actuellement un
 » incirconcis, qui, en attendant le
 » paradis de Mahomet, est venu voir
 » votre ancien disciple, de la part du
 » sultan Mustapha. J'écrivois l'autre
 » jour dans ce pays-là, que si le Roi
 » vouloit seulement dire au mot, ce
 » seroit une belle occasion de faire rebâtir
 » le Temple de Jérusalem. » (Lett. du
 8 Déc. 1763.) Ce mot ne fut pas dit. Pour le coup, l'intérêt l'emporta dans l'esprit de Frédéric, sur le vœu de détruire l'infâme. Ainsi que d'Alembert l'annonçoit, il craignit de perdre à cette négociation quelques honnêtes circoncis, qui auroient emporté de chez lui trente à quarante millions. (Id. 13 Déc.)

Voltaire se flattant d'être plus heureux auprès de l'impératrice de Russie ; lui écrivit ; « Si votre Majesté a une
» correspondance suivie avec Aly Bey,
» j'implore votre protection auprès
» de lui. J'ai une petite grâce à lui
» demander. Ce seroit de faire rebâtir
» le Temple de Jérusalem , & d'y rap-
» peler tous les Juifs , qui lui paye-
» roient un gros tribut , & qui feroient
» de lui un grand Seigneur. » (*Lett. 1 ;*
du 6 Juil. 1771.)

Voltaire étoit presque octogénaire ; qu'il poursuivoit encore ce moyen de démontrer aux peuples que le Dieu des Chrétiens & leurs Prophètes étoient des imposteurs. Frédéric & d'Alembert étoient aussi bien avancés dans leur carrière ; le temps approchoit où ils devoient paroître devant ce Dieu, contre lequel ils conjuroient depuis tant d'années ; leurs lettres nous ont dit par quels moyens & avec

quelle constance ils s'étoient occupés d'anéantir son empire, ses prêtres & ses autels; ces mêmes confidences doivent encote nous apprendre quels furent successivement leurs succès; leurs conquêtes, sous le règne de la corruption; on en concevra mieux les funestes suites, lorsque nous en ferons au règne de la terreur & des désastres.

Progrès de
la conspira-
tion anti-
chrétienne.

C'est une vérité qui doit coûter à l'historien, mais qu'il doit avoir le courage de dire, que les progrès de cette conspiration antichrétienne commencèrent par les plus hautes classes de la société, par les rois, les empereurs, les ministres, par ceux que nous pouvons comprendre sous le nom de grands seigneurs, Celui qui craint de dire ces vérités aux princes, laissera les puissances du monde dans un fatal aveuglement. Elles continueront à écouter l'impie & à protéger; à laisser librement circuler l'impiété de la cour

dans les villes, des villes dans les campagnes; & le Ciel, au lieu de s'appaîser, n'aura que de nouveaux outrages à venger & de nouveaux fléaux à faire p'euvoir sur les souverains & sur les peuples. Mais en dévoilant ces pénibles mystères, gardons-nous d'en tirer des conséquences plus funestes encore au repos des peuples. Gardons-nous de leur dire: vos rois ont secoué le joug du Christ, il est juste pour vous de secouer celui de leur empire. Ces conséquences blasphémeroient le Christ lui-même, & sa doctrine & ses exemples. Pour le bonheur des peuples, pour les préserver des révolutions & des désastres de la rebellion, Dieu seul s'est réservé de frapper l'apostat sur le trône. Que les chrétiens résistent à l'apostasie; qu'ils soient soumis au prince. Ajouter à son impiété la révolte des peuples, ce n'est pas écarter le fléau religieux; c'est

appeler le plus terrible des fléaux, celui de l'anarchie. Ce n'est pas remédier à la conspiration des sophistes contre l'autel, c'est consommer la conspiration des sophistes séditioneux contre le trône & contre toute société civile. C'est imiter ces peuples trop malheureusement abusés, qui, révoltés contre leur prince, se jettent sous le joug des jacobins, & ne sont pas long-temps à voir qu'il est de fer, qu'il dégoutte de sang; que toute la liberté est celle des temples renversés, des prêtres immolés, des riches dépouillés, des peuples opprimés, des citoyens de tous les rangs affaiblés sous la crainte des réquisitions, des déportations, des vols & des massacres. Oui, prévenons les peuples contre ces désastreuses conséquences; mais que l'historien ne se taise pas pour cela sur cette apostasie des grands. Il faut la dire pour eux-mêmes &

pour leurs successeurs, de peur que la même révolte contre Dieu n'attire encore sur-eux & sur les nations les mêmes désastres.

Dans la correspondance des conjurés, il est plus d'une lettre, qui Adeptes
couronnés montre l'empereur Joseph II entré dans les mystères de la conspiration antichrétienne. Voltaire écrit d'abord à d'Alembert : « Voici une nouvelle » intéressante, Grim assure que l'Empereur est des nôtres. » (28 Oct. 1769.) Pour s'affurer de la nouvelle, il écrit ensuite à Frédéric : « Un Bohémien qui a beaucoup d'esprit & de philosophie, nommé Grim, m'a mandé que vous aviez initié l'Empereur à nos saints mystères. » (Nov. 1769.) Enfin on voit assez ce que Frédéric avoit répondu à cette lettre, par celle où Voltaire lui dit : « Vous m'avez flatté aussi que l'Empereur étoit dans la voie de perdi-

» tion. *Voilà une bonne récolte pour la*
» *philosophie.* » (21 Nov. 1770.) Frédéric avoit au moins répondu que Joseph II *aimoit les ouvrages de Voltaire*, qu'il *les lisoit autant qu'il pouvoit* ; qu'il *n'étoit rien moins que superstitieux.* (18 Août 1770.) Dans la bouche d'un homme pour qui toute religion n'est que superstition, ces paroles ne sont pas équivoques. Elles signifient que Joseph n'étoit pas plus religieux que Frédéric ; & toute sa conduite ne prouva que trop en effet, combien il étoit entré dans les idées des sophistes. La guerre qu'il fit à la religion, fut d'abord une guerre d'hypocrisie, elle devint bientôt une guerre de spoliation, de rapine & de violence. Il supprima, suivant le vœu des conjurés, un grand nombre de maisons religieuses. Il chassa de leurs cellules jusqu'à ces Carmélites, dont la pauvreté ne laissoit pas à l'avarice le

moindre prétexte de destruction. Changeant tout à son gré dans l'église, il préluda à cette fameuse *Constitution* appelée *civile* par des législateurs Jacobins, & qui a fait tous les martyrs des Carmes. Il reçut le souverain pontife avec l'affectation du respect; il n'en continua pas moins à tourmenter la foi des évêques & des peuples du Brabant. Ses persécutions sourdes & ses destructions commencèrent dans ces malheureuses contrées, l'ouvrage que consomment aujourd'hui les Jacobins.

Sur la même liste des adeptes protecteurs, Voltaire & d'Alembert mettent souvent Catherine II, impératrice des Russies. Le grand titre de cette Princesse aux éloges des sophistes, étoit son admiration pour leurs coryphées. Son mérite auprès d'eux, étoit d'avoir écrit à Voltaire que *tous les miracles du monde n'effaceroient pas la prétendue tache d'em*

pêcher l'impression de l'Encyclopédie. (Voy. ses lett. à Volt. 1, 2, 3 & 8.) C'étoit d'avoir distribué à ses courtisans la traduction de *Bélisaire*, & de s'être réservé à elle-même la traduction du quinzième chapitre, de celui-là précisément où Marmontel avoit refondu tout son philosophisme. (*Lett. de Volt. à d'Alem. Juill. 1767.*) C'étoit enfin d'avoir invité d'Alembert même à venir présider à l'éducation du Prince héréditaire. Cependant Catherine, au lieu d'applaudir aux conseils de Voltaire, rejeta constamment les plans de destruction qu'il lui proposa. Bien plus modérée que Frédéric, elle ne s'abaisa jamais au ton grossier des injures & des blasphêmes. Les autres Rois & Princes du Nord trouveront leurs titres communs dans cette lettre, où Voltaire écrivit à d'Alembert : « Nous » avons pour nous l'impératrice Catherine, le roi de Prusse, le roi de

» Danemarck, la reine de Suède &
 » son fils, beaucoup de princes de l'Em-
 » pire; » (23 Nov. 1770.) ou bien
 dans celle-ci de Voltaire au roi de
 Prusse : « Je ne fais pas ce que pense
 » Mustapha (sur l'immortalité de
 » l'ame), je pense qu'il ne pense
 » pas. Pour l'impératrice de Russie,
 » la reine de Suède, votre sœur, le
 » roi de Pologne, le prince Gustave,
 » fils de la reine de Suède, j'imagine
 » que je fais ce qu'ils pensent. »
 (21 Nov. 1770.) Malheureusement
 pour ces souverains on les voit re-
 mercier Voltaire, les uns de leur avoir
appris à penser, d'avoir délivré les
hommes du joug des Ecclésiastiques ;
 (Voy. lett. de Christian VII roi de
 Dannem. en 1770, & de d'Alemb.
 12 Nov. 1768.) les autres, *d'avoir*
été si utile aux progrès de la raison &
de la vraie philosophie ; (lett. de Gus-
 tave III, roi de Suède, du 10 Janvier

1772.) d'autres encore, apprennent aux nations à faire des vœux pour que tous les Rois lisent *Voltaire*; ils estiment malheureux les voyageurs qui ne l'ont pas connu; (lett. de Poniatowski, roi de Pologne, 21 Fév. 1767.) ainsi, quand on voit des souverains s'abaisser jusqu'à faire leur idole de l'ennemi le plus acharné du Christianisme, il est bien difficile de se cacher la part qu'ils ont à ses complots. Si les malheurs de la religion retombent sur eux-mêmes, qu'ils relisent ces complimens que d'Alembert, dans son style souvent bas & ignoble, faisoit à *Voltaire*: « Vous ne devez pas être » trop mécontent de votre mission. » Vous voyez que la philosophie » commence déjà très-sensiblement à » gagner les trônes. Votre illustre & » ancien protecteur (le roi de Prusse) » a commencé le branle, le roi de » Suède a continué, Catherine les

» imite tous deux , & fera peut-être
» mieux encore. Je rirois bien si j'
» voyois le chapelet se défiler de mon
» vivant. » (Lett. du 2 Oct. 1762.)

Mais qu'ils voient aussi quel autre
chapelet se défile. Les autels tombent
de tous côtés ; mais le roi Gustave
est mort assassiné ; le roi Louis XVI
guillotiné ; le roi Louis XVII empri-
sonné ; le roi, Poniatowski détrôné ;
& les adeptes , enfans de d'Alembert ,
rient , comme il l'eût fait lui-même
des désastres du trône , succédant de
si près à ceux de l'autel.

Parmi les souverains du Nord , il
est au moins une exception à faire en
faveur de Georges III d'Angleterre.
Si les sophistes avoient vu en lui autre
chose qu'un Prince chéri de ses sujets ,
& méritant de l'être ; autre chose
qu'un Roi bon , juste , sensible , bien-
faisant , jaloux de maintenir la liberté
des lois & le bonheur de son Empire ;

s'ils l'avoient vu impie, & se prêtant à toutes leurs machinations, ils n'auroient pas manqué d'en faire aussi leur Antonin, leur Marc-Aurèle; ils se taisent sur lui. Il est beau pour un Prince d'avoir été si nul dans l'histoire de leurs complots, quand l'histoire de la révolution le trouve si actif pour en arrêter les désastres; si grand, si généreux pour en soulager les victimes.

Autres adeptes protecteurs.

Quant aux rois du Midi, c'est encore une justice à leur rendre, que les sophistes, au lieu de les compter parmi leurs adeptes, se plaignoient au contraire de les trouver si loin de leur philosophisme. Mais en revanche, la liste des adeptes protecteurs s'accroît du nom de bien des princes de l'Empire. On y trouve d'abord celui de *Frédéric, landgrave de Hesse-Cassel*, qui rend à Voltaire de sincères actions de grâces, pour les leçons d'impiété

qu'il en a reçues ; & qui , pour lui prouver combien il en profite , s'amuse à recueillir contre Moyse & l'Evangile , des objections à peine dignes d'un écolier. (*Voy. les lettres de ce Prince, 9 Sept. & 1 Nov. 1766.*) On y trouve ensuite Eugène , duc de Wurtemberg , se croyant plus philosophe que Socrate , quand il est à Ferney ; (*lett. du 1 Fév. 1766.*) le duc de Brunswick , fêté par d'Alembert , par opposition au prince de Deux-Ponts , qui ne protège que les Frérons & la canaille ; — Charles Théodore , électeur Palatin , sollicitant Voltaire de venir lui donner ses leçons à Mannheim. (*Lett. du 1 Mai 1754 ; & lett. 38, an 1762.*)

Parmi les adeptes protectrices , se distingue *Wilhelmine* , margrave de *Baireich* , se disant sœur *Guillemette* , lorsqu'elle écrit *Salut à frère Voltaire* , jurant son grand juron , qu'elle est plus

édifiée de ses lettres que de celle de *St-Paul à dame Elue* ; que les *Jésuites & les Jansénistes* n'y entendent rien ; qu'elle s'est fait une étude du cœur humain. On la voit donnant en conséquence ses décisions sur *la conscience*, sur *l'aversión des peines*, sur *l'amour du plaisir*, à peu près comme l'eût fait *Helvétius*, qui sans doute eût été moins glorieux, s'il avoit su ne faire sur tous ces objets, que répéter les leçons de la philosophie tombée en quenouille. (*Voy. les lett. de cette Princesse*, 25 *Déc.* 1751 ; 1 *Nov.* 1752.) Sans se laisser aller à ces discussions profondes, *Voltaire* se contentoit de pouvoir ajouter bien d'autres noms à la liste de ses adeptes. Si nous voulions l'en croire, dès l'année 1766 il n'y avoit plus un prince Allemand qui ne fût philosophe, c'est-à-dire qui n'eût cessé tout comme lui de croire à l'Évangile. (*Lettre au comte d'Ar* ;

gental, du 26 Sept. 1766.) Il y avoit fans doute des exceptions à faire à cette assertion ; mais elles étoient bien compensées par le nombre des hommes pensant tout comme lui, dans les premières places de l'état.

A la cour de Louis XV, les sophistes furent d'abord spécialement protégés par le *comte d'Argenson*, par la *courtisane Pompadour*, le *duc de Choiseul*, & *M. de Malesherbes*. Ce dernier leur fut sur-tout utile, en favorisant de toute son autorité le cours de leurs productions. Son ministère lui confioit l'observation des lois relatives à la librairie ; il les effaça toutes d'un seul mot, en prétendant que tout livre, soit impie, soit religieux, n'étoit qu'une affaire de commerce. Aussi les sophistes n'eurent-ils jamais de ministre qui leur fut plus cher. Ils le regardoient comme l'homme qui avoit brisé les fers de la littérature. (*Lett.*

de Volt. à d'Alemb. 30 Janv. 1764.)
 Les années arrivoient , où les forfaits
 des Jacobins devoient lui apprendre &
 lui faire avouer ce que fut ce com-
 merce pour les sophistes , pères des
 régicides.

A peine Louis XVI étoit sur le
 trône , que Voltaire écrivit à Frédé-
 ric : « Je ne fais si notre jeune Roi
 » marchera sur vos traces ; mais je
 » fais qu'il a pris pour ses *ministres*
 » *des philosophes , à un seul près.* »
 (3 Août 1775.) Ce Prince eut en
 effet le malheur d'en être entouré
 pendant tout son règne. Il eut d'abord
 auprès de lui ce Turgot , dont les
 sophistes ont tant exalté les préten-
 dues vertus , & dans qui cependant
 la correspondance de Voltaire & de
 d'Alembert ne nous montre qu'un
 homme , dont toute l'attention étoit
 de cacher son impiété , de peur de
 nuire à ses projets d'ambition & de

fortune. Il étoit dans le sens le plus strict, un Encyclopédiste ; & d'Alembert seul étoit dans le secret des articles qu'il lui avoit fournis. S'il alloit voir Voltaire, d'Alembert chargé d'en prévenir le philosophe de Ferney, lui mandoit que ce M. Turgot étoit un homme *plein de philosophie*, un très-honnête *Cacouac*, mais qui avoit de très-bonnes raisons pour ne pas le paroître, parce que la *Cacouaquerie* ne conduisoit pas à la fortune. (Lett. du 22. Sept. & 8 Oct. 1760.) Extasié de ses visites, Voltaire l'apprécioit en répondant à d'Alembert : « Si vous » avez plusieurs sages de cette espèce » dans votre secte, je tremble pour » *l'infame* ; elle est perdue dans la » bonne compagnie. (17 Nov. 1760.) La joie des conjurés sophistes fut extrême, en voyant arriver au ministère un adepte si dévoué à leurs complots. Sa chute fut trop prompte pour

qu'il en remplît tout l'objet. Les conjurés jetèrent les yeux sur Necker, pour le remplacer. De tous les impies du siècle, celui-ci est tout à la fois le plus ambitieux & le plus hypocrite. Sa maison étoit depuis long-temps un des clubs des sophistes. Ils enflèrent pour lui toutes les trompettes de la renommée; ils parlèrent de lui presque autant qu'il le faisoit lui-même; leurs profondes intrigues le poussèrent auprès du trône; il en prépara tous les malheurs. Il fut chassé, & ne revint que pour les consommer, en livrant & le trône & l'autel aux Jacobins.

Louis XVI eut encore près de lui ce Brienne, que les sophistes avoient voulu faire archevêque de Paris, afin d'entraîner par l'apostasie du premier diocèse, celle de tous les autres. Ce monstrueux prélat ne parvint au ministère que pour montrer son inca-

pacité, comme il avoit montré jusqu'alors son impiété.

Ainsi le ministère s'infectoit de conjurés impies. Si nous croyons à leurs chefs, toutes les hautes classes de la société se composoient également de leurs adeptes. « Soyez sûr, écrit-il à Helvétius dès l'année 1763, que l'Europe est remplie d'hommes raisonnables, & qui ouvrent les yeux à la lumière. En vérité le nombre en est prodigieux, & je n'ai pas vu depuis dix ans, un seul honnête homme, de quelque pays & de quelque religion qu'il fût, qui ne pensât absolument comme vous, c'est-à-dire en vrai matérialiste. Deux ans plus tard, avec la même confiance, annonçant les progrès de la conspiration à son athée favori Damiaville, « La victoire se déclare pour nous de tous côtés, lui mandoit-il. Je vous assure que dans peu il n'y

» aura que la canaille sous les étendards de nos ennemis. » — Lorsqu'il entre dans le détail de ses conquêtes, la liste de ses adeptes se remplit de noms qui jadis annonçoient la noblesse & les vertus des familles illustres ; mais qui ne lui sont devenus précieux, que du jour où ils annoncent des hommes entachés de son impiété. On voit sur cette liste un descendant de Crillon, un prince de Salm, & le feu duc d'Uzez, qui heureusement retrouveroit aujourd'hui bien d'autres sentimens dans sa famille. On trouve sur-tout parmi ces adeptes des comtes, des marquis, des chevaliers, des magistrats assis sur les sièges des parlemens, des avocats généraux, tels que MM. Duché, Castillon, Servan, Lachalotais. On y trouve des seigneurs Suédois, tels que le chambellan Jenning, & l'ambassadeur comte de Creux ; des seigneurs Russes, tels

que le prince Gallitzin, le comte Schouvalow; des seigneurs Espagnols, tels que les duc d'Albe, de Villa Hermosa, le marquis de Mora, le comte d'Aranda.

Mais c'étoit bien plus spécialement Adeptes ; gens de lettres. parmi les écrivains du siècle que se multiplioient ces adeptes. Comme on voit chez des nations frivoles, les reines des Laïs, par la seule force de l'exemple, faire passer en mode jusques aux costumes de la lubricité; à peine Voltaire s'est-il montré impie, que l'empire des lettres se remplit de sophistes revêtus des livrées de l'irréligion. A leur tête paroît ce Jean-Jacques, qu'il suffit de nommer, pour annoncer celui qui pouvant disputer à Voltaire la gloire du génie, ne l'emporta sur lui que pour donner à l'impiété un langage plus triomphant; & à ses sophismes une tournure plus séduisante. Buffon ne voulut point

trouver son nom parmi ces conjurés; il les servit peut-être malgré lui, par la manie des systêmes. Boulanger & le marquis d'Argens ne se rétractèrent qu'après leur avoir consacré bien des productions. Dans la foule des autres adeptes écrivains, se distinguent surtout Fréret, Helvétius & ce Marmontel, que l'on dit aujourd'hui repentant comme la Harpe, mais qui n'a pas encore montré le même courage. Plus que tous ces adeptes, plus que Voltaire même haïssant Jesus-Christ, l'athée Condorcet n'eut trop probablement d'autre repentir, que celui de la rage. S'il est mort comme il avoit vécu, son plus grand supplice, au milieu des flammes vengeresses, sera de ne pouvoir plus dire qu'il n'y a point de Dieu.

Adeptes soi-
gisant abbés.

Si l'on vouloit comprendre sous le nom de Clergé tout ce qui portoit en France la demi-livrée ecclésiastique,

ou .

ou tous ceux que l'on appelloit Abbés, dans Paris & dans quelques autres grandes villes, nous pourrions dire aussi que dès le commencement de la conjuration, Voltaire & d'Alembert eurent leurs adeptes auprès de l'autel même. Ils eurent dès-lors des abbés Morelets, Beaudeau, Barthlemi, Raynal, comme ils ont aujourd'hui des abbés Noël & Syeyes. Mais dans le fond, le peuple même ne confondoit pas ces êtres amphibies avec le vrai clergé. Ce corps en effet ne se composoit pas de tous ces hommes qui adoptoient son costume, les uns, pour avoir part aux bénéfices de l'église, en laissant de côté ses fonctions; les autres, par une fordidie économie, pour s'introduire dans les sociétés sous un habit plus simple, qu'ils déshonoroient par leurs écrits & par leurs mœurs. Le clergé n'avoit de véritables membres que ceux qui

Conduite
du clergé en
général.

appartenoient au service de l'autel ; & dans ce nombre , Brienne étoit le seul que d'Alembert comptât parmi ses adeptes. Le reste des pasteurs n'étoit pas sans reproche sur les progrès de la conjuration contre le Christ. Sans doute on ne voyoit point parmi eux , ou du moins n'y voyoit-on qu'un très-petit nombre de vrais impies , d'hommes ayant perdu la foi ; mais ce n'est pas assez pour les Apôtres , de conserver intact le dépôt des vérités religieuses ; c'est à l'exemple , bien plus qu'à nos leçons , à repousser l'impiété ; & malheureusement parmi ces hommes mêmes constitués pour le service de l'autel , il se trouvoit des hommes dont les mœurs n'étoient pas dignes du sanctuaire. L'affectation que les impies & les mondains mettent à exagérer ces abus , n'est pas pour nous une raison de les dissimuler ; il faut que nos aveux servent de leçon

à nos successeurs. Mais la vérité fait aussi à l'histoire un devoir de dire que le corps du clergé resta bon. Par les bienfaits du Dieu qu'il prêchoit au peuple, il fut le démontrer, quand il vit l'impiété, forte de ses progrès, lever le masque. Alors il se trouva encore plus fort qu'elle; il fut mourir, ou voir sans crainte approcher les rigueurs d'un long exil. Ni ses premiers pasteurs, ni ses docteurs n'avoient attendu ce temps-là pour s'opposer aux conjurés. Christophe de Beaumont, l'Ambroise de Paris, le cardinal de Luynes, M. de Pompiignan évêque du Puy, M. de Beauvais évêque de Senez, & la très-grande partie des prélats François oppofoient leurs religieuses instructions à celles des sophistes. La Sorbonne dévoiloit l'impiété par ses censures; les abbés Bergier, Houtteville, Duguet, Guinée, Gérard, &

bien d'autres, faisoient revivre les Justins & les Athénagores contre les Porphyres & les Celses modernes. Les orateurs chrétiens prémunissoient assiduellement leurs auditeurs contre l'impïété. Ces efforts retardèrent les progrès de la conjuration ; ils n'empêchèrent pas les conjurés de se féliciter de ceux qu'ils faisoient chez les nations diverses. Peu d'années après la première apparition de l'Encyclopédie, telle étoit déjà la confiance de d'Alembert, qu'il écrivoit dès-lors à Voltaire : « Laissez faire la philosophie , » & dans vingt ans la Sorbonne , » toute Sorbonne qu'elle est , enchérira sur Lausanne , » c'est-à-dire sur un certain ministre de Lausanne, qui étoit censé envoyer par Voltaire les articles les plus impies , pour être inférés dans l'Encyclopédie. (*Lett. de d'Alemb. du 21 Juill. 1757.*) Voltaire , enchérissant sur la prophétie ,

Progrès généraux de l'impïété.

mandoit l'année suivante : encore vingt ans, & Dieu aura beau jeu. (25 Févr. 1758.)

Tout sembloit annoncer en effet, dans chaque partie de l'Europe, que le règne de l'impiété n'étoit pas éloigné. La correspondance de tous ces conjurés nous les montre assidus observateurs de ce qui se passoit autour d'eux, & au loin d'eux, s'écrivant les uns aux autres ; tantôt que le monde se déniaise si bien qu'une révolution dans les esprits s'annonce de tous côtés ; tantôt que leur philosophie se fortifie dans l'Allemagne septentrionale, qu'elle perce jusque dans la superstitieuse Bohême & en Autriche ; que le dernier jour des théologiens, des défenseurs de la religion, est arrivé en Prusse ; qu'il approche en Pologne ; que la Russie les mène grand train ; que la même révolution se fait en Italie & en Espagne ; que le peuple est bien fat ;

que cependant la philosophie pénètre jusqu'à lui ; qu'il n'y a pas vingt personnes dans Genève qui n'abjurent Calvin autant que le pape ; qu'il y a des philosophes jusque dans les boutiques ; — qu'il ne se trouve plus un seul chrétien depuis Genève jusqu'à Berne ; — que l'Angleterre se remplit de ces sociniens haïssant ou méprisant ce que Julien l'apostat méprisoit ou haïssoit , c'est-à-dire le Dieu des Chrétiens ; — que la philosophie enfin peut bien encore être battue , mais qu'elle ne sera jamais vaincue. (Lett. de Volt. 15 Avril 1765. — 4 Sept. 1767. — 20 Déc. 1768. — 8 Nov. 1773. — 8 Fév. 1776. — De Frédéric , lett. 143 , an. 1765. — De d'Alembert , 5 Nov. 1776 , &c.)

L'orgueil des conjurés pouvoit exagérer ces succès ; il n'en étoit pas moins vrai que vers les dernières années de Voltaire & de d'Alembert , la génération religieuse s'éteignoit. Les

mots *raison*, *philosophie*, *préjugé*, *pre-*
noient la place des vérités révélées.
Les exceptions à faire à la cour
dans les tribunaux & dans toutes les
classes supérieures, devenoient chaque
jour plus rares. L'impiété passoit de
la capitale aux provinces, des seigneurs
& des nobles aux bourgeois, des
maîtres aux valets. Mais dès-lors ces
malheureux succès n'étoient plus les
seuls dont Voltaire pût s'applaudir.
Il s'étoit fait le chef des sophistes de
l'impiété; il n'avoit pas encore quitté
la terre, qu'il se trouva aussi le chef
des sophistes de la rébellion. Il avoit
dit à ses premiers adeptes : écrasons les
autels, & qu'il ne reste pas au Dieu
des Chrétiens un seul temple, un seul
adorateur; son école ne tarda pas à
dire : écrasons tous les sceptres, &
qu'il ne reste pas aux rois de la terre
un seul trône. Les archives des con-
jurés sophistes de l'impiété, nous ont

La conjura-
tion contre
les rois nais-
sant de la
conjuratiom
contre le
Christ.

suffi pour démontrer l'existence, les auteurs, les moyens, les adeptes, les progrès de cette première conjuration, toute dirigée contre le Dieu du christianisme; leurs aveux & leurs écrits nous suffiront encore pour démontrer celle qu'ils avoient formée comme sophistes de la rebellion, celle qu'ils dirigèrent contre les rois. Toute la marche de ces nouveaux complots à développer dans la partie suivante, nous conduira jusqu'à la mort de leurs premiers auteurs.

SECONDE PARTIE.

CONSPIRATION des Sophistes de la Rebellion contre les Rois.

APRÈS avoir juré d'écraser le Dieu du christianisme, ces mêmes hommes appelés philosophes jurèrent d'écraser les monarques. La démonstration de ce nouveau complot, est encore toute entière dans les aveux & les annales des conjurés eux-mêmes; & ces aveux ne leur suffisent pas; on les voit se glorifier de leurs complots contre les rois, tout comme ils se sont glorifiés de leurs complots contre Jesus-Christ. On les voit dévoiler eux-mêmes tous les artifices des deux conspirations, toute la constance qu'ils ont mise à

Existence
du complot
contre les
souverains;
témoignage
de Condor-
cet.

les poursuivre l'une & l'autre , comme leurs vrais titres à nos hommages.

Le premier témoignage dont l'histoire doit ici s'emparer , est celui de Condorcet. Après avoir joué comme rebelle & comme impie , un rôle si remarquable dans la Révolution , ce sophiste prétend tracer la marche de l'esprit humain à l'école de la raison ; il suppose ses lecteurs arrivés au milieu du dix-huitième siècle , & voici la trame qu'il se met à nous développer comme le triomphe de sa philosophie.

« Il se forma bientôt en Europe
» une classe d'hommes moins occupés
» encore de découvrir ou d'appro-
» fondir la vérité que de la répandre ;
» qui se dévouant à poursuivre les
» préjugés dans les asiles où le clergé ,
» les écoles , les gouvernemens , les
» corporations anciennes les avoient
» accueillis & protégés , mirent leur

» gloire à détruire les erreurs popu-
» laires , plutôt qu'à reculer les limites
» des connoissances.

» En Angleterre , Collins & Bo-
» linbroke ; en France , Bayle, Fon-
» tenelle , Voltaire , Montesquieu ,
» & les écoles formées par ces hommes ,
» combattirent en faveur de la vérité ,
» employant tour à tour les armes
» que l'érudition , la philosophie ,
» l'esprit & le talent d'écrire peuvent
» fournir à la raison , *prenant tous les*
» *tons , employant toutes les formes ,*
» depuis la plaisanterie jusqu'au pa-
» thétique , depuis la compilation la
» plus savante & la plus vaste jusqu'au
» roman & au pamphlet du jour ;
» *couvrant la vérité d'un voile qui mê-*
» *nageoit les yeux trop foibles & laissoit*
» *le plaisir de la deviner ;* careffant les
» préjugés avec adresse , pour leur
» porter des coups plus certains , n'en
» menaçant presque jamais plusieurs

» à la fois ni même un seul tout
» entier ; consolant quelquefois les
» ennemis de la raison , *en paroissant*
» *ne vouloir dans la religion qu'une*
» *demi-tolérance , & dans la politique*
» *qu'une demi-liberté ; ménageant le*
» *despotisme quand ils combattoient les*
» *absurdités religieuses , & le culte quand*
» *ils s'élevoient contre le tyran ; atta-*
» *quant ces deux fléaux dans leur*
» *principe , quand même ils paroissoient*
» *n'en vouloir qu'à des abus révoltans*
» *ou ridicules ; & frappant ces arbres*
» *funestes dans leurs racines quand ils*
» *sembloient se borner à en élaguer*
» *quelques branches égarées ; tantôt en*
» *apprenant aux amis de la liberté que*
» *la superstition qui couvre le despotisme*
» *d'un bouclier impénétrable est la pre-*
» *mière victime qu'ils doivent immoler , la*
» *première chaîne qu'ils doivent briser ;*
» *tantôt au contraire la dénonçant aux*
» *despotes comme la véritable ennemie*

» de leur pouvoir , & les effrayant du
 » tableau de ses hypocrites complots &
 » de ses fureurs sanguinaires ; mais ne
 » se lassant jamais de réclamer l'indé-
 » pendance de la raison , la liberté d'é-
 » crire , comme le droit & le salut
 » du genre humain ; prenant enfin
 » pour cri de guerre , raison , tolé-
 » rance , humanité.

» Telle fut cette philosophie nouvelle ;
 » objet de la haine commune de ces
 » classes nombreuses qui n'existent
 » que par les préjugés. — Les chefs
 » eurent presque toujours l'art d'échapper
 » à la vengeance , en s'exposant à la
 » haine ; de se cacher à la persécution
 » en se montrant assez pour ne rien
 » perdre de leur gloire. » (Esquisse
 d'un tableau de l'esprit humain , par
 Condorcet , époq. 9.)

Quand la rebellion & l'impiété
 même auroient choisi la personne &
 la plume de Condorcet pour dévoiler

l'époque, l'objet ; les moyens & toute l'artificieuse scélératesse des complots d'abord formés contre la religion , ensuite dirigés contre les rois ; par quels traits cet adepte si spécialement initié aux mystères des sophistes , pouvoit-il nous montrer le serment de renverser les trônes plus immédiatement uni à celui de renverser l'autel ? Par quels traits pouvoit-il mieux nous peindre les sophistes ses confrères , *prenant tous les tons , employant toutes les formes , caressant d'un côté les souverains pour les animer contre la religion , & de l'autre ménageant la religion & cherchant à lui rendre les rois odieux ; ensuite la montrant elle-même comme la première victime à immoler pour arriver au massacre des souverains ?*

Il s'en faut pourtant bien que cet aveu soit le seul qui puisse constater la réunion de ces deux complots.

Presque tous les sophistes qui ont survécu assez long-temps aux premiers auteurs de l'un & de l'autre, pour en voir les effets dans la révolution Française, se sont hâtés d'en revendiquer l'honneur pour leurs chefs. L'athée Lamétherie ne voit pas plutôt cette révolution arrivée, qu'il s'écrie : *Les heureux momens sont arrivés où la philosophie triomphe ;* — ses ennemis avouent eux-mêmes qu'elle a produit les événemens qui distingueront la fin de ce siècle. — Le même sophiste se flatte qu'elle produira bientôt les mêmes effets jusqu'en *Egypte*, en *Assyrie* & dans les *Indes*. (Voyez observ. sur la phys. l'hist. nat., &c. Janvier 1790, disc. prélim.) — Le commentateur de Jean - Jacques en fait le même honneur aux sophistes. (*Supp. au contrat soc. 3e. part. ch. 2.*) — La Bastille étoit à peine prise, & le sophiste Alphonse écrivoit hardi,

ment à un seigneur qui détestoit
 l'insurrection : « Monsieur le comte
 » ne vous y trompez pas ; ceci n'est
 » pas l'affaire d'une bourasque ; la
 » révolution est faite & consommée ;
 » elle a été préparée depuis bien des
 » années par les plus grands génies de
 » l'Europe ; elle a des partisans dans
 » toutes les cours. »

Premier gra-
 de de cette
 conspiration ;
 Voltaire dé-
 clinant vers
 la démocra-
 tie.

Ni ces témoignages, ni une foule
 d'autres qu'on pourroit ajouter, ni
 sur-tout ces éloges dont la tribune
 des législateurs Jacobins a si souvent
 retenti en faveur des sophistes, ne
 permettent de révoquer en doute la
 conspiration depuis long-temps mé-
 ditée contre le trône par ces adeptes
 de l'impiété, devenus les adeptes de
 la rebellion. Voltaire cependant ne
 joua point ici le même rôle que dans
 les complots contre l'autel. Il fut en
 quelque sorte entraîné malgré lui ;
 il le fut par la nature même de son

philosophisme & par l'exemple de ses disciples mêmes bien plus que par son propre penchant. Il eût aimé les rois ; s'il eût trouvé en tout temps & par tout l'autorité royale plus propice à son impiété ; mais *vous aimez la raison & la liberté*, lui écrivoit d'Alembert ; *& on ne peut guère aimer l'un sans l'autre.* (19 Janvier 1769.) Cette *raison*, quelques lignes plus bas, devenoit la *philosophie*, & cette *liberté* se trouvoit la *liberté républicaine*. En effet quelque amour que Voltaire eût d'abord pour les rois & pour les grands, quelque satisfaction qu'il se trouvât de jouer lui-même dans son château le rôle d'un grand seigneur, on le vit dans ses lettres & ses écrits, passer insensiblement de tous les principes de l'égalité & de la liberté antireligieuses, à tous ceux de l'égalité & de la liberté antimonarchiques. C'est ainsi, par exemple, que dans la

première édition de ses épîtres sur la liberté & l'égalité, il s'étoit contenté de dire :

Les états sont égaux , mais les hommes différent ;
ses disciples auroient voulu lui faire dire :

Les hommes sont égaux , & les états différents

Ils en vinrent à bout. Crainte de rester au-dessous de ses élèves & pour préluder aux droits de l'homme , décrétés par les Jacobins , il changea ses vers , pour écrire dans tout le sens de la Révolution :

Les hommes sont égaux , le masque est différent.

Nos cinq sens imparfaits donnés par la nature ;
De nos biens , de nos maux , sont la seule mesure ;
Les Rois en ont-ils fixés ? & leur ame & leur corps
Sont-ils d'une autre espèce , ont-ils d'autres res-
sorts ?

(*Edit. de Kell ; voy. les Variantes.*)

C'est là précisément le langage que nous avons entendu répéter par la

populace lorsqu'elle étoit au moment de détrôner Louis XVI. Cependant Voltaire qui avoit mis en rimes ces rapsodies du vil Jacobinisme, flotta encore long-temps entre les rois & les républiques. D'un côté, il ne pouvoit s'empêcher d'admirer les souverains dont il traçoit l'histoire; de l'autre il regardoit les monarchies comme un gouvernement sous lequel l'esprit humain étoit en état d'esclavage. (*Lett. au comte d'Argenson, du 8 Aout 1743.*) Il écrivoit à d'Alembert : *Gardez-moi mon secret avec les rois & avec les prêtres.* (12 Déc. 1757.) Peu à peu il s'accoutuma à lancer une foule de traits contre les rois & la noblesse, comme contre les prêtres. Il avoit fait dire de ceux-ci sur le théâtre :

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,
Notre crédulité fait toute leur science.

(*Œdipe, trag.*)

Il en vient aussi à faire débiter sur les tréteaux :

Le premier qui fut roi, fut un soldat heureux ;
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

(*Mérops*, trag.)

Ces vers furent toujours précieux aux Jacobins, parce que Voltaire avoit su y renfermer tous les principes de leur révolution. A mesure qu'il avançoit en âge, ses différentes œuvres se remplirent de traits & de sarcasmes contre les rois ; enfin nous le verrons déclaré chef & président du club, où les sophistes poursuivoient le plus ardemment leur conspiration contre le trône. Quelques-uns de nos révolutionnaires sembloient méconnoître les services qu'il leur avoit rendus en ce genre ; Condorcet le vengea, en leur disant que *sans Voltaire l'Europe seroit encore superstitieuse & resteroit long-temps esclave.* (Vie de

Wolt. édit. de Kell.) Les Sophistes du
Mercure François trouvèrent cette
apologie de Voltaire beaucoup trop
foible, & ils écrivirent : « Il semble
» qu'il étoit possible de développer
» davantage les obligations éternelles
» que le genre humain doit à Voltaire.
» Les circonstances actuelles, (celles
» de la Révolution) fournissent une
» belle occasion. Il n'a point vu tout
» ce qu'il a fait, mais il a fait tout ce
» que nous voyons. Les observateurs
» éclairés, ceux qui sauront écrire
» l'histoire, prouveront à ceux qui
» savent réfléchir, que le premier
» auteur de cette grande Révolution qui
» étonne l'Europe, & qui répand de
» tout côté l'espérance chez les peu-
» ples & l'inquiétude dans les cours,
» c'est sans contredit Voltaire. C'est lui
» qui a fait tomber la plus formidable
» barrière du despotisme, le pouvoir re-
» ligieux & sacerdotal. S'il n'eût pas

» brisé le joug des prêtres , jamais
 » on n'eût brisé celui des tyrans.
 » L'un & l'autre pesoient ensemble sur
 » nos têtes & se tenoient si étroitement ,
 » que le premier une fois secoué , le
 » second devoit l'être bientôt après. L'es-
 » prit humain ne s'arrête pas plus
 » dans son indépendance que dans la
 » servitude ; & c'est Voltaire qui l'af-
 » franchit en l'accoutumant à juger
 » sous tous les rapports ceux qui
 » l'affervissoient. — C'est la pensée des
 » sages qui prépare les révolutions ;
 » mais c'est toujours le peuple qui
 » les exécute. » (*Mercur de France* ,
samedi 7 Août 1790.)

Services de
 d'Alembert
 contre les
 rois.

Ainsi, les conjurés sophistes recon-
 noissent & publient eux-mêmes la
 part qu'a eue Voltaire à la révolu-
 tion qui a commencé par massacrer
 les prêtres, pour conduire Louis XVI
 à l'échafaud. Si les services de d'Alem-
 bert, dans cette seconde conspiration,

ne s'annoncent pas tous dans ses écrits publics, ses lettres à Voltaire ne sont pas équivoques. Elles disent assez clairement qu'il a fait au moins contre les rois comme contre le Christ; tout ce qu'il lui étoit possible de faire sans s'exposer à être vu; & c'est ici sur-tout qu'il faisoit faire par les autres ce qu'il n'osoit faire par lui-même. On le voit dans ses lettres, tantôt félicitant Voltaire d'avoir contribué à répandre avec la *liberté*, les sentimens d'un *philosophe républicain*; tantôt lui écrivant : continuez à combattre comme vous faites, *pro aris & focis*; ensuite se plaignant de ne pouvoir combattre comme lui, & pour la même cause; d'avoir *les mains liées par le despotisme ministériel & sacerdotal*; ensuite encore ne voulant pas au moins laisser ignorer à son confrère qu'il a *presque autant de haine que lui pour les despotes*. (Lett. à Volt. du 19 Janv. 1769, 25 Janv. 1770.)

Il feroit inutile d'objecter ici qu'on peut haïr le despotisme fans déteſter les rois. Les *despotes* contre lesquels ſe récrient Voltaire & d'Alembert, ne ſont pas les empereurs de Turquie, du Mogol ou de la Chine; ce ſont les rois ſous leſquels vivent en Europe ces mêmes ſophiſtes. Comme *ſuperſtition, fanatiſme & religion*, ne ſont pour eux qu'une même choſe, de même tous ces mots de *despotes, rois, tyrans, ſouverains*, ſont ſynonymes à leur école.

Second grade
de la conſpi-
ration; ſyſtè-
mes antimo-
narchiques,
Marquis
d'Argenſon.

L'impiété de Voltaire avoit fait naître cette haine du pouvoir monarchique; ce ſentiment fut en quelque forte le premier *grade* de la révolution; les ſyſtèmes de la ſecte arrivèrent bientôt pour le fortifier.

Celui des adeptes qui, miniſtre de Louis XV, auroit dû s'oppoſer le plus fortement à toutes ces idées contre l'autorité des rois, & qui
cependant

cependant proposa le premier de ces systèmes, fut le marquis d'Argenson, ministre de Louis XV. Pour l'attirer en Hollande, Voltaire lui proposoit sur-tout l'égalité, la liberté, les municipalités républicaines qu'il aimoit, & qu'il trouveroit dans ces contrées; le marquis d'Argenson crut mieux faire, s'il pouvoit les établir en France. C'est à lui que l'on doit la première idée de cette nouvelle division du royaume en autant de petits états, appelés sous Necker, *administrations provinciales*, sous Target & Mirabeau, *départemens*. (Voy. Considérat. sur le gouvern.) Dès le premier essai que fit Louis XVI de ces *administrations*, les provinces se remplirent de politiques, qui ne laissoient au Roi que l'odieux de l'autorité. Avant la révolution même il existoit déjà entre elles une correspondance & une véritable ligue, pour suivre une marche uniforme dans ce qu'elles

accorderoient ou refuseroient au monarque ; & bientôt Louis XVI n'eût été pour elles que ce qu'en firent Target & Mirabeau. (*)

Montesquieu.

Au marquis d'Argenson succéda Montesquieu , avec son *Esprit des lois*. Ce livre étoit rempli d'érudition ; mais tout ce que les François y apprirent , c'est à se croire esclaves sous leurs rois ; c'est à imaginer qu'ils ne feroient pas libres ; jusqu'à ce qu'ils eussent établi cette distinction des pou-

(*) En parlant de ces *administrations provinciales* , j'avois dit ce qui devoit en résulter naturellement contre l'autorité du Roi ; vous avez bien raison , m'a dit , après m'avoir lu , un des membres de ces administrations , & si j'avois su que vous dussiez toucher cette corde , je vous en aurois appris bien d'avantage. Il m'apprit au moins que cette coalition secrète des *administrations provinciales* s'étoit formée presque aussi-tôt après leur établissement.

voirs qu'il a rendue si fameuse en pouvoir législatif, exécutif & judiciaire; c'est que par-tout où la puissance législative est réunie à la puissance exécutive, comme elles l'étoient dans leur roi, il n'y a plus de liberté; parce qu'on peut craindre que le même monarque ou le même sénat ne fassent des lois tyranniques, pour les exécuter tyranniquement. (Esprit des lois, liv. 11, chap. 6.)

Il y avoit long-temps que les rois faisoient la loi en France; & les François ne savoient pas encore qu'ils n'avoient pour rois que des *despotes* & des *tyrans*. Ils les aimoient ces rois; ils étoient fameux par cet attachement à leurs rois; & jamais peuple n'a aimé, & il est impossible qu'un peuple aime des tyrans, des despotes. Un despote, un tyran est l'homme le moins accessible pour son peuple; & le révolutionnaire Garat a écrit,

que le trône des rois de France étoit si accessible, que les vœux de la patrie y parvenaient toujours. (Répertoire de jurisp. art. *souv.* par Garat,) La France prospéroit ; elle étoit l'empire le plus riche en habitans ; le commentateur de Jean-Jacques nous dit que sa population alloit toujours croissant ; que sous Louis XV seulement, elle s'étoit accrue de deux millions cinq cents mille âmes ; (Supplém. au Cont. soc. par Gudin, note sur la population.) & Jean-Jacques avoit dit ; le gouvernement sous lequel les citoyens peuplent & se multiplient davantage, est infailliblement le meilleur. Celui sous lequel un peuple diminue & dépérit, est le pire. Il avoit ajouté : « Calculateurs, c'est » maintenant votre affaire ; comptez, » mesurez, comparez. » Montesquieu, au lieu de mesurer, n'avoit fait qu'un système. Ne l'accusons pas de ces obscurités volontaires, de ces innocens

artifices qui font son mérite auprès de d'Alembert, (*Éloge de Montesquieu.*) disons plutôt qu'il n'avoit pas saisi toutes les conséquences de son système. Il n'en faisoit pas moins pour la France, précisément tout ce que vouloient faire les ennemis de la France, assemblés au congrès de la Haye en 1691, lorsqu'ils juroient de ne pas mettre bas les armes jusqu'à ce que les rois de France fussent soumis aux États - Généraux de leur royaume. (*Voy. Salomon Géog, p. 309, édit. de 1750.*) Il fut le père de cette démangeaison législative, qui s'est emparée des sophistes, des avocats, des médecins, des commis, de ces vingt millions de bourgeois, qui n'ont plus su s'entendre, & que personne n'a pu entendre depuis que la loi est entre leurs mains.

Jean - Jacques Rousseau parut, & Jean-Jacques consumma l'œuvre de Montesquieu. Il^{ques,}

raisonna en bourgeois démocrate, sur les principes dont Montesquieu n'avoit tiré que les conséquences favorables à son aristocratie. Il prononça *que le plus grand de tous les biens étoit la liberté, l'égalité; que l'homme étoit né libre, & que par-tout il étoit dans les fers; que la puissance législative ne peut appartenir qu'au peuple; que le peuple ne peut pas se soumettre à un autre souverain; que ce peuple, malgré tous ses sermens, n'est jamais lié au gouvernement établi; que ses engagements ne sont qu'une forme provisoire qu'il donne à l'administration, jusqu'à ce qu'il lui plaise en ordonner autrement; que la dignité de ces hommes appelés Rois, n'est qu'une commission, un pouvoir dont le peuple les a faits dépositaires, & qu'il peut limiter, modifier, reprendre quand il lui plaît. (Contrat soc. passim.)*

Les sophistes s'emparèrent avec empressement des principes de Montesquieu & de toutes les conséquences de Jean-Jacques. Ils avoient jusqu'alors marché sans ordre & sans système contre les souverains ; Voltaire avoit lâché ses sarcasmes ; les adeptes n'avoient su que les répéter ; alors ils se ferrèrent, ils adoptèrent toutes les idées démocratiques du sophiste Genevois : ils formèrent enfin cette ligue exaltée par Condorcet ; cette ligue dont tout l'objet étoit de *frapper dans leurs racines mêmes ces deux grands arbres* de la religion & de la monarchie, pour y substituer l'arbre de leur égalité & de leur liberté. Leurs adeptes se multiplioient parmi les écrivains du jour ; ils furent concerter leur marche & distribuer les rôles ; les uns continuèrent plus spécialement leur guerre contre l'autel, les autres contre le trône ; mais depuis l'année 1762 jus-

Troisième grade ; inondation de livres antimonarchiques.

qu'à la révolution, il parut bien peu de leurs productions, qui ne portaient les coups les plus funestes à l'un & à l'autre ; le monde ne fut pas moins inondé de leurs diatribes contre les souverains, qu'il ne le fut de leurs blasphêmes contre Dieu.

Doctrines de
des livres.

Montesquieu avoit dit, que sous un gouvernement monarchique *il est très-difficile que le peuple soit vertueux ;* Helvétius renforçant la leçon, apprit au peuple, que le propre de ce gouvernement est *d'avilir la pensée des esprits & d'abrutir les ames ;* que « la » vraie monarchie n'est qu'une conf- » titution imaginée pour corrompre » les mœurs & asservir les peuples ; » que par la forme même de ce gou- » vernement, ils sont invinciblement » entraînés vers l'abrutissement. »
(*De l'Homme, préface.*)

Jean-Jacques avoit écrit que *si l'autorité des rois vient de Dieu, c'est*

comme les maladies ; Raynal lui succéda pour nous dire que les rois sont des bêtes féroces qui dévorent les nations ; & d'autres arrivèrent pour nous apprendre que les rois ressemblent au Saturne de la fable qui dévorait ses propres enfans ; « que le gouvernement » monarchique mettant des forces » étranges dans la main d'un seul » homme , doit par sa nature même » le tenter d'abuser de son pouvoir , » pour exercer le despotisme & la » tyrannie qui sont le plus terrible » fléau des nations. » (*Voy. Essai sur les préjugés ; Despotisme oriental ; Système social.*) Cara , pour renchérir encore , vint crier aux peuples : « Vos » rois sont les premiers bourreaux de » leurs sujets ; la force & la stupidité » sont la première origine de leur trône. » (*Syst. de la Raïson.*) Il faudroit copier des volumes pour redire toutes les déclamations séditieuses dont les

adeptes du philosophisme remplirent leurs productions. Diderot, qui en avoit rempli son *Système de la nature*; les réunissoit toutes dans ce vœu frénétique : *Quand aurai-je donc le plaisir de voir le dernier des rois étranglé avec les boyaux du dernier des prêtres!*

Progrès de
la conspira-
tion contre
les rois.

Dès l'année 1765, cette haine des sophistes, & le serment, le vœu de renverser le trône avec l'autel étoient déjà si évidens; ils avoient déjà dans Paris un si grand nombre de prosélytes, que peu de jours suffirent au lord Orfort, plus connu sous le nom d'*Horace Walpole*, pour découvrir toute l'étendue de la conspiration. Je citerai en preuves sa lettre au feld-maréchal Conway, datée de cette même année, 28 Oct. & conçue en ces termes :

Témoignage
de lord Wal-
pole,

« Le Dauphin n'a plus infailliblement que peu de jours à vivre. La perspective de sa mort remplit les

» philosophes de la plus grande joie ;
» parce qu'ils redoutoient ses efforts
» pour le rétablissement des Jésuites.
» Vous parler de philosophes & de
» leurs sentimens, vous paroîtra sans
» doute une étrange dépêche poli-
» tique. Mais savez-vous ce que c'est
» que les *philosophes*, ou bien ce que
» ce mot veut dire ? D'abord il dé-
» signe ici presque tout le monde ;
» en second lieu, il signifie des hom-
» mes qui, sous prétexte de la
» guerre qu'ils font au catholicisme,
(*against popery*) tendent, *les uns à*
» *la subversion de toute religion, les*
» *autres, & en plus grand nombre, à la*
» *destruction du pouvoir monarchique.*
» — Vous allez me dire ; comment
» savez-vous cela, vous qui n'êtes
» en France que depuis six semaines,
» & qui en avez passé trois confiné
» dans votre chambre ? — Oui, mais
» pendant les trois premières semai-

» nes, j'ai fait des visites par-tout,
 » & je n'entendois que cela. Confiné
 » chez moi, j'ai été obsédé de visites,
 » & j'ai eu des conversations longues
 » & fort détaillées (*explicit*) avec
 » bien des personnes qui pensent
 » comme je vous le dis; avec quel-
 » ques-unes d'un sentiment opposé
 » & qui n'en sont pas moins per-
 » suadées que ce projet existe. Der-
 » nièrement, entre autres, j'avois
 » chez moi deux officiers, l'un &
 » l'autre d'un âge mûr. J'eus bien de
 » la peine à les empêcher d'en venir
 » à une querelle sérieuse; & dans la
 » chaleur de leur dispute, ils m'en
 » dirent plus que je n'aurois pu en
 » apprendre par bien des recherches. »
 (*Voy. Œuv. de Walpole, t. 5, l. 28,
 OŒ. 1765.*)

Témoignage
 du roi de
 Prusse.

Les progrès qu'annonçoit cette
 lettre devinrent si publics, si évi-
 dens, que ce roi de Prusse qui avoit

si long-temps protégé les sophistes & leurs complots contre l'autel, ne put se cacher à lui-même ce qui alloit en résulter pour le trône. Dans son indignation, il les dénonça au public comme des hommes tout à la fois souverainement méprisables & souverainement dangereux. « Les encyclopédistes, disoit-il entr'autres, dans ses dialogues des morts, réforment tous les gouvernemens. La France (dans leur projet) doit devenir un état républicain, dont un géomètre (d'Alembert) fera le législateur. — Les encyclopédistes sont une secte de soi-disant philosophes, formée de nos jours. Ils se croient supérieurs à tout ce que l'antiquité a produit en ce genre. A l'effronterie des Cyniques, ils joignent l'impudence de débiter tous les paradoxes qui leur tombent dans la tête. » Après les avoir peint comme

un tas de polissons & de présomptueux ; Frédéric finissoit par conseiller aux rois de mettre tous ces fous dangereux aux petites Maisons , pour qu'ils y fussent les législateurs des fous leurs semblables ; ou bien de leur donner à gouverner une province , qui eût mérité d'être punie. (Premier dial. des morts , par le roi de Prusse.)

Ce conseil trop malheureusement ne fut pas suivi ; les progrès des sophistes allèrent croissant. On peut les apprécier encore par la dénonciation qu'en fit au parlement de Paris , M. Séguier , avocat - général , dans son réquisitoire prononcé en l'année 1770.

Témoignage
des magis-
trats.

« Il s'est élevé au milieu de nous
» une secte impie & audacieuse , di-
» soit l'orateur-magistrat. Elle a dé-
» coré sa fausse sagesse du nom de
» philosophie. — Liberté de penser ,
» voilà le cri de ses partisans ; & ce

» cri s'est fait entendre d'une extrê-
 » mité du monde à l'autre. *D'une*
 » *main ils ont ébranlé le trône, & de*
 » *l'autre, ils ont voulu renverser les*
 » *autels.* Leur objet étoit d'éteindre
 » la croyance, de faire prendre un
 » nouveau cours aux esprits sur les
 » anciennes institutions religieuses &
 » civiles; la révolution s'est, pour
 » ainsi dire opérée; les profélites se
 » sont multipliés, & leurs maximes
 » se sont répandues. — *Ils ont dé-*
 » *ployé l'étendard de la révolte; & par*
 » *cet esprit d'indépendance, ils ont cru*
 » *ajouter à leur célébrité.* — Le gou-
 » *vernement doit trembler* de tolérer
 » dans son sein une secte ardente d'in-
 » crédules, qui semble ne chercher
 » qu'à soulever les peuples, sous
 » prétexte de les éclairer. » (*Réqui-*
sitoire du 18 Août 1770.)

Dans ce même temps, le clergé Opposition
 porta au pied du trône les mêmes du clergé aux
conjurés.

plaintes & les mêmes dénonciations ; les écrivains, les orateurs ecclésiastiques ne cessèrent d'en démontrer la justice. (*Voy. les Actes du clergé année 1770 ; Lettres pastorales de M. de Beaumont ; les Œuvres de Bergier, &c.*) L'évêque de Senez, & l'abbé Beauregard sur-tout se distinguèrent en ce genre, par une sainte hardiesse. On se souvient encore de l'espèce d'inspiration dont ce dernier, prêchant à la cathédrale de Paris, se sentit tout-à-coup saisi, lorsque treize ans avant la révolution, dévoilant les projets de la philosophie moderne, sur le ton des prophètes, il fit retentir les voûtes du temple de ces paroles si honteusement vérifiées par la révolution.

« Oui, c'est au roi — au roi & à la
 » religion, que les philosophes en
 » veulent. — La hache & le marteau
 » sont dans leurs mains ; ils n'attendent
 » que l'instant favorable pour ren-

» verser le trône & l'autel. Oui, vos
» temples, Seigneur, seront dé-
» pouillés & détruits, vos fêtes abo-
» lies, votre nom blasphémé, votre
» culte proscrit. — Mais qu'entends-
» je, grand Dieu! que vois-je! aux
» cantiques inspirés, qui faisoient re-
» tentir ces voûtes sacrées en votre
» honneur, succèdent des chants lu-
» briques & profanes! Et toi, divi-
» nité infame du paganisme, impu-
» dique Vénus, tu viens ici même
» prendre audacieusement la place du
» Dieu vivant, t'asseoir sur le trône
» du saint des saints, & y recevoir
» l'encens coupable de tes nouveaux
» adorateurs. »

Sur ce discours, les sophistes crièrent à la sédition, au fanatisme! Les docteurs de la loi crurent eux-mêmes y reconnoître un excès de zèle; cependant tout se préparoit fourdement à vérifier la prophétie,

Les conjurés, pour l'accréditer, avoient pris les moyens de faire passer tous les poisons de l'impiété & de la rébellion dans l'esprit même de la partie du peuple qui habite les campagnes & les villages, & d'en infecter les écoles.

Nouveaux
moyens des
sophistes
pour entraî-
ner le peuple
dans leur
double conf-
piration,

Sous prétexte que ce peuple des campagnes & les artisans des villes manquoient de l'instruction nécessaire à leur profession, Duquesnai & ses adeptes, faisant une autre espèce de sophistes, qu'on appeloit *économistes* parce qu'ils s'occupoient beaucoup d'agriculture, de commerce & de finances, avoient proposé à Louis XV d'établir & de multiplier des écoles gratuites, où les enfans seroient formés à différens métiers & spécialement aux principes d'agriculture. Le prince qui aimoit réellement le peuple, faisoit le projet avec ardeur; mais heureusement il consulta M. Bertin. « Il y avoit long - temps ,

» disoit ce ministre , en racontant ce
 » fait , que j'observois les diverses
 » sectes de nos philosophes ; quoique Ecoles pro-
 » j'eusse bien des reproches à m^e faire jettées par
 » sur la pratique des devoirs reli- les sophistes,
 » gieux , j'avois au moins conservé
 » les principes. Je sentis que l'objet
 » des philosophes étoit de s'emparer
 » de l'éducation du peuple , sous pré-
 » texte que les évêques & les prêtres ,
 » chargés jusqu'alors de l'inspection
 » des maîtres , ne pourroient pas
 » entrer dans des détails peu faits
 » pour leur état. — Je n'hésitai pas à
 » répondre au roi : Gardez - vous ,
 » Sire , de seconder ces philosophes.
 » Votre royaume ne manque pas
 » d'écoles gratuites ou presque gra-
 » tuites. Il en est dans tous les bourgs
 » & presque dans tous les villages.
 » — Les livres envoyés par ces phi-
 » losophes , rendront le paysan moins
 » laborieux que systématique. J'ai peur

» qu'ils ne le rendent paresseux, vain,
 » jaloux, raisonneur, séditieux, irré-
 » ligieux, enfin rebelle. »

Colporteurs
 des sophistes.

« Louis XV parut goûter ces rai-
 » sons ; mais il fut si constamment
 » obsédé par ces hommes, que j'eus
 » souvent à combattre la bonne opi-
 » nion qu'on lui donnoit des écono-
 » mistes & des autres philosophes
 » leurs associés. Résolu enfin de lui
 » donner une preuve de leurs projets,
 » j'interrogeai plusieurs de ces mar-
 » chands forains qui courent les cam-
 » pagnes, vendant des livres aux
 » payfans, & que je soupçonnois
 » n'être que les agens du philoso-
 » phisme auprès de ces bonnes gens.
 » Ces marchands venoient aussi dans
 » nos châteaux nous offrir des livres
 » à acheter : Je leur disois alors :
 » quels livres pouvez-vous donc avoir ?
 » des catéchismes sans doute, ou des
 » livres de prières ? on n'en lit pas

» d'autres dans les villages. A ces
» mots , j'en vis plusieurs sourire.
» Non, me répondoient - ils , ce ne
» sont guère-là nos livres ; nous fai-
» sons mieux fortune avec ceux de
» Voltaire , de Diderot & des autres
» philosophes. — Je reprenois : Com-
» ment ! des payfans acheter Voltaire
» & Diderot ! mais où prennent-ils
» donc l'argent pour des livres si
» chers ? La réponse à ces questions
» fut constamment : Nous en avons
» à meilleur compte que les livres de
» prières. Nous pouvons donner le
» volume à dix sols tournois , &
» nous gagnons encore joliment. Sur
» de nouvelles questions , plusieurs
» m'avouèrent que ces livres ne leur
» coûtoient rien à eux-mêmes ; qu'ils
» en recevoient des ballots entiers
» sans savoir d'où ils leur venoient ,
» avertis seulement de les vendre dans
» leurs courses , au prix le plus mo-
» dique. »

Tel étoit le récit que faisoit souvent M. Bertin, sur-tout dans sa retraite à Aix-la-Chapelle. Louis XV, à qui il en fit part, conçut enfin le projet des sophistes ; mais il ne prit jamais contre eux que de foibles mesures. Les conjurés continuèrent à se servir de ces colporteurs forains. Une preuve que les ministres ou les commis de leurs bureaux ne pensoient pas tous comme M. Bertin, c'est que M. Bourdon, premier juge de Lifieux, & spécialement chargé de la police, ayant fait arrêter un de ces hommes, qui vendoit au peuple les livres les plus impies & les plus féditieux, & que la modicité même du prix pour lequel il les donnoit, avoit rendu suspect, celui-ci entrant gaiement en prison, se contenta de demander quel jour la poste partiroit pour Paris, & quel jour il pourroit avoir réponse à la lettre qu'il alloit écrire. Sur la réponse

qu'on lui fit, eh bien! dit-il, tel jour vous aurez ordre de me remettre en liberté & de me rendre les livres que l'on m'a confisqués. L'ordre vint en effet le jour qu'il avoit dit.

Ces colporteurs ne furent pas le seul moyen de suppléer aux prétendues écoles d'agriculture. Dans le diocèse d'Embrun, un curé accusa le maître d'école de sa paroisse d'être un vil corrupteur de l'enfance, à qui il distribuoit les livres les plus opposés aux mœurs & à la religion; le seigneur du village, adepte de la secte, protégeoit le magister; le curé porta ses plaintes à l'évêque. Le grand-vicaire, chargé de vérifier le fait, trouva la bibliothèque du magister remplie de ces sortes de livres. Loin de nier l'usage qu'il en faisoit, celui-ci prenant un ton de bonne foi, répondit qu'il avoit entendu faire de grands éloges de ces livres, & qu'il ne croyoit

Maitres d'école dans le complot,

pas pouvoir en donner de meilleurs à ses écoliers. Il ajouta , comme les colporteurs , qu'au reste , il n'avoit pas la peine de les acheter , & qu'il en recevoit des envois considérables , sans savoir même d'où ils lui venoient.

A une lieue de Liége , & dans les villages circonvoisins , des maîtres perfides avoient des instructions qui renchérissoient encore sur ces moyens de corruption. Là , se réunissoient , à des heures & à des jours marqués , un certain nombre de ces artisans ou payfans qui n'avoient pas appris à lire. Dans ces conventicules , un des élèves faisoit à haute voix la lecture des livres marqués & donnés par le magister ; & ces livres étoient sur-tout de ceux qui abondent en déclamations contre les prêtres & les souverains. Le père même d'un de ces lecteurs , simple menuisier , l'ayant surpris dans ces conventicules , les dénonça à un trésor-
foncier

fancier de Liège , pour qui il travailloit. Des recherches furent faites dans les environs. Plusieurs maîtres d'école furent trouvés coupables de la même infamie. C'étoient précisément ceux qui affectoient le plus de remplir les devoirs de religion. On réfléchit sur les protecteurs qui les avoient recommandés. Les recherches furent poussées plus loin ; elles conduisirent jusques au bureau que d'Alembert avoit établi pour être informé par les adeptes dispersés , des places de professeurs qui viendroient à vaquer dans les collèges , ou de celles de simples magisters dans les villages , ou enfin de celles de précepteurs dans les maisons particulières. Le préfet du bureau avoit sur sa liste les sujets à recommander ; & le reste étoit laissé aux adeptes protecteurs qui avoient le plus d'influence sur les lieux où le protégé étoit envoyé.

Académie
secrète des
conjurés so-
phistes ; club
d'Holbach.

Il restoit enfin à savoir de quel
côté partoient ces productions répandues avec tant de profusion en Europe , pour infecter les villes & les campagnes de tout ce double esprit sophistique de corruption & de révolte. Il fut réservé aux remords d'un adepte même de découvrir cette source empestée.

Peu de jours après les atrocités des cinq & six Octobre , M. Leroy , lieutenant des chasses de sa majesté & académicien , se trouvoit à dîner chez M. d'Angevilliers intendant des bâtimens. La conversation roula naturellement sur les désastres de la révolution. Le repas terminé , le seigneur même de qui je tiens ce fait , (*) dit à

(*) Avant de voir ce seigneur , j'avois déjà un mémoire très-détaillé sur ce fait. Il le confirma entièrement ; & j'ai vu depuis vingt personnes qui l'ont tout confirmé de même , quoiqu'avec des détails moins précis.

ce M. Leroy , qu'il favoit lié avec les sophistes : *Eh bien , voilà pourtant l'ouvrage de la philosophie !* Atterré par ces mots , *hélas !* répond l'académicien , *à qui le dites-vous ? je ne le fais que trop ; mais j'en mourrai de douleur & de remords.* — Sur ce mot de *remords* , qu'il répète en terminant presque toutes ses phrases , on lui demande s'il auroit contribué à cette révolution , de manière à devoir s'en faire à lui-même de si vifs reproches : « Oui , répondit-il , oui , j'y ai contribué , & beaucoup plus que je ne le voudrois. J'étois secrétaire du comité à qui vous la devez ; mais j'atteste les cieux que jamais je n'ai cru que l'on dût en venir à ce point. — *J'en mourrai de douleur & de remords.* »

Pressé de s'expliquer sur ce comité , sur cette société secrète , dont toute la compagnie ignoroit l'existence ,

l'académicien reprit : « Cette société
» étoit une espèce de club que nous
» avons formé entre nous philo-
» sophes. Nos assemblées se tenoient
» à l'hôtel du baron d'Holbach. De
» peur que l'on n'en soupçonnât l'ob-
» jet, nous prîmes le nom d'écono-
» mistes ; nous créâmes Voltaire ,
» quoique absent , président hono-
» raire & perpétuel. Nos principaux
» membres étoient d'Alembert , Tur-
» got , Condorcet , Diderot , ce La-
» moignon , garde des sceaux , qui
» s'est tué dans son parc , & tous ceux
» auprès de qui on voit Voltaire em-
» ployer dans ses lettres notre mot
» du guet ou bien les lettres ini-
» tiales de ces deux mots , *écrasez*
» *l'infame*. — Ces mots signifioient
» pour nous , *écrasez le crucifié* ,
» *écrasez Jesus-Christ* ou bien sa
» religion. »

Toute cette déclaration interrompue

par des sanglots, l'adepte profondément repentant ajouta : « Voici quelles » étoient nos occupations. La plupart » des livres que vous avez vu pa- » roître depuis long-temps contre la » religion, les mœurs & le gouverne- » ment, étoient notre ouvrage ou » celui de nos affidés. Ces livres » étoient tous composés par les mem- » bres ou par les ordres de la société. » Avant d'être livrés à l'impression, » tous étoient envoyés à notre bureau. » Là, nous les révisions, nous ajou- » tions, nous retranchions, nous cor- » rigions, suivant que les circon- » stances l'exigeoient. — L'ouvrage » paroissoit ensuite sous un titre & » un nom que nous choisissions. Ceux » que vous avez vu attribués à Bou- » langer ou à Fréret après leur mort, » n'étoient pas sortis d'ailleurs que » de notre société. Quand nous les » avions approuvés, nous en faisons

» tirer d'abord sur papier fin ou ordi-
» naire , un nombre suffisant pour
» rembourser les frais d'impression ,
» & ensuite une quantité immense
» d'exemplaires sur du papier moins
» cher. Nous envoyions ceux - ci à
» des libraires ou à des colporteurs ,
» qui les recevant pour rien ou
» presque pour rien , étoient chargés
» de les vendre au peuple , au plus
» bas prix. Voilà ce qui a changé ce
» peuple , au point où vous le voyez
» aujourd'hui. Je ne le verrai pas
» long-temps ; j'en mourrai de douleur
» & de remords. »

On sent toute l'horreur qu'inspiroit ce récit. Celle qu'avoit conçue le malheureux adepte de la part qu'il avoit eue à ces complots , le suivit jusqu'au tombeau. Conséquemment à sa déclaration , qui nous donne pour membres de son club , tous ceux à qui Voltaire désignoit Jésus - Christ

sous le nom de *l'infame*, il faut ajouter à ceux des adeptes que j'ai déjà nommés, Helvétius, Damilaville commis des finances, Thiriot écrivain sans talens, mais grand impie; & ce secrétaire de l'académie François; Saurin, à qui l'on donne une ame honnête, mais qui s'étoit laissé entraîner par une pension de trois mille livres que lui faisoit Helvétius. Il faut y joindre sur-tout le baron d'Holbach, le comte d'Argental, ami constant & intime confident de Voltaire, le baron Suisse Grim, que l'on me dit aujourd'hui détester ses anciennes liaisons avec tout ce monde-là. Le seul qui les ait réparées de manière à mériter l'admiration, est M. de la Harpe. Je dois même observer que quoiqu'il fût désigné membre de cette société par celui qui l'avoit dévoilée, il n'étoit pas au moins de ceux auprès de qui

Voltaire ufoit de la formule ordinaire avec les conjurés.

En recherchant l'origine de ce club infernal, & la date de son établissement, on voit que Voltaire en avoit au moins donné l'idée dès l'année 1763, en écrivant à Helvétius : « Qui empêcheroit les philosophes » d'avoir chez eux une petite imprimerie, & de donner des ouvrages utiles & courts, dont leurs amis » feroient les seuls dépositaires ? C'est » ainsi qu'en ont usé ceux qui ont » imprimé les dernières volontés de » ce bon & honnête curé (l'apostat » Jean Meslier.) Il est certain que » vous & vos amis, vous pourriez » faire de meilleurs ouvrages avec la » plus grande facilité, & les faire » *débiter sans vous compromettre.* » (Lett. en Mars 1763.) Il est certain encore que Voltaire avoit déjà donné l'exemple de ce club, puisque parlant encore

de ses libelles, il écrivoit au même adepte : « Ces petits livres se succèdent les uns aux autres. On ne les vend point ; on les donne à des personnes affidées, qui les distribuent à des jeunes gens & à des femmes. » (25 Août 1763.) Enfin il est certain que ce club existoit déjà, au moins en 1766, puisqu'à cette époque parurent les deux livres intitulés *l'Antiquité dévoilée, Examen des apologistes du christianisme*, que l'adepte Leroy dit avoir été composés par la société secrète, & qui sont si dignes de cette source. Il y avoit donc au moins vingt-huit ans que ce club de sophistes infectoit l'univers de productions, toutes tendantes à renverser l'autel & le trône, quand on vit arriver la révolution Française.

Voltaire l'annonçoit depuis longtemps comme *immanquable* ; mais, ajoutoit-il, *je n'aurai pas le plaisir*

d'en être témoin. « Les François ar-
 » rivent tard à tout, mais ils arrivent.
 » La lumière s'est tellement répandue
 » de proche en proche , qu'on écla-
 » tera à la première occasion , & alors
 » ce sera un beau tapage. Les jeunes
 » gens sont bien heureux , ils verront
 » de belles choses. » (*Lett. à M. de
 Chauvelin , 2 Mars 1764.*)

Essais des
 conjurés
 pour leurs
 révolutions
 politiques.

Ce ne fut ni sa faute , ni celle de
 ses élèves , s'il ne vit pas au moins
 une partie de ces bouleversemens po-
 litiques. Enchanté de celui qu'il avoit
 déjà fait dans les idées religieuses , il
 voulut au moins être témoin d'une
 partie de ceux qu'il prévoyoit pour
 les états. Ce n'étoit pas assez pour
 lui de ne plus laisser dans Genève que
 quelques *gredins* croyant à Jesus-
 Christ ; il voulut aussi renverser tout
 le gouvernement de cette république ,
 pour y faire l'essai de ces nouveaux
 principes d'égalité & de liberté , sur

lesquels devoit porter désormais la base des états.

Toute l'Europe a vu les troubles dont cette ville fut agitée depuis l'année 1770 jusqu'en 1782 ; mais ce que l'on ignore , ce sont & les premières causes & les agens secrets de la révolution , qui renversèrent sa constitution. Dans ce petit état , le peuple étoit divisé en plusieurs classes. Celle des anciens habitans de Genève ou de leurs descendans , étoit seule admise aux conseils & aux principales dignités. Les autres , plus récemment entrés sous le domaine de la république , jouissoient de sa protection , mais ils ne faisoient point partie du corps législatif. Lorsqu'ils les admettoient parmi eux à ces conditions ; les Genevois ne croyoient pas commettre une injustice , en leur laissant la liberté de chercher ailleurs un autre asile. Mais Montesquieu &

Essai à Genève.

Jean-Jacques Rousseau étoient venus apprendre à ces colons, qu'ils étoient esclaves dans le gouvernement qui les avoit accueillis, & qu'ils avoient perdu ces grands droits de l'homme, (l'égalité, la liberté) par cela seul qu'il falloit suivre la loi sans l'avoir faite. Voltaire qui eût craint de rester en arrière de ces élèves, étoit aussi devenu partisan de ces prétendus droits. Il crut les voir blessés dans la constitution de Genève. Il insinua tous les nouveaux principes aux colons; il sema la division entr'eux & le conseil. Pour qu'ils craignissent peu de perdre leur fortune à cette guerre, pour y gagner lui-même l'honneur d'avoir fondé des colonies, il invita les mécontents à venir s'établir à Ferney ou à Verfoy. Il se mit à écrire en faveur de la démocratie & de la multitude législatrice, avec autant de zèle qu'il en eût mis jadis en faveur des mo-

marchies. Dans ces pamphlets qu'il avoit soin de faire circuler sous le titre d'*Idées démocratiques*, les colons de Genève apprirent non-seulement que *le plus tolérable de tous les gouvernemens est le républicain*, parce que c'est lui qui rapproche le plus les hommes de l'égalité naturelle ; mais aussi que dans une société composée de plusieurs maisons, il est dans la nature que chaque maître ait sa voix pour le bien de la société ; que le gouvernement civil est la volonté de tous, exécutée par un seul ou par plusieurs, en vertu des lois que tous ont portées ; qu'enfin toutes les distinctions de nobles & de roturiers ne signifioient pas autre chose que celle de seigneur & d'esclave. Il étoit difficile de leur dire plus clairement ce que seroient celles de législateurs & de simples colons, jusqu'à ce que ceux-ci eussent acquis le droit de leur prétendue égalité naturelle.

Les sophistes du jour ne laissèrent point Voltaire travailler seul à cet essai de leur démocratie. La secte niveleuse l'aida de tous les efforts de Clavière, du boutefeu Segère & du demi-Syeyes Berenger. Le sieur Bovier, & cet avocat-général Servan, que Voltaire appeloit un *grand-maitre de la philosophie*, accoururent de Grenoble lui prêter leurs moyens. Les économistes refondirent pour lui tous les principes de la nouvelle démocratie, sous la plume de l'*éphémère citoyen* Dupont de Némours. Ils menacèrent le sénat de toute la fureur des habitans des campagnes, s'il ne leur donnoit le libre exercice *des droits naturels de l'homme*, & ne leur en garantissoit la possession. (V. *Ephémérides du citoyen*, an. 1771.) A force d'intrigues & d'écrits séditeux, ils étoient enfin venus à bout de leurs projets sur cette république. Sa conf

titution fut rétablie par M. de Vergennes ; mais le levain resta. Pour fermenter de nouveau , tout le jacobinisme de Voltaire n'attendit plus que l'apostat Soulavie & les autres agens de Robespierre.

L'essai que les sophistes firent en même temps en France, n'avoit pas d'autre objet. Les parlemens eux-mêmes s'y méprirent. Dans leurs contestations avec Louis XV, ils demandèrent la convocation des états-généraux, ils crurent voir leur cause triomphante dans les fameuses remontrances de la cour des aides, rédigées par M. de Malhesberbes. Ils demandèrent aussi que la nation vînt exercer elle-même l'*autorité*, & reprendre ses *droits imprescriptibles*, ses *droits inaliénables*. (V. Remont. du parlem. de Bordeaux, 25 Fév. 1771.) Les magistrats alors se crurent secondés par le philosophisme. Ils ne virent pas

Essai en France.

que dès-lors la révolution étoit faite ; si Louis XV eût accédé à leurs remontrances ; que dès-lors le sophiste Mably ne demandoit aussi cette convocation des états , qu'en indiquant *la manière d'en profiter pour faire sa révolution.* Les sophistes de l'aristocratie s'y méprirent comme les parlemens. Ils ne voyoient dans ces états qu'une occasion de regagner leur ancienne influence ; ils ignoroient que les sophistes de la démocratie se tenoient derrière eux , déjà prêts à faire dominer leurs droits d'égalité , & à représenter que *la distinction des ordres avoit été la cause pour laquelle les anciens états-généraux avoient toujours porté si peu de fruit & fait si peu de bien.* (Supplém. au Contrat Social par Gudin , 3. part. ch. 1.) Le piège étoit tendu ; dès-lors l'égalité renversoit en France la distinction des ordres ; la multitude étoit législatrice ; & J. J. ,

Voltaire & le club des sophistes rebelles triomphoient. Louis XV écarta pour un temps ce malheur de la France. Mais les conjurés trouvèrent en Allemagne, un prince plus docile à leurs principes.

Quoique toute la piété de Marie-Thérèse n'eût pas empêché le philosophisme de pénétrer dans ses états, elle étoit au moins venue à bout de réprimer l'esprit d'égalité, de liberté que suivoit de si près la nouvelle école. Elle avoit étouffé une conspiration qui devoit éclater à Prague, le 16 Mai, & renouveler, par le massacre des riches & des nobles, les horreurs des Hussites. Sous Joseph II, les niveleurs trouvèrent plus d'accès auprès du trône. En étudiant le caractère de ce prince, il étoit aisé de s'appercevoir, qu'initié aux mystères du philosophisme, il s'étoit fait dans lui un singulier mélange de despo-

Essai dans les
pays Autri-
chiens.

tisme , & des idées de liberté & d'égalité. Seul souverain chez lui , il eût voulu aussi être seul grand , & voir tous ses sujets au même niveau. Les sophistes Tudesques & Hongrois profitèrent de ces dispositions pour l'engager à abaisser les nobles & les riches. Parmi les divers plans qu'ils lui proposèrent , il accepta sur-tout celui d'affranchir les vassaux & les serfs , d'une partie des travaux auxquels ils étoient habitués pour le service des seigneurs , & de les faire mettre sur la liste de ses légions. L'essai de ce projet que l'on crut dicté par l'humanité , se fit en Transilvanie , où la nécessité d'avoir sans cesse des gardes-côtes sous les armes , fournissoit un prétexte plausible d'armer les paysans. Ils coururent en foule , bien moins pour s'engager sous les drapeaux militaires , que pour se délivrer du service de leurs maîtres. Les récla-

mations des familles , que ces dispositions alloient ruiner & mettre de niveau avec leurs anciens serfs , arrivèrent & furent dédaignées. Ces nouveaux soldats ne furent bientôt que les ennemis insolens des propriétaires. Un payfan Valaque , nommé Horja , décoré d'une croix , muni d'une patente en lettres d'or , & se disant envoyé de l'Empereur , pour consommer l'affranchissement de ses semblables , se déclara leur général , les envoya incendier les châteaux & massacrer les maîtres. Bientôt l'affassinat ne suffit plus pour venger ces furieux. Leurs cris de liberté , d'égalité étouffant toute humanité , ils se mirent
« à empaler les nobles tout vivans ,
» à leur couper les pieds & les mains ,
» à les faire rôtir à petit feu. Parmi
» les victimes de ces forcenés , on
» distingua sur-tout les deux comtes
» & frères Ribiczi. L'aîné fut empalé

» & rôti; diverses autres personnes
» de la même famille , femmes &
» enfans , furent cruellement massa-
» crés. La malheureuse dame Bradi-
» Sador eut les pieds & les mains
» coupés. Les barbares la laissèrent
» expirer dans cet état. » Peu s'en
fallut que M. Jean Petty , gentil-
homme Anglois , de qui nous tenons
ces détails , & alors voyageant dans
ces contrées , ne fût la victime de
cette populace effrénée.

L'aspect de ces horreurs rappeloit
toutes celles de l'ancienne Jacquerie ;
elles étoient fondées sur les mêmes
principes. Ceux qui avoient eu l'art
de les répandre , eurent celui de ra-
lentir les ordres & les secours néces-
saires pour réprimer le brigandage.
Les gentilshommes des contrées voi-
sines furent obligés de se réunir & de
marcher en corps d'armée contre les
rebelles. Les troupes de Joseph II

reçurent enfin les ordres convenables ; les brigands furent punis ou dispersés ; mais ces affreux essais de leur égalité & de leur liberté n'en dirent pas moins aux sophistes que le temps de leurs Bellérophons ou de leurs Robespierres n'étoit pas éloigné.

Cependant ni Voltaire , ni ses premiers complices ne devoient voir le terme de cette révolution générale , qu'il aimoit à prédire & qu'il attendoit avec tant d'impatience. Ses disciples voulurent au moins qu'il fût témoin de celle qu'ils avoient opérée dans Paris , devenue la métropole de son impiété. Depuis sa longue absence de cette ville , sous le décret des lois , il ne devoit y reparoître qu'en se justifiant des blasphêmes qui avoient anciennement attiré sur lui les arrêts du parlement. D'Alembert & son académie résolurent de vaincre cet obstacle. Malgré quelques restes

Voltaire
trionphant
dans Paris
côme chef
de la double
conspiration.

d'égards pour la religion , il leur en coûta peu pour obtenir que le premier auteur de leurs complots vînt enfin au milieu d'eux , jouir des succès dont ils lui devoient le premier hommage. Voltaire étoit assez connu comme chef des impies ; il ne l'étoit que peu & presque point du tout , comme chef des complots formés contre les rois ; il fut convenu qu'à son approche les lois se tairoient en sa faveur. C'étoit là tout ce que demandoient les conjurés.

Cet homme dont la longue carrière n'avoit été qu'une suite de blasphêmes & de conspirations également redoutables au trône & à l'autel , fut reçu dans la capitale des rois très-chrétiens, avec toutes les acclamations accordées aux héros de retour de leurs victoires contre les ennemis de la patrie. Toutes les académies célébrèrent son arrivée ; elles la célébrèrent dans ce palais des

rois où Louis XVI devoit , en peu d'années , se trouver prisonnier & victime de l'arrière-conjuration des impies. Les théâtres décernèrent leurs couronnes au chef des conjurés. Les fêtes se succédèrent en son honneur. *Enivré* de l'encens des adeptes , il s'écria : *Vous voulez donc me faire mourir de gloire !* La religion seule étoit en deuil pendant tous ses triomphes ; son Dieu fut la venger. L'impie qui avoit peur de mourir de gloire , devoit mourir de rage & de désespoir plus encore que de vieillesse. Au milieu de ses triomphes , une violente hémorragie fit craindre pour ses jours. D'Alembert & Diderot accoururent pour soutenir sa constance dans ses derniers momens ; ils ne furent témoins que de son ignominie & de la leur. Voltaire fut réduit à appeler les prêtres de ce Christ , de ce même prétendu *infame* qu'il avoit si souvent

juré d'écraser. Le procès-verbal de ses rétractations existe. Il fut déposé chez M. Momet, notaire à Paris; j'y ai lu & la lettre que Voltaire écrivit à M. Gaultier pour le prier d'entendre sa confession, & la déclaration suivante signée de sa main.

Mort de
Voltaire.

« Je soussigné déclare qu'étant at-
 » taqué depuis quatre jours d'un vo-
 » missement de sang, à l'âge de
 » quatre-vingt-quatre ans, & n'ayant
 » pu me traîner à l'église, M. le curé
 » de Saint-Sulpice ayant bien voulu
 » ajouter à ses bonnes œuvres celle
 » de m'envoyer M. Gaultier prêtre,
 » je me suis confessé à lui, & que si
 » Dieu dispose de moi, je meurs dans
 » la sainte église catholique où je
 » suis né; espérant beaucoup de la
 » miséricorde divine, qu'elle daignera
 » pardonner toutes mes fautes. Si
 » j'avois jamais scandalisé l'église,
 » j'en demande pardon à Dieu & à
 » elle,

» elle, 2 Mars 1778; signé *Voltaire*,
» en présence de M. l'abbé *Mignot*
» mon neveu, & de M. le marquis
» de *Villevielle* mon ami. »

Etoit-ce encore un jeu de son antique hypocrisie, que cette déclaration? C'est malheureusement ce qui sembleroit trop probable, d'après ce que nous avons vu de ses autres actes de religion, expliqués par lui-même. Quoi qu'il en soit, *Voltaire* avoit permis que sa déclaration fût portée au curé de Saint-Sulpice & à l'archevêque de Paris, pour savoir si elle seroit trouvée suffisante. Au moment où M. l'abbé *Gaultier* rapportoit la réponse, il lui fut impossible d'approcher du malade. Les conjurés avoient redoublé leurs efforts pour empêcher leur chef de consommer sa rétractation, & ils y réussirent. Toutes les portes se trouvèrent fermées au

prêtre que Voltaire avoit fait appeler. Les démons désormais eurent seuls un accès libre auprès de lui. Bientôt commencèrent ces scènes de fureur & de rage, qui se succédèrent jusqu'à ses derniers jours. Alors d'Alembert, Diderot & vingt autres, qui affiégeoient son antichambre, ne l'approchèrent plus que pour être témoins de leur humiliation dans celle de leur maître, souvent même pour se voir repouffés par ses imprécations & ses reproches.

» Retirez-vous de moi, leur disoit-
» il alors ; c'est vous qui êtes cause
» de l'état où je suis. Retirez-vous,
» Je pouvois me passer de tous vous
» autres ; c'est vous qui ne pouviez
» vous passer de moi ; & quelle mal-
» heureuse gloire m'avez-vous donc
» value ? »

Ces malédictions étoient sur-tout

suivies du souvenir de sa conjuration contre le Christ. Ses adeptes eux-mêmes l'entendoient au milieu de ses troubles & de ses frayeurs, appeler, invoquer, blasphémer alternativement ce Dieu, l'ancien objet de ses complots & de sa haine. Avec les accens prolongés du remords, tantôt il s'écrioit, *Jesus-Christ! Jesus-Christ!* tantôt il se plaignoit de se voir abandonné de Dieu & des hommes. La main qui avoit jadis tracé la sentence d'un roi impie au milieu de ses fêtes, sembloit avoir écrit sous les yeux de Voltaire mourant, cette antique formule de ses blasphêmes : *Ecrafe donc l'infame*. Il cherchoit vainement à chasser cet affreux souvenir ; c'étoit le temps de se voir écrasé lui-même sous la main de l'infame qui alloit le juger. Ses médecins, M. Tronchin sur-tout, arrivoient pour le calmer ;

ils en fortoient pour confesser qu'ils avoient vu la plus terrible image de l'impie mourant (*). Le maréchal de Richelieu, témoin de ce spectacle, s'enfuyoit en disant : En vérité cela est trop fort, on ne peut y tenir.

Ainsi mourut, le 30 Mai 1778, consumé par ses propres fureurs, plus encore qu'affoibli par le poids des années, cet homme de blasphèmes, le père des sophistes conjurés contre l'autel, devenu le complice, le chef & l'émule de ses propres élèves conjurés contre le trône. Ils sembloient avoir tout perdu avec lui, du côté des talens; mais ses armes leur restoient dans ses volumineuses impiétés; & désormais les ruses & les artifices

(*) Voyez dans le troisième volume des Mémoires, ces circonstances confirmées par la lettre de M. de Luc, qui m'écrivit les tenir de M. Tronchin même.

de d'Alembert pouvoient seules suppléer le génie du fondateur de la secte.

Le comité secret Parisien pour l'éducation, les conventicules des campagnes, la correspondance avec les magisters villageois, lui devoient leur origine. Il continua à diriger l'académie secrète, jusqu'à ce qu'il fallut aller comparoître devant le même Dieu que Voltaire. En Novembre 1783, il fut atteint de sa dernière maladie. Crainte que ses remords ne vinssent aussi donner aux adeptes le spectacle de ses rétractatons, Condorcet se chargea de le rendre inaccessible, sinon au repentir, du moins à tout homme qui auroit pu se prévaloir de son hommage à la religion. Quand M. le curé de Saint-Germain se présenta en qualité de pasteur, Condorcet courut à la porte, refusa de le laisser pénétrer dans la chambre du

Mort de
d'Alembert.

malade. C'étoit le démon même qui veilloit sur sa proie. A peine fut-elle dévorée, que l'orgueil de Condorcet trahit son secret. D'Alembert avoit réellement senti les remords qui devoient le tourmenter autant que Voltaire. Il étoit même prêt à recourir au seul moyen de salut qui lui restoit, en appelant les ministres de Jesus-Christ; Condorcet eut la férocité de combattre ce dernier repentir. Toute l'histoire de cet affreux combat est dans ce mot de Condorcet rapportant les circonstances de d'Alembert mourant : *Si je ne m'étois pas trouvé là, il faisoit le plongeon.*

Mort de
Diderot.

Diderot lui-même, ce héros des athées, fut de tous les chefs des conjurés, le plus près d'une véritable expiation de ses blasphêmes; mais c'est encore ici un de ces mystères que l'orgueil des sophistes se plaît à couvrir

de ténèbres, & qu'il faut dévoiler à l'histoire.

Diderot avoit pour bibliothécaire un jeune homme qui sut mériter sa confiance, par les services assidus qu'il lui rendoit dans sa dernière maladie. Effrayé des symptômes qu'il apperçut un jour en pansant les plaies du philosophe, ce jeune homme courut en avertir un digne ecclésiastique, M. l'abbé le Moine, résidant alors à la maison appelée des Missions étrangères, rue du fauxbourg Saint-Germain. Sur l'avis de cet ecclésiastique, il entra dans l'église, se mit à prier Dieu de lui inspirer ce qu'il devoit dire, ce qu'il devoit faire pour le salut d'un homme dont il détestoit les principes, mais qu'il ne pouvoit s'empêcher de regarder comme son bienfaiteur. Sa prière faite, il revint chez Diderot, & le même jour, à l'instant où il

pansoit ses plaies, voici le langage qu'il lui tint : « M. Diderot , vous » me voyez aujourd'hui plus que ja- » mais ému sur votre sort ; n'en » foyez pas surpris. Je fais tout ce » que je vous dois. C'est par vos » bienfaits que je subsiste ; vous dai- » gnez m'honorer d'une confiance à » laquelle je n'avois pas lieu de m'at- » tendre ; il m'est dur d'être ingrat , » & je m'accuserois de l'être , si je » vous laissois ignorer le danger que » l'état de vos plaies m'annonce. » M. Diderot , vous avez des disposi- » tions à faire , vous avez sur-tout » des précautions à prendre pour le » monde où vous allez entrer. Je ne » suis qu'un jeune homme , je le fais ; » mais êtes-vous bien sûr que votre » philosophie ne vous laisse pas une » ame à sauver ? Je n'en doute pas , » moi ; & il m'est impossible de penser

» au fort qui attend mon bienfaiteur,
» & de ne pas l'avertir d'éviter un
» malheur éternel. Voyez, Monsieur,
» il en est temps encore. Pardonnez
» un avis que je dois à la reconnois-
» sance & à toutes vos bontés pour
» moi. »

Diderot écoutoit ce langage avec attendrissement ; il laissa même échapper quelques larmes. Il promit de peser ce qu'il venoit d'entendre , & de délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre dans une situation dont après tout il reconnoissoit toute l'importance. Le jeune homme attendoit avec impatience l'effet de ses délibérations. Le premier résultat fut conforme à ses desirs. Il courut avertir M. le Moine que Diderot demandoit à voir un prêtre pour se mettre en état de paroître devant Dieu. M. le Moine indiqua M. de Terfac, curé de Saint-

Sulpice. Diderot vit en effet M. de Tersac ; il le vit plusieurs fois ; il se préparoit à rédiger une rétractation publique de ses erreurs ; malheureusement les adeptes surveilloient leur coryphée. Sous prétexte que le danger n'avoit rien de pressant , que l'air de la campagne lui seroit plus favorable , ils lui persuadèrent au moins d'essayer. Son-départ fut tenu très-secret. Les malheureux qui l'entraînèrent , savoient bien qu'il n'avoit pas long-temps à vivre. Ils le gardèrent étroitement , & ne le quittèrent pas qu'ils ne l'eussent vu mort. Il expira entre leurs mains , le 2 Juillet 1784. Alors même continuant à tromper le public , les adeptes-geoliers ramenèrent secrètement son cadavre à Paris , firent courir le bruit que la mort l'avoit surpris à table , & allèrent par-tout publiant que leur plus

fameux athée étoit mort tranquillement & sans remords dans tout son athéisme. Le public le crut encore; & ce jeu de la scélératesse poursuivant jusqu'aux portes de l'enfer sa malheureuse proie, y poussant Diderot malgré lui, servit à fortifier l'impiété de ceux que l'exemple de son repentir auroit pu ramener à la vérité.

Des premiers auteurs de la conjuration contre le Christ, il ne restoit plus que Frédéric II. Dégouté des sophistes sans cesser d'être impie, ce prince auroit encore vu avec indifférence tomber tous les autels; mais il ne mourut ni sans avoir prévu que leur chute entraîneroit celle des trônes, ni sans regret d'avoir tant contribué lui-même à la chute des uns & des autres, par la protection qu'il avoit si long-temps accordée aux impies. Ils avoient eu beau lui cacher leurs prin-

cipes contre cette autorité qu'il fa voit si nécessaire pour le maintien de l'ordre public ; il avoit dévoilé les complots de leur égalité & de leur liberté démocratiques. En voyant les progrès que leurs principes faisoient en France , il n'avoit pu s'empêcher d'écrire : « Je me représente Louis XVI comme » une jeune brebis entourée de vieux » loups ; *il sera bien heureux s'il leur » échappe.* » Lett. du roi de Prusse , 18 Juin 1776.) Dans ses dernières années, il sentit plus fortement encore tout ce que ces mêmes principes préparoi ent de malheurs aux autres peuples , au sien même ; & alors il disoit : « *Je voudrois qu'il m'en eût » coûté la plus belle de mes victoires , » & laisser la religion dans l'état où je » l'ai trouvée en montant sur le trône.* » Ainsi celui-là même qui avoit accordé tant de protection aux sophistes con-

jurés contre le Christ, mourut dans l'effroi de leur conspiration contre les rois. Cependant ces hommes déjà si redoutables par la plus funeste influence sur l'opinion des peuples, n'étoient pas les seuls à tramer les mêmes complots. Dans les autres secrets de la franc-maçonnerie, il existoit des arrière-loges, dont les mystères étoient depuis long-temps tous ceux du club d'Holbach. C'est dans ces mêmes autres que je vais essayer de conduire mes lecteurs; c'est à ces mystères qu'il faut les initier, pour faire concevoir d'où sortirent tous ces millions de bras que la révolution Française a montrés si actifs à seconder les complots des sophistes de l'impiété & tous ceux des sophistes de la rebellion. Quelque étrange que puisse paroître au premier coup d'œil le rapprochement du club d'Holbach & des arrière-loges maçonniques, on verra

qu'au moins depuis bien des années les projets étoient les mêmes ; que les sectes , il est vrai , différoient dans les moyens , mais que bientôt elles pouvoient se réunir , & que cela même devoit le plus contribuer à l'exécution des grands forfaits , qui sembloit la plus innocente dans ses jeux & la plus insignifiante dans ses mystères.

TROISIÈME PARTIE.

SUITE DE LA CONSPIRATION DES SOPHISTES DE LA REBELLION.

*DES diverses espèces de Franc-Maçons ;
secrets & complots de leurs Arrière-
Loges.*

EN parlant des Franc-Maçons , la vérité & la justice nous font une loi rigoureuse de commencer par une exception qui mette à l'abri de nos inculpations le grand nombre de frères initiés à leurs loges , & qui auroient eu la plus grande horreur de cette association, s'ils avoient prévu qu'elle pût jamais leur faire contracter des engagements contraires aux devoirs

Exception préliminaire; des Maçons honorés.

de l'homme religieux & du vrai citoyen.

L'Angleterre sur-tout est pleine de ces hommes honnêtes, excellens citoyens, hommes de tout état, de toutes conditions, qui se font honneur d'être Maçons & qui ne se distinguent des autres que par des liens qui semblent resserrer ceux de la bienfaisance & de la charité fraternelle. Il fut long-temps en Allemagne une exception presque aussi générale à faire pour la plupart des loges. On peut en dire autant de bien d'autres contrées & même de la France. Ce fut, il est vrai, dans ce royaume que les mystères maçonniques furent plutôt & plus généralement changés en une véritable conspiration; mais en France même, jusqu'à ces derniers temps, il resta toujours un certain nombre de frères maçons auxquels le grand secret de la conspiration ne fut jamais révélé

à cause de leurs dispositions soit religieuses , soit politiques. En un mot , les exceptions à faire pour les maçons honnêtes , ont été & sont encore si nombreuses , qu'elles deviennent elles-mêmes un mystère inexplicable pour ceux qui n'ont pas saisi l'histoire & les principes de la secte. Comment en effet concevoir une association très-nombreuse d'hommes unis par des liens & des sermens qui leur sont à tous extrêmement chers , & dans laquelle il ne fut si long-temps qu'un très-petit nombre d'adeptes connoissant le dernier objet de leur union ? Pour répondre à cette énigme & pour mettre de l'ordre dans nos idées sur cette fameuse société , je traiterai d'abord du secret commun à tous les grades , c'est-à-dire en quelque sorte de ses petits mystères ; ensuite du secret & de la doctrine de ses arrière-loges , ou bien des grands mystères de la

franc-**maçonnerie**. Une fois pour toutes , je déclare ici que par franc-**maçons** conspirateurs , je n'entends jamais que les maçons admis dans ces arrière- loges aux derniers mystères de la secte. Sans rien décider sur leur origine , j'en parlerai au moins d'après les prétentions même des plus savans franc-**maçons**; & on verra les preuves qu'ils me fournissent de leur grand objet. Enfin nous en viendrons à l'union de la franc-**maçonnerie** avec les sophistes conjurés , & aux moyens qu'elle leur a fournis pour l'exécution de leurs complots, soit contre la religion , soit contre les souverains.

Secret général de la maçonnerie ou ses petits mystères dévoilés par les maçons eux-mêmes.

Jusques au 12 Août 1792 , les Jacobins François n'avoient encore daté les fastes de leur révolution, que par les années de leur prétendue *liberté*. En ce jour, Louis XVI, depuis quarante-huit heures déclaré par les re-

belles déchu de tous ses droits au trône, alloit être emmené captif aux tours du Temple. En ce même jour l'assemblée des rebelles prononça qu'à la date de la *liberté* on ajouteroit désormais dans les actes publics la date de l'*égalité*; ce décret lui-même fut daté la quatrième année de la *liberté*; le premier jour de l'*égalité*.

En ce même jour, pour la première fois, éclata enfin publiquement ce secret si cher aux franc-maçons, & prescrit dans leurs loges, avec toute la religion du serment le plus inviolable. A la lecture de ce fameux décret, ils s'écrièrent : « Enfin nous y voilà ; la France entière n'est plus qu'une grande loge, les François sont tous franc-maçons, & l'univers entier le fera bientôt comme nous. »

J'ai été témoin de ces transports, j'ai entendu les franc-maçons jusques

alors les plus réservés, les vénérables ou les maîtres des loges, répondre sans déguisement aux questions que leur joie occasionnoit : « oui, enfin » voilà le grand objet de la franc-
» maçonnerie rempli. *Égalité & liberté ;*
» *tous les hommes sont égaux & frères ;*
» *tous les hommes sont libres* : c'étoit là
» toute l'essence de notre code, tout
» l'objet de nos vœux, tout notre
» grand secret. » J'ai entendu cette déclaration de leur part & de leur bouche, devant tout ce que les maçons appeloient alors des *profanes*, non seulement sans exiger des hommes ou des femmes la moindre espèce de secret, mais avec tout le désir que désormais toute la France en fût instruite pour la gloire des maçons ; pour qu'elle reconnût dans eux les vrais auteurs de toute cette révolution *d'égalité & de liberté*, dont elle donnoit le grand exemple à l'univers.

Tel étoit en effet le secret général des franc-maçons. Il ne se manifestoit pas également dans toutes leurs loges & dans toutes les contrées ; mais par-tout les franc-maçons réunis dans leurs loges , faisoient leurs délices de se trouver entr'eux *égaux & libres*. Depuis plus de quarante ans au moins, la déclaration expresse & formelle de cette égalité , de cette liberté , étoit la première leçon donnée dans toutes les loges du grand-orient de Paris , dès la première initiation à leurs petits mystères. Ces mots *égalité & liberté* étoient les mots qui disoient tout ; mais tous les franc-maçons ne les entendoient pas de même. L'explication seule rendoit le secret innocent dans les uns , monstrueux dans les autres.

Je conjure donc les maçons honnêtes de ne pas se croire tous accusés ici de vouloir établir une révolution

semblable à celle qui fait aujourd'hui le désastre du monde. Quand j'aurai constaté cet article de leur code, je dirai comment il s'est fait que tant d'ames honnêtes & vertueuses n'en aient pas soupçonné le but ultérieur; mais, pour l'histoire de la révolution, il importe de ne plus laisser le moindre doute sur cet objet fondamental de leurs mystères; sans cela, il seroit impossible de concevoir le parti que les sophistes de l'impiété & de la rébellion ont su tirer des loges maçonniques. Je ne m'en tiens donc pas à ces aveux que j'ai entendus, & que bien des personnes peuvent certifier avoir entendus comme moi, de la bouche des adeptes, depuis que leurs succès en France leur ont fait regarder leur secret comme étant désormais superflu.

Confirma-
tion de ces
petits mys-
tères.

Long-temps avant tous ces aveux, il étoit un moyen assez facile de reconnoître que *la liberté & l'égalité*

étoient le grand objet de leurs loges. Combien de fois en effet ne les entendoit-on pas se vanter qu'ils étoient tous *égaux & frères*, qu'il n'étoit dans leurs loges, ni nobles, ni roturiers, ni pauvres, ni riches, ni sujets, ni rois. La plupart de leurs chansons célébroient sans cesse & cette *égalité* & cette *liberté*. Le mot de frère dans leur bouche n'annonçoit jamais autre chose que des hommes parfaitement libres, parfaitement égaux entr'eux. Le nom même de *franc-maçon* ne signifioit pas autre chose qu'une société d'hommes *francs & libres*.

Je n'aurois aucune de ces preuves, il est temps que je dise celles qui me sont propres. Quoique j'aie vu tant de maçons, depuis le décret sur l'égalité, s'expliquer nettement, & en France & ailleurs, sur ce fameux secret; & quoique leur serment dût les rendre plus réservés que moi, qui

n'en ai fait aucun ni à leurs loges ; ni à leur révolution d'égalité & de liberté , je garderois encore un profond silence sur ce dont je puis parler comme témoin , si je n'étois pleinement convaincu combien il importe aujourd'hui que le dernier & le profond secret de la maçonnerie soit enfin connu de tous les peuples. Je serois très-fâché d'offenser les maçons honnêtes , religieux , bons citoyens ; mais ce ne sera pas sans doute ceux-là qui préféreront l'honneur de leur secret au salut public , aux précautions à prendre contre une secte scélérate , qui fait servir leurs vertus mêmes à tromper l'univers. Je parlerai donc sans déguisement , sans crainte de manquer aux maçons que j'estime & que je révère ; me souciant fort peu d'encourir l'indignation de ceux que je méprise & dont je déteste les complots.

Long-

Long-temps sollicité par des maçons qui vouloient absolument m'entraîner dans leurs loges , je m'étois constamment refusé à leurs invitations , ils prirent enfin le parti de m'entrôler malgré moi. La partie fut liée ; je fus invité à dîner chez un ami. Là je me trouvois seul profane au milieu des maçons ; le repas terminé , les domestiques renvoyés , on propose de se former en loge & de m'initier ; je persiste dans mon refus & sur-tout dans celui de faire le serment d'un secret dont l'objet m'est inconnu. On me dispense de ce serment ; je résiste encore ; on me presse , en me disant sur-tout qu'il n'y a pas le moindre mal dans la maçonnerie ; que la morale en est excellente ; je répons en demandant si elle vaut mieux que celle de l'Evangile. Au lieu de répliquer , on se forme en loge , & alors commencent toutes ces figneries

L'auteur
admis aux
loges , &
comment.

ou ces cérémonies puériles que l'on trouve décrites dans divers livres maçonniques, tels que *Joakin & Booz*. Je cherche à m'échapper. L'appartement est vaste, la maison écartée ; les domestiques ont le mot ; toutes les portes sont fermées, il faut bien se résoudre à être au moins passif à laisser faire. On m'interroge, je réponds presque à tout en riant ; me voilà déclaré apprenti, & tout de suite compagnon. Bientôt même c'est un troisième grade, c'est celui de maître qu'il faut me conférer. Ici on me conduit dans une vaste salle ; la scène change & devient plus sérieuse. En m'épargnant les épreuves pénibles, on ne m'épargne pas au moins bien des questions insignifiantes & ennuyeuses. Long-temps encore je ne vois en tout cela que jeux, puérités, cérémonies burlesques. Enfin survient cette question que me fait gravement le véné-

rable : êtes-vous disposé , mon frère , à exécuter tous les ordres du grand-maître de la maçonnerie , par préférence à ceux d'un roi , d'un empereur , d'un souverain quelconque ? — Ma réponse fut *non*. Le vénérable s'étonne & reprend : comment *non* ! Vous ne seriez donc venu parmi nous que pour trahir nos secrets ! Vous ne savez pas que de tous nos glaives , il n'en est pas un seul qui ne soit prêt à percer le cœur des traîtres. — Dans cette question , dans tout le sérieux & dans les menaces qui l'accompagnoient , je ne voyois encore qu'un jeu ; je n'en répondis pas moins négativement. J'ajoutai ce qu'on peut aisément imaginer : il est assez plaisant de supposer que je veuille trahir vos secrets , moi qui ne suis venu ici que par force , & à qui vous n'en avez dit encore aucun. S'il faut pour les favoriser promettre d'obéir à un homme

que je ne connois pas , & si les intérêts de la maçonnerie peuvent compromettre quelques-uns de mes devoirs , adieu , messieurs , il en est temps encore ; je ne fais rien de vos mystères & je n'en veux rien savoir.

Le vénérable insiste , ajoute encore de nouvelles menaces ; je réponds toujours , *non*. Je vous ai annoncé , ajoutai-je même , que si dans tous vos jeux il se trouvoit quelque chose de contraire à l'honneur & à la conscience , vous apprendriez à me connoître. Vous y voilà , mais vous n'obtiendrez pas de moi que je promette jamais rien de semblable. Encore une fois , *non*.

A l'exception du vénérable , tous les frères gardoient un morne silence. Quoiqu'ils ne fissent dans le fond que s'amuser de cette scène , elle devoit encore plus sérieuse entre le vénérable & moi. Il renouveloit toujours

la question pour m'excéder & m'arracher un *oui*. Enfin il me fatigue ; j'avois les yeux bandés , j'arrache le bandeau , je le jette par terre , & en frappant du pied je réponds par un *non* , accompagné de tout l'accent de l'impatience. A l'instant toute la loge part de battemens de mains en signe d'applaudissement. Le vénérable donne alors des éloges à ma constance. Voilà , dit-il entre autres , les gens qu'il nous faut ; des hommes de caractère & qui savent avoir de la fermeté. A mon tour , je leur dis : des gens de caractère ? & combien en trouvez-vous qui résistent à vos menaces ? & vous mêmes , messieurs , n'avez-vous pas dit *oui* à cette question ? & si vous l'avez dit , comment espérez-vous me faire croire que dans vos mystères il n'y a rien de contraire à l'honneur & à la conscience ? Le ton que je prenois avoit rompu

l'ordre de la loge. Les frères s'approchèrent de moi, en me disant que je prenois les choses trop au sérieux, trop à la lettre; qu'ils n'avoient jamais prétendu s'engager eux-mêmes à rien de contraire aux devoirs d'un bon François; que je n'en ferois pas moins admis, malgré ma résistance. Je le fus en effet; on me donna les signes & les mots de passe pour ce troisième grade, comme on avoit fait pour les deux autres. Mais je ne favois point encore le secret; il me fut dit seulement que je pourrois l'apprendre, en assistant à la réception de quelques frères dans une loge régulière.

Je connoissois trop bien ceux qui m'avoient reçu, pour ne pas croire à la protestation qu'ils n'avoient jamais prétendu s'engager à rien de contraire à leurs devoirs; & je leur dois cette justice, que lors de la révolution ils se sont tous montrés bons royalistes,

à l'exception du vénérable, que j'ai vu donner à plein collier dans le Jacobinisme. Je promis d'assister à leurs séances régulières, pourvu qu'on ne m'y parlât pas de serment; ils le promirent & me tinrent parole. Seulement ils me sollicitèrent d'inscrire mon nom sur la liste qui étoit régulièrement envoyée au grand-orient. Je refusai encore, en demandant du temps pour délibérer; & lorsque j'eus assez vu ce que c'étoit que ces loges, je me retirai sans avoir même consenti à cette inscription.

Le jour marqué pour la réception d'un frère en loge régulière arriva, & j'en fus averti. Je ne décrirai point ici la loge, les cérémonies, & les épreuves de cette réception. Tout cela ne paroît dans les premiers grades que des jeux enfantins. Je peux simplement rendre témoignage, que tout ce que qu'on en lit dans la *Clef des*

maçons, dans leurs cathéchismes & quelques autres livres de cette espèce, est de la plus grande exactitude, au moins pour les trois grades que j'ai reçus & vu donner, à quelque différence près fort peu essentielle.

L'article important pour moi étoit d'apprendre enfin le fameux secret de la maçonnerie. Le moment arriva où le récipiendaire eut ordre d'approcher du vénérable. Alors ceux des frères qu'on avoit armés d'un glaive, se forment en deux lignes, tenant leurs épées élevées & penchées les pointes en avant, de manière à former ce que les maçons appellent la voûte d'acier. Le récipiendaire passe sous cette voûte, & arrive devant une espèce d'autel élevé sur des gradins au fond de la loge. Le vénérable assis sur un fauteuil ou trône derrière cet autel, lui fait un long discours sur l'inviolabilité du secret qui va lui

être confié, sur le danger de manquer au serment qu'il va prononcer, & lui montre les glaives prêts à percer les traîtres, en lui annonçant qu'il n'échappera pas à la vengeance. Le récipiendaire jure qu'il veut avoir la tête coupée, le cœur & les entrailles arrachées, & ses cendres jetées au vent, s'il vient jamais à trahir ce secret. Ce serment prononcé, le vénérable lui dit ces paroles, que j'ai bien retenues, parce qu'on peut juger avec quelle impatience je les attendois : mon cher frère, le secret de la franc-maçonnerie consiste dans ces mots, *égalité & liberté ; tous les hommes sont égaux & libres ; tous les hommes sont frères*. Le vénérable n'ajouta pas un mot, & on passa gaiement au repas maçonnique.

Je me permis d'abord de rire de ce fameux secret, de dire même aux frères que si c'étoit là tous leurs

myftères , je les favois depuis long-temps. Et en effet , fi on entend par-là que les hommes ne font pas faits pour être esclaves , mais pour jouir d'une vraie liberté fous l'empire des loix ; fi par égalité , on veut dire qu'étant tous les enfans d'un père commun , d'un même Dieu , les hommes doivent tous s'aimer , s'aider mutuellement comme des frères ; je ne vois pas que j'euffe befoin d'être maçon pour apprendre ces vérités. Je les trouvois bien mieux dans l'Évangile que dans leurs jeux puérils. Je dois dire que dans toute la loge je ne voyois pas un feul maçon donner au grand fecret un autre fens. C'est en effet celui qu'il avoit dans les trois premiers grades , & même pour un très-grand nombre de ceux qui arrivoient à des grades plus élevés , fans qu'on leur en dît davantage. Toute cette égalité & cette liberté

n'étoient pour les frères honnêtes que le plaisir de s'assembler, de s'amuser entre eux, de quelque rang & condition qu'ils fussent, avec toute la liberté, la joie & la décence qui peuvent régner entre les enfans d'une même famille. La plupart des maçons n'étoient guère curieux d'en savoir davantage; mais le temps vint enfin où les esprits se trouvèrent plus disposés à la dernière explication de ce fameux secret; & c'est alors que la franc-maçonnerie fit d'une multitude prodigieuse de ces loges, autant de véritables pépinières du Jacobinisme. Avant de dire comment s'opéra cette révolution du commun des franc-maçons, je vais dire comment je fus conduit moi-même au véritable sens de leur égalité & liberté.

Il y avoit déjà quelques années que j'étois initié aux premiers grades, la révolution Française approchoit;

Comment l'auteur parvient à découvrir le secret des arrières-loges.

dans mes conversations avec plusieurs frères maçons, il m'étoit trop aisé d'appercevoir tout ce penchant philosophique vers une égalité & une liberté désorganisatrices, qui faisoit depuis long-temps l'objet de la plupart des productions de nos sophistes. J'avois eu d'ailleurs occasion d'étudier & d'approfondir quelques-uns des livres maçonniques ; j'en vins au point de me persuader que la dernière explication de cette égalité & liberté, n'étoit que l'affranchissement de toutes lois religieuses & la haine de toute monarchie. J'exposai mes raisons à quelques-uns des frères honnêtes que je voyois plus familièrement, & qui avoient été admis à ce qu'ils avoient cru les derniers mystères. Sur les réflexions que je leur fis faire, quelques-uns avouèrent que je pouvois avoir raison, qu'ils avoient vu des choses qui commençoient au moins

à leur être suspects. Il leur étoit cependant difficile de concevoir à quel point on abusoit de leur crédulité. Parmi ces frères honnêtes, il en étoit un sur-tout qui résistoit fortement à toutes mes preuves ; qui me croyoit un homme prévenu, & plein d'un enthousiasme qui seul pouvoit donner du poids à mes raisonnemens. Sa grande preuve à lui, étoit que depuis long-temps il étoit dans les plus hauts grades & dans les fonctions les plus honorables de l'ordre, quoique son attachement à la religion & à la monarchie fût connu par les frères. J'eus souvent avec lui des contestations très-sérieuses sur cet objet. Enfin, jaloux de le convaincre, je lui fis voir au moins, & il avoua qu'il restoit encore des objets mystérieux qu'il ne concevoit pas & dont on lui avoit même refusé l'explication. Il n'en soutenoit pas moins qu'il en

Adeptes convaincu par sa propre expérience.

feroit de ces hiéroglyphes comme de l'équerre, du compas, de la truelle & de tous les autres. Je favois qu'il ne lui restoit plus qu'un pas à faire pour se tirer de son aveuglement. Je m'avisai de lui suggérer la marche à suivre pour arriver au grade où le voile se déchire, où il n'est plus possible de se faire illusion sur l'objet ultérieur des arrière-adeptes. Il désireroit trop lui-même de savoir ce qui pouvoit en être, pour ne pas essayer les moyens que je lui indiquois ; mais il se flattoit bien que tout cela n'aboutiroit qu'à lui fournir de nouvelles armes, pour me convaincre moi-même de mes torts & de l'injustice de mes préjugés sur la maçonnerie. Très-peu de jours se passent, je le vois entrer chez moi dans un état que ses discours peuvent seuls peindre. — Oh ! mon cher ami, mon cher ami ! — Que vous ayiez bien

raison ! — Ah ! que vous aviez bien raison ! — Où étois-je, mon Dieu ; où étois-je ? — J'entendis aisément ce langage — il ne pouvoit presque pas continuer ; il s'affit comme un homme qui n'en peut plus , répétant encore diverses fois ces paroles : où étois-je ? ah ! que vous aviez bien raison ! — Je voulus qu'il m'apprît quelques-uns des détails que j'ignorois. — Que vous aviez bien raison , répétoit-il encore, *mais c'est tout ce que je peux vous dire.* — Ah malheureux ! lui dis-je alors , je vous demande moi-même pardon ; vous venez de faire un serment exécration ; & c'est moi qui vous y ai exposé. Mais je vous le proteste , cet atroce serment ne m'étoit pas venu dans la pensée , lorsque je vous suggérai les moyens d'apprendre enfin par vous-même à connoître ceux qui vous avoient si long-temps & si affreusement

ment abusé. Je sens qu'il valoit encore mieux ignorer le fatal secret, que l'acheter au prix d'un pareil serment. Je me ferois donné bien de garde de vous exposer à cette tentative; je ne le pouvois pas en conscience; mais franchement je n'y réfléchis pas. — Je disois vrai, je n'avois pas alors pensé à ce serment. Sans trop chercher à quel point il oblige au secret, je craignis d'être indiscret. Il me suffisoit d'avoir prouvé à ce monsieur que je favois au moins une partie de ce profond mystère. Aux questions que je lui fis, il vit assez qu'il ne m'apprenoit rien par un aveu qui, à lui seul, en dit au moins l'essence.

La révolution Française étoit alors commencée; le nouvel adepte y avoit même perdu sa fortune, en perdant ses emplois; il m'avoua que désormais elle étoit réparée, s'il acceptoit ce qu'on lui proposoit. Si je veux,

me dit-il , partir pour Londres , pour Bruxelles , pour Constantinople , ou pour toute autre ville à mon choix ; ni ma femme , ni mes enfans , ni moi , nous n'avons plus besoin de rien. — Oui , lui observai-je , mais à condition que vous irez prêcher l'égalité , la liberté & toute la révolution. — *Tout juste , mais c'est là tout ce que je puis vous dire. Ah ! où étois-je ?* — Je vous en conjure , ne me pressez pas davantage.

J'en avois bien assez pour le moment ; j'espérois que le temps & l'étude , ou quelques autres adeptes me fourniroient un jour des explications plus détaillées , & je n'ai pas été trompé dans cet espoir. Avec un peu plus d'attention & de réflexion sur la nature même de leurs grades , de leurs jeux & de tous leurs mystères , il eût été facile aux franc-maçons honnêtes d'appercevoir l'objet secret

Comment
tous les hon-
nêtes-maçons
auroient pu
prévoir la
nature des
arrière-se-
crets.

de quelque secte cachée dans le fond de leurs arrière-loges. Le prétendu objet de leur maçonnerie étoit, leur disoit-on d'abord, *de bâtir des temples à la vertu & des cachots au vice*, ou bien d'initier les adeptes à la *lumière*, & de les délivrer des ténèbres où les *profanes* sont ensevelis; ces profanes étoient tout le reste des hommes. Cette promesse seule devoit leur annoncer qu'il est pour les maçons une morale, une doctrine auprès de laquelle toutes les leçons & toute la lumière de l'Évangile ne sont qu'erreurs & ténèbres. En second lieu, c'étoit toujours avec la précaution des plus terribles sermens, & sous la condition du secret le plus inviolable, qu'on leur communiquoit cette prétendue lumière. A quoi bon toutes ces précautions, si la vertu & la vérité seule devoient être l'objet de leurs grands mystères? Ou bien la

science maçonnique est conforme aux lois du christianisme, au repos des états; & alors, qu'avoient-ils donc à craindre des rois & des pontifes sous l'empire chrétien ? ou bien cette prétendue science est en opposition avec les lois religieuses & civiles de l'univers chrétien; & alors ne devoient-ils pas dire très-naturellement: celui-là fait mal qui aime à se cacher. Enfin, ce que les maçons cachent, n'est pas ce qu'on peut trouver de louable dans leur association. Ce n'est pas cet esprit de fraternité, de bienveillance générale dont ils font tant de bruit, & qui ne seroit d'ailleurs rien moins qu'un secret pour tout religieux observateur de l'Évangile. Ce ne sont pas même les plaisirs, les douceurs de leur égalité, de leur union, de leurs repas fraternels; il est donc dans leur secret quelque chose d'une toute autre nature que

cette fraternité; quelque chose de bien moins innocent que la joie des fantés maçonniques.

Voilà ce qu'on peut dire en général à tout maçon, ce qui pouvoit leur faire soupçonner à eux-mêmes qu'il étoit dans leurs arrière-loges des secrets d'une toute autre nature que celui de leur fraternité, de leurs signes & de leurs mots de passe. L'affectation feule du secret sur ces premiers mots de la maçonnerie *égalité & liberté*, annonçoit qu'il devoit y avoir une explication de ces mots, telle qu'il importoit à la secte d'en cacher la doctrine aux hommes de l'état ou de la religion. C'est en effet pour arriver à cette explication dans le dernier mystère, qu'il falloit tant d'épreuves, tant de sermens & tant de grades.

Préparation
à ces secrets
par le grade
de maître.

Pour mettre le lecteur à portée de juger à quel point ce préjugé se vé-

rifie dans les arrière-loges, exposons ici l'histoire allégorique dont les profonds mystères de la secte ne sont que l'explication & le développement. Cette histoire est celle qu'on raconte à l'initié, dans le grade de maître maçon, pour le préparer à l'impression qu'elle doit faire sur son cœur. La loge où on l'admet est tendue en noir; au milieu est un sarcophage élevé sur des gradins & couvert d'un drap mortuaire; les frères sont autour dans l'attitude de la douleur. Quand l'adepte a été admis, le vénérable lui raconte la fable suivante.

Adoniram, choisi par Salomon; présidoit au payement des ouvriers qui bâtissoient le temple; ces ouvriers étoient au nombre de trois mille. Pour donner à chacun le salaire qui lui convenoit, Adoniram les divisa en trois classes, apprentis, com-

pagnons & maîtres. Il donna à chacune de ces classes son mot du guet, ses signes propres, & la manière dont les frères devoient se toucher pour être reconnus. Chaque classe devoit tenir ses signes & son mot extrêmement secrets. Trois compagnons voulant se procurer le mot, & par-là le salaire des maîtres, se cachèrent dans le temple, se postèrent ensuite chacun à une porte différente. Au moment où Adoniram avoit coutume de fermer le temple, le premier compagnon qui le rencontre lui demande *la parole de maître*. Adoniram refuse, & reçoit sur la tête un grand coup de bâton. Il veut fuir par une autre porte; même rencontre, même demande & même traitement. A la troisième porte enfin, le troisième compagnon le tue pour le même refus. Ses assassins l'enterrent sous un tas de pierres, au-dessus duquel ils mettent

une branche d'acacia , pour reconnoître la place où ils ont mis le cadavre.

L'absence d'Adoniram désempère Salomon & les maîtres ; on le cherche par-tout ; enfin , un des maîtres découvre son cadavre , & le prend par un doigt qui se détache de la main. Il le prend ensuite par le poignet qui se détache du bras. Dans son étonnement , il s'écrie *mac benac* , ce qui signifie , suivant la plupart des maçons , *La chair quitte les os*.

Dans la crainte qu'Adoniram n'eût révélé leur mot du guet , appelé *la parole* , tous les maîtres convinrent de le changer , & d'y substituer ces mots de *mac benac* ; mots vénérables , que les franc-maçons ne prononcent jamais hors des loges.

Cette histoire finie , l'adepte est instruit que l'objet de son grade est de s'occuper à chercher cette parole

perdue par Adoniram, & à venger la mort de ce martyr du secret maçonnique. (*Voyez dans les livres de maçonnerie, le grade de maître.*) Bien des maçons ne voyant dans cette histoire qu'une fable, & dans tout ce qui l'accompagne que des jeux d'enfans, se soucient fort peu d'aller plus avant dans ce mystère.

Grade d'Élu. Le moment où ces jeux deviennent plus sérieux, est l'initiation au grade d'*Élu*. Ce grade a deux parties, l'une s'applique à la vengeance d'Adoniram, qui devient ici *Hiram*; l'autre est la recherche de la parole ou bien de la doctrine sacrée qu'elle exprimoit, & qui a été perdue.

Dans ce grade d'Élu, tous les frères paroissent vêtus en noir, portant au côté gauche un plastron, sur lequel on a brodé une tête de mort, des os & un poignard; le tout entouré de la devise, *vaincre ou mourir*,

avec

avec un cordon en fautoir, portant même devise. Tout respire la mort & la vengeance, dans le costume & le maintien des frères. L'aspirant est conduit dans la loge, un bandeau sur les yeux, les mains couvertes de gants ensanglantés. Le poignard à la main, un adepte le menace de lui percer le cœur, pour le crime dont il est accusé. Après bien des terreurs, il n'obtient la vie qu'en promettant de venger le père des maçons, par la mort de son assassin. On lui montre une sombre caverne; il faut qu'il y pénètre; on lui crie : frappez tout ce qui va vous résister; entrez, défendez-vous & vengez notre maître. C'est à ce prix que vous serez élu. Un poignard à la main droite, une lampe à la main gauche, il s'avance; un fantôme se trouve sur ses pas; il entend encore cette voix : frappez, vengez Hiram; voilà son assassin. Il

frappe; le sang coule. — Coupez encore la tête à l'assassin. — La tête du cadavre se trouve à ses pieds; il la saisit par les cheveux; il l'apporte triomphant en preuve de sa victoire; la montre à chaque frère, & il est jugé digne d'être élu.

Peu de frères maçons soupçonnoient tous les crimes dont cette épreuve féroce étoit l'apprentissage; il en étoit de même pour la partie religieuse de ce même grade. Ici l'adepte se trouvoit pontife & sacrificeur avec tous ses confrères. Revêtus des ornemens du facerdoce, ils offroient le pain & le vin, suivant l'ordre de Melchisedech. L'objet secret de cette cérémonie étoit d'établir l'égalité religieuse, de montrer tous les hommes également prêtres & pontifes; de rappeler tous les maçons à la prétendue religion naturelle, & de leur persuader que celle de Moïse &

de Jesus-Christ , par la distinction des prêtres & des laïques , avoit violé les droits naturels de la liberté & de l'égalité religieuse. Il a fallu à bien des adeptes tous les forfaits & toute l'impunité de la révolution Française , pour confesser qu'ils avoient été dupes & de l'atrocité & des jeux sacrilèges de ce grade.

Le maçon , dont le zèle ne se refroidit pas après avoir subi d'autres épreuves , passe ordinairement aux trois grades de la maçonnerie Ecoſſoise ; & ici il apprend que jusqu'à ce moment , dans quelque état qu'il ait vécu , il n'a été qu'un vil esclave. C'est pour cela qu'il n'est admis devant les frères qu'avec la corde au cou , & demandant à rompre ses liens. Il faudra qu'il paroisse dans une posture plus humiliante encore , lorsque du second grade de maître Ecoſſois , il voudra s'élever au troisième , à

Grades
Ecoſſois.

celui que les maçons appellent *chevalier de Saint - André*. Le frère qui aspire à cet honneur, est enfermé dans un obscur réduit. Là, une corde à quatre nœuds coulans entrelasse son cou ; là, étendu par terre, à la lueur d'une lampe, il est abandonné à lui-même pour méditer sur l'esclavage auquel il est encore réduit, & pour apprendre à connoître le prix de la liberté. Un des frères arrive enfin, & l'introduit en prenant la corde d'une main, & en tenant de l'autre une épée nue, comme pour l'en percer s'il oppose la moindre résistance. Le candidat n'est déclaré libre qu'après avoir subi une foule de questions, & sur-tout qu'après avoir juré sur le salut de son âme de ne jamais trahir les secrets qui lui seront confiés. Il seroit inutile de répéter ici tous ces sermens. Chaque grade a le sien, & ils sont tous affreux. Tous soumettent

l'aspirant aux plus terribles vengeances, ou de Dieu, ou des frères, s'il manque à son secret. Je m'en tiens donc à la doctrine de ces secrets eux-mêmes.

Dans le premier grade de chevalier Écossais, l'adepte apprend qu'il est élevé à la dignité de *grand-prêtre*. Il reçoit une espèce de bénédiction au nom de *l'immortel & invisible Jéhova*. La science maçonnique ne lui est encore donnée que comme celle de Salomon & d'Hiram, renouvelée par les chevaliers du Temple; mais dans le second grade, elle se trouve avoir pour père Adam lui-même. Ce premier homme, & ensuite Noé, Nembrod, Salomon, Hugues des Païens fondateur des templiers, & Jacques Moley leur dernier grand-maître, deviennent les grands sages de la maçonnerie, les favoris de Jéhova. Enfin, dans son troisième grade, on

lui dévoile que la fameuse parole, si long-temps oubliée, & perdue depuis la mort d'Hiram, étoit le nom de *Jéhova*. Elle fut retrouvée, lui dit-on, par les templiers, à l'occasion d'une église que les Chrétiens vouloient bâtir à Jérusalem. En fouillant le terrain sur lequel étoit jadis la partie du temple de Salomon, on découvrit trois pierres, qui servoient de fondement à l'ancien temple. La forme & l'union de ces trois pierres attirèrent l'attention des templiers. Leur étonnement redoubla, quand ils virent le nom de *Jéhova* gravé sur la dernière. Le respect que ce nom inspira, rendit ce monument précieux. Les trois pierres furent secrètement portées en Écosse. Les chevaliers du Temple en firent les premiers fondemens de leur loge. Leurs héritiers, successeurs du secret, sont aujourd'hui les maîtres parfaits de la franc-

maçonnerie & les grands prêtres de Jéhova.

Ce secret déformais ne doit pas être bien difficile à deviner. Il se réduit à voir dans le *maître Ecoffois*, ce prétendu grand-prêtre de Jéhova, ou bien de la religion du déisme, que l'on nous dit avoir été successivement celle d'Adam, de Noé, de Nembrod, de Salomon, des chevaliers du Temple; & qui doit être aujourd'hui la seule religion du parfait maître franc-maçon. (*Voy. les grades des maîtres Ecoffois, imprimés à Stockolm, année 1784.*)

Les adeptes pouvoient s'en tenir à ces mystères; les maçons Ecoffois qui en auroient bien saisi tout le sens, pouvoient se regarder comme libres & prêtres de la religion naturelle. Ce sacerdoce les délivroit de tous les mystères de l'Évangile, de toute religion révélée. Il faut en convenir cependant, bien des maçons encore

ne pénétroient point, ne se mettoient pas même en peine de pénétrer le sens intérieur de toute cette initiation. Aussi est-il encore d'autres grades destinés à les amener petit à petit aux derniers mystères. Eussent-ils bien connu tous ceux du maître Ecoffois, il restoit à leur dire par qui cette fameuse parole de *Jéhova* avoit été ravie, par qui le culte si chéri du déiste avoit été aboli. Cet objet étoit celui d'un nouveau grade, divisé lui-même en plusieurs autres grades appelés rose-croix.

Grade de
rose-croix.

Comme on est rarement initié à ces grades sans avoir obtenu celui de maître Ecoffois, le lecteur voit déjà que la parole à retrouver n'est plus celle de *Jéhova*. Aussi tout change-t-il ici, tout y est relatif à l'auteur du christianisme immolé sur le Calvaire. un long drap noir tapisse les murailles; un autel dans le fond; au-dessus de cet autel, un transparent qui laisse

appercevoir trois croix , & celle du milieu distinguée par l'inscription ordinaire des crucifix. Les frères , en habits sacerdotaux , sont assis par terre dans un profond silence , l'air triste & affligé , le front appuyé sur la main en signe de douleur. Les décorations & les cérémonies de ces grades de rose-croix varient sans doute suivant les diverses contrées ; mais voici ce qu'on trouvera de commun à tous les codes dans lesquels elles sont décrites.

A l'ouverture de la loge , le président interroge le premier surveillant : *Quelle heure est-il ?* La réponse est conçue en ces termes : « Il est la première heure du jour , l'instant où le voile du Temple se déchira , où les ténèbres de la consternation se répandirent sur la surface de la terre , où la lumière s'obscurcit , où les outils de la maçonnerie se bris-

» sèrent , où l'étoile flamboyante dis-
 » parut , où la pierre cubique fut
 » brisée , où la parole fut perdue. »

L'adepte qui a suivi dans la maçonnerie le progrès de ses découvertes , n'a pas besoin de nouvelles leçons pour entendre l'essence de ces paroles. Il voit que le jour où le mot *Jéhova* fut perdu , est précisément celui où Jésus-Christ , ce fils de Dieu mourant pour le salut des hommes , consumma le grand mystère de la religion chrétienne , & détruisit toute autre religion soit judaïque , soit naturelle ou philosophique. Plus un maçon est attaché à la *parole* , c'est-à-dire à sa prétendue religion naturelle , plus il apprendra à détester l'auteur & le consommateur de la religion révélée.

Aussi cette parole qu'il a déjà trouvée dans les grades supérieurs , n'est-elle plus l'objet de ses recherches dans celui-ci. Pour lui faire trouver celle

qui, dans la bouche des adeptes, rappelle habituellement le blasphème du mépris & de l'horreur contre le Dieu du christianisme, il s'établit entre le vénérable & lui le dialogue suivant :

Q. De quel pays êtes-vous ? R. De la Judée. — Par quelle ville avez-vous passé ? — Par Nazareth. — Quel est le nom de votre conducteur ? — Raphaël. — De quelle tribu descendez-vous ? — De Juda. — Donnez-moi les quatre lettres initiales de ces mots ? — INRI. — Mes frères, s'écrie alors le vénérable, la parole est retrouvée. Que la lumière soit rendue à notre très-cher frère, & que tous applaudissent. Toute la loge applaudit en effet à cette grande découverte. En quoi consiste-t-elle, cependant, cette découverte ? A donner au mot INRI une interprétation qui ne fait plus de J. C. qu'un Juif ordinaire, conduit par un autre Juif appelé Raphaël ;

dans la ville de Jérusalem, pour y être puni de ses crimes. C'est dans ce sens que le mot INRI devient la parole chérie des rose-croix. Cette explication & tout ce qui en résulte contre la religion chrétienne, auroit révolté un grand nombre d'adeptes. Aussi s'en faut-il bien qu'elle fût révélée clairement à toute espèce d'initiés. J'ai su de divers franc-maçons, qu'il étoit parmi eux trois espèces de rose-croix. Tous passaient par le grade dont je viens de décrire les principales cérémonies; mais quand le candidat n'annonçoit aucunes dispositions anti-religieuses, ils se gardoient bien de lui dévoiler leur dernier objet; ils le laissoient même dans l'idée que tout ce grade n'étoit qu'une convention faite parmi les anciens chrétiens, pour conserver la mémoire & le mystère de la Passion; dans les temps de persécution. Il étoit une seconde classe

de rose-croix. Ceux-ci étoient introduits dans les mystères de la magie ou de la chymie. Leur grande occupation étoit la recherche de la pierre philosophale. Une troisième classe de rose-croix enfin, étoit celle qui se jouant des deux autres, avoit seule la véritable explication du mot INRI, & du blasphème que la secte avoit sur y attacher. Pour ceux-ci, les grands mystères des rose-croix leur venoient des templiers. Jesus-Christ n'étoit pour eux que le destructeur de la religion naturelle, qu'ils cherchoient à rétablir dans tout l'univers. Ils devoient même se réunir un jour sous les ordres de leur grand-maître, si jamais l'occasion devenoit favorable, & travailler à la conquête de l'isle de Malthe, pour en faire le berceau de la religion naturelle, en vengeant la destruction des chevaliers du Temple par celle des chevaliers de Malthe.

qui avoient hérité de leurs biens. Crainte que tous ces grades que je viens de décrire n'eussent pas encore fait de l'adepte maçon, un impie assez ennemi de la religion & des gouvernemens, le philosophisme de notre siècle en avoit inventé plusieurs autres, parmi lesquels on distingue sur-tout celui que les maçons appellent *chevalier du soleil*.

Grades des
chevaliers du
soleil.

En arrivant à ce grade supérieur, il n'est plus possible de se dissimuler combien le code maçonnique est incompatible avec les moindres vestiges du christianisme. Ici le *vénérable* prend le nom d'*Adam*; l'introducteur, celui de *Vérité*; & voici une partie des leçons que ce frère *Vérité* est chargé de donner au nouvel adepte, en récapitulant tous les emblèmes qu'il a vus jusq' alors dans la maçonnerie.

« Apprenez d'abord que les trois premiers meubles que vous avez :

» connus, tels que la Bible, le compas
» & l'équerre, ont un sens caché que
» vous ne connoissez pas. Par la Bible.
» il faut entendre que vous ne devez
» avoir d'autre loi que celle d'Adam,
» celle que l'Eternel avoit gravée
» dans son cœur. Cette loi est celle
» qu'on appelle *la loi naturelle*. Le
(compas vous avertit que Dieu est le
» point central de toutes choses. —
» Par l'équerre il nous est découvert
» que Dieu a fait *toutes choses égales*.
» — La pierre cubique vous avertit
» que *toutes vos actions doivent être*
» *égales par rapport au souverain bien*.
» — Si vous me demandez quelles
» sont les qualités qu'un maçon doit
» avoir pour arriver au centre du sou-
» verain bien, je vous répondrai qu'il
» faut pour cela avoir écrasé la tête
» du serpent de l'ignorance mondaine,
» avoir secoué le joug des préjugés
» de l'enfance, concernant les myf-

» tères de la religion dominante du
 » pays où on est né. — Tout culte
 » religieux n'a été inventé que par
 » l'espoir de commander & d'occuper
 » le premier rang parmi les hommes.
 » — Voilà, mon cher frère, ce qu'il
 » faut savoir combattre. — Voilà le
 » monstre sous la figure du serpent à
 » exterminer. C'est la peinture fidelle
 » de ce que l'imbécille vulgaire adore
 » sous le nom de religion. »

« C'est le profane & le craintif
 » Abiran, qui, devenu par un zèle
 » fanatique l'instrument du rite mo-
 » nacal & religieux, porta les premiers
 » coups dans le sein de notre père
 » Hiram, c'est-à-dire sapa les fon-
 » demens du céleste temple que l'Eter-
 » nel lui-même avoit élevé sur la terre
 » à la sublime vertu. »

« Le premier âge du monde a été
 » témoin de ce que j'avance. La plus
 » simple loi de la nature rendoit nos

» premiers pères les mortels les plus
 » heureux. Le monstre de l'orgueil
 » paroît sur la terre ; il crie , il se fait
 » entendre aux hommes & aux heu-
 » reux de ce temps ; il leur promet
 » la béatitude , & leur fait sentir par
 » des paroles emmiellées , qu'il falloit
 » rendre à l'Eternel un culte plus mar-
 » qué & plus étendu que celui qu'on
 » avoit jusqu'alors pratiqué sur la
 » terre. Cet hydre à cent têtes trompa
 » & trompe encore continuellement
 » les hommes qui sont soumis à son
 » empire , & les trompera jusqu'au
 » moment où les vrais élus paroîtront
 » pour la combattre & la détruire
 » entièrement. »

Des leçons si impies n'ont pas
 besoin de réflexion. On voit évidem-
 ment combien elles tendoient à faire
 des adeptes les plus grands ennemis
 de toute religion révélée. Enfin , dans
 les arrière-loges le grade de *kadosch*

Grade des
 chevaliers-
 kadosch.

venoit tout à la fois consommer dans leur cœur la haine des autels & celle des trônes. C'étoit à ce grade de *kadosch* qu'avoit été admis l'adepte dont j'ai parlé plus haut. Je ne suis pas surpris de l'état d'épuisement auquel il se trouvoit réduit par les épreuves qu'il lui avoit fallu subir. Quelques adeptes du même grade m'avoient appris qu'il n'est point de ressource dans les moyens physiques, dans les jeux des machines pour effrayer un homme, point de spectres, point de terreurs dont on n'emploie les ressources pour éprouver la constance de l'aspirant. M. Monjoie nous parle d'une échelle à laquelle on fit monter le duc d'Orléans, & dont on l'obligea de se précipiter. Si c'est à cela que son épreuve fut réduite, il est à croire qu'il fut bien ménagé. Qu'on imagine un profond souterrain, un véritable abyme d'où s'élève

une espèce de tour fort étroite , jusqu'au comble des loges. C'est au fond de cet abyme qu'est conduit l'initié , à travers des souterrains où tout respire la terreur. Là , il est enfermé , lié & garrotté. Abandonné en cet état , il se sent élevé par des machines qui font un bruit affreux ; il monte lentement suspendu dans ce puits ténébreux ; il monte quelquefois des heures entières , puis retombe tout-à-coup comme s'il n'étoit plus soutenu par ses liens. Souvent il faut encore remonter , redescendre dans les mêmes angoisses , & se garder sur-tout de pousser quelques cris qui marquent la frayeur. Cette description ne rend que bien imparfaitement une partie des épreuves dont nous parlent des hommes qui les ont subies eux-mêmes. Ils ajoutent qu'il leur est impossible d'en faire une exacte description ; que leur esprit se perd , qu'ils sentent quelquefois des

savoir où ils sont ; qu'il leur faut des breuvages ; que souvent on leur en donne qui ajoutent à leurs forces épuisées, sans ajouter à leur pouvoir de réfléchir ; ou plutôt qui n'ajoutent à leurs forces que pour ranimer tantôt le sentiment de la terreur, tantôt celui de la fureur. Par bien des circonstances qu'ils disent de ce grade, j'aurois cru qu'il appartenoit à l'illuminisme ; mais le fond en est encore pris de l'allégorie maçonnique, & surtout de ce que les maçons racontent en se faisant descendre des chevaliers du Temple. Il faut encore ici renouveler les épreuves du grade où l'initié se change en assassin. « Le dénouement ou plutôt la dernière des » épreuves qu'on lui fait subir, est de » le placer devant trois mannequins » représentant le pape Clément V, le » roi Philippe-le-Bel & le grand- » maître de Malthe. Leurs têtes sont

» couvertes des attributs de leurs
» dignités. Il faut que le malheureux
» fanatique jure haine & mort à ces
» trois têtes proscrites, *en parlant à leurs*
» *successeurs, à leur défaut.* On lui fait
» abattre ces trois têtes, qui sont,
» comme dans le grade d'élu, ou véri-
» tables si on a pu s'en procurer, ou
» pleines de sang si ce n'est qu'une
» simple représentation, & cela en
» criant : *Vengeance, vengeance (*)*. »

Après l'atroce épreuve, l'initié prend ces têtes sanglantes, les porte dans la loge où sont réunis les adeptes, & les présente à celui qui préside, en

(*) Tout cela est exactement copié de la lettre que j'ai reçue d'un adepte, qui avoit été lui-même admis à ce grade de kadosch; mais qui en reconnoît aujourd'hui toute l'horreur. Ce même adepte ainsi que plusieurs autres, m'assure que bien loin d'ajouter aux grades maçonniques, je n'avois fait que les adoucir dans mes Mémoires.

s'écriant *nekom*, je l'ai tué. Il est ensuite admis au dernier des sermens. J'ai su d'un des adeptes qu'à l'instant où il le prononçoit, il avoit devant lui un des chevaliers *kadosch* tenant un pistolet, & faisant signe de vouloir le tuer si l'horreur de son crime le faisoit reculer. Ce même adepte interrogé s'il croyoit que la menace fût sérieuse, répondit : Je ne l'assurerois pas, mais je le craindrois bien. Enfin le voile se déchire, l'adepte apprend que jusqu'alors la vérité ne lui avoit été manifestée qu'à demi ; que cette liberté & cette égalité dont on lui avoit donné le mot dès son entrée dans la maçonnerie, consiste à ne reconnoître aucun supérieur sur la terre, à ne voir dans les rois & les pontifes que des hommes égaux à tous les autres hommes, & qui n'ont d'autre droit sur le trône ou auprès de l'autel, que celui qu'il plaît au peuple de leur

donner, & que ce même peuple peut leur ôter quand bon lui semblera ; que le dernier devoir d'un maçon qui veut bâtir des temples à l'égalité & à la liberté, est de chercher à délivrer la terre de ce double fléau, en détruisant tous les autels que la crédulité & la superstition ont élevés, tous les trônes où l'on ne voit que des tyrans régner sur des esclaves.

C'est ainsi que se consomment les mystères de ces arrière-loges maçonniques. Leur marche est lente & compliquée ; mais combien ils sont profondément combinés, & comme chaque grade conduit directement au but de la révolution ! Dans les deux premiers, c'est-à-dire dans ceux d'apprenti & de maçon, la secte commence par jeter en avant ses mots d'égalité & de liberté. Elle n'occupe ensuite ses novices que de jeux puérils, ou de fraternité, de chansons,

de repas , de fantés maçonniques ; mais déjà elle les accoutume au plus profond secret par un affreux serment.

Dans le grade de maître , elle raconte son histoire allégorique d'Adoniram qu'il faut venger , & de la parole qu'il faut retrouver. Dans celui d'élu , elle accoutume ses élèves à la vengeance , sans leur dire encore sur qui elle doit tomber. Elle les rappelle au temps où tous les hommes n'avoient , suivant ses prétentions , d'autre culte que celui de la religion naturelle , où tous étoient également prêtres & pontifes ; mais elle ne dit pas encore qu'il faille renoncer à toute religion révélée depuis les patriarches.

Ce dernier mystère se dévoile dans les grades Ecoffois. Les maçons y sont enfin déclarés libres ; la parole si longtemps cherchée est celle du déiste ; c'est le culte de *Jéhova* , tel qu'il fut reconnu par les philosophes de la nature

nature. Le vrai maçon devient le pontif de ce *Jéhova* ; c'est le grand mystère qui lui est présenté, comme laissant dans les ténèbres tous ceux qui n'y sont pas initiés.

Dans le grade des chevaliers rose-croix, celui qui a ravi la parole, qui a détruit le vrai culte de *Jéhova*, c'est l'auteur même de la religion chrétienne ; c'est de Jesus-Christ & de son Evangile qu'il faut venger les frères, les pontifes de *Jéhova*.

De peur qu'il ne se trouve parmi ces frères un certain nombre d'hommes encore religieux ou attachés aux lois de leur gouvernement, tous ces mystères restent jusques ici enveloppés d'un langage assez énigmatique pour ménager leur conscience, mais assez clair aussi pour être aisément deviné par ceux qui ont le moindre penchant à l'impiété ou à la révolte. Il est aussi dans ces grades de rose-croix & de

chevalier Ecoffois , une reffource qui détourne l'attention de bien des frères , en les occupant de toutes les folies de la magie & de la chymie ou de la pierre philofophale. Mais quand enfin l'adepte fe montre difpofé aux dernières impreffions de l'impiété , alors lui font données ces leçons fi claires & fi précifes des *chevaliers du foleil*. Les dernières épreuves arrivent dans le grade de *kadofch* ; le vengeur d'Adoniram devient l'affaffin des pontifes & des rois qu'il faut exterminer pour venger le grand - maître Molay & l'ordre des maçons fucceffeurs des templiers. La religion qu'il faut détruire pour retrouver la prétendue *parole de vérité* , c'est la religion de Jefus - Chriff , c'est tout culte fondé fur la révélation. Cette parole dans toute fon étendue , c'est la *liberté & l'égalité* à rétablir par l'extinction de tout roi & l'abolition de tout culte.

Pour répondre à présent comment il se faisoit que l'Europe fût remplie de frères maçons, & que parmi ces frères il se trouvât un si grand nombre d'hommes dont on ne peut suspecter ni la religion ni le patriotisme, observons d'abord que les arrière-grades furent long-temps réservés à un très-petit nombre d'adeptes. La franc-maçonnerie Angloise, par exemple, celle que l'on pourroit, dans ces contrées, appeler en quelque sorte *nationale*, n'est composée que des trois premiers grades. Dès le troisième, on apprend que le mot *Jéhova* est la *parole* ou la grande science du franc-maçon. Le dernier objet de ce grand secret seroit d'apprendre aux hommes qu'ils sont tous les enfans du même *Jéhova*, du même Dieu, qu'ils doivent tous s'aimer comme frères; je fais qu'on pourroit objecter: Pourquoi cette affectation du secret sur une vérité qui

n'est nullement faite pour être inconnue, & qui heureusement ne l'est pas aux autres hommes ? Mais enfin, pourvu que ce secret ne conduisît point à l'indifférence sur toute religion, & pourvu que les sociétés secrètes ne fussent pas dangereuses en elles-mêmes par cela seul qu'elles sont secrètes, je ne vois pas qu'on pût blâmer les franc-maçons Anglois. Leur amour pour les loges ne seroit alors qu'une espèce de manie tenant peut-être au caractère de certains peuples qui aiment à être moins vus pour se livrer plus librement à des joies innocentes. Je ne comprendrai point dans cette excuse, des grades dont je n'ai aucune connoissance, que l'on dit ajoutés en Angleterre même, dans certaines loges, à la maçonnerie *nationale*, tels que ceux d'*excellent* & d'*excellentiſſime*. Je ne fais ce que c'est que toute cette *excellence* ; mais malheur

à ceux qu'elle rapprocheroit du maçon se disant *sublime philosophe*, ou bien *chevalier du soleil* ! Malheur à ceux qu'elle n'auroit , comme on les en accuse , mis en correspondance avec certaines loges d'Allemagne , que pour participer aux mystères des sophistes de l'incrédulité & de la désorganisation. Quoi qu'il en soit , il faut au moins que la franc-maçonnerie *nationale* ou commune en Angleterre ; ne soit pas ennemie des lois , puisque depuis long-temps elle seroit assez nombreuse pour exciter des troubles , dont nous savons cependant bien que la plus grande partie de ses membres seroient au désespoir de donner le spectacle.

Je pourrois à - peu - près dire la même chose des loges d'Allemagne , jusqu'au moment où nous les verrons s'enfoncer dans les derniers mystères & devenir la proie de l'illuminisme.

Enfin , par-tout les arrière-adeptes avoient la précaution de répéter à leurs élèves , que dans tous leurs secrets il ne s'agissoit ni de religion , ni de gouvernement. Il est donc peu étonnant que jusqu'à cette époque où le philosophisme du siècle disposa les esprits à ces derniers secrets , il se trouvât fort peu de frères que la secte jugeât dignes d'y être admis. Les époques ici ne sont pas aisées à fixer ; mais nous savons de divers adeptes que la franc - maçonnerie étoit en France , au moins depuis quarante ans , telle que nous l'avons dépeinte ; qu'en Allemagne , en Suède & ailleurs , elle alloit , depuis la même époque , se forgeant toujours des arrière-grades qui n'étoient que des modifications des anciens mystères , & tout aussi impies que l'origine même dont leurs auteurs se glorifioient.

Le commun des frères ne faisoient pas attention à cette origine ou même l'ignoroient ; mais quel préjugé n'en auroient-ils pas tiré contre les secrets ultérieurs des loges, s'ils en avoient lu avec attention les catéchismes, ou même s'ils avoient médité les productions assez publiques de divers adeptes.

Dans ces catéchismes & ces productions, les uns dérivent la franc-maçonnerie des chevaliers du Temple ; les autres la font venir des Manichéens ; d'autres encore des anciens mystères du paganisme : les plus communs prétendent remonter à Salomon & aux premiers patriarches. Cette dernière opinion ne seroit que ridicule ; elle diroit encore assez évidemment aux franc-maçons, que toute cette morale & tous ces mystères de leurs loges n'avoient été inventés que pour les dispenser de la révélation &

Preuves du grand objet des arrières-grades par l'opinion des frères sur leur origine.

de tous les mystères de l'Évangile. Cette origine est bien plus suspecte dans ceux qui dérivent leur franc-maçonnerie des écoles secrètes de l'ancien paganisme. Elle nous donne évidemment le droit de dire aux franc-maçons :

« Telle est donc la grande source
» de vos mystères , & tel est l'objet
» de vos arrière-loges ? Vous venez
» de ces prétendus sages , de ces pré-
» tendus philosophes Persans , Egyp-
» tiens , Grecs , Romains ou Druides ,
» qui , réduits aux lumières de la rai-
» son , ne connurent du Dieu de la
» nature que ce que la raison avoit
» pu leur en dire ? Vous êtes les en-
» fans du déiste ou bien du panthéiste ,
» & pleins de la doctrine de vos
» pères , vous ne cherchez qu'à la
» perpétuer. Vous ne voyez , comme
» eux , que superstition & préjugés
» dans tout ce que le reste des

» hommes croit avoir puisé de vérités
» dans les lumières de la révélation.
» Toute religion qui ajoute à celle
» de vos prétendus sages, tout le
» christianisme & ses mystères ne sont
» donc pour vous qu'un objet de
» mépris & de haine. Vous détestez
» tout ce que détestoient les sophistes
» du paganisme, les sophistes initiés
» aux mystères des prêtres des idoles;
» mais ces sophistes, ces prêtres dé-
» testèrent le christianisme & s'en
» montrèrent les plus grands ennemis;
» d'après tous vos aveux, que pou-
» vons-nous donc voir dans vos se-
» crets, si ce n'est la même haine, le
» même vœu d'anéantir toute autre
» religion que celle de vos prétendus
» sages, dépourvus des lumières de la
» révélation ? »

« Ce sages fussent-ils ce que furent
» les Juifs, & ce que sont encore
» ceux des Juifs qui s'en tiennent à

» l'unité de Dieu pour toute reli-
 » gion ; (si cependant il fut jamais
 » de Juif qui ne crût pas aux pro-
 » phètes & à l'Emmanuel, au Dieu
 » libérateur) vous avez donc aussi
 » pour tout chrétien les sentimens
 » des Juifs eux-mêmes ; vous n'in-
 » sistez comme eux sur *Jéhova*, que
 » pour maudire le Christ & ses mys-
 » tères. »

Plus on lit les ouvrages des savans franc-maçons, tels que *l'Histoire des inconnus, les Archives des franc-maçons, les Mystères hébreux ou l'ancienne religion de la franc-maçonnerie, l'Esprit de la maçonnerie, &c., &c.* plus on voit la justice de ces reproches. Nous le savons très-bien, la plupart des franc-maçons faisoient peu d'attention à toute cette doctrine de leurs savans écrivains, & sur-tout ils en méditoient peu les conséquences ; mais lorsqu'on les exhorte à ré-

fléchir, peuvent-ils se cacher aujourd'hui le danger de leurs arrière-loges ?

Il est sur leur origine une opinion plus commune parmi eux ; celle qu'on

Preuves par
l'opinion des
maçonstrant
leur origine
des templiers

leur disoit à tous, en faisant dériver

leurs mystères des anciens chevaliers

du Temple. Ces chevaliers fussent-ils

innocens de tous les crimes dont on

les accusa, quel pouvoit être l'objet,

soit religieux, soit politique, de la

maçonnerie, en perpétuant ces mys-

tères, sous le nom & les emblèmes

de cet ordre ? Les templiers avoient-

ils rapporté en Europe une religion

ou bien une morale inconnue ? Est-ce

là ce que vous avez hérité d'eux ?

En ce cas, votre religion, votre

morale n'est donc pas celle du chris-

tianisme. N'est-ce pas autre chose que

leur fraternité, leur bienfaisance, qui

fait l'objet de vos secrets ? Mais de

bonne foi, les templiers avoient-ils

ajouté à ces vertus évangéliques ? Est-

M

ce la religion de Jéhova , ou l'unité de Dieu compatible avec tous les mystères du christianisme ? Pourquoi donc tout chrétien , non maçonnisé , n'est-il pour vous qu'un profane ?

Il ne seroit plus temps de répondre à ces reproches , que la religion s'alarme vainement , que son objet fut toujours étranger aux loges maçonniques. Et ce nom & ce culte de Jéhova , que les profonds maçons conviennent tous avoir reçu des chevaliers du Temple , ne sont pas étrangers au christianisme. Tout chrétien a donc droit de vous dire : vous le cacheriez moins , vous seriez moins ardent à le venger , s'il n'étoit autre chose que le culte de l'univers chrétien.

Et si la politique partage les alarmes de la religion , quel sera encore le subterfuge des adeptes , qui jurent de venger la liberté , l'égalité & tous

les droits de leur association outragée par la destruction des templiers ? C'est en vain qu'on allégueroit l'innocence réelle ou prétendue de ces trop fameux chevaliers. Le vœu de la vengeance, qui a pu se perpétuer pendant près de cinq siècles, ne tombe pas sans doute sur la personne de Philippe-le-Bel, de Clément V, sur celle des autres rois & des autres pontifes, qui, au commencement du XIV siècle, contribuèrent tous à l'abolition de cet ordre. Ce vœu de la vengeance n'a point d'objet, ou bien il tombe sur les héritiers mêmes & sur les successeurs de ces rois & de ces pontifes. Il s'est perpétué comme l'école même des principes & des mystères, qu'on nous dit passés des templiers aux maçons. Mais alors qu'est-ce donc que ces hommes & ces principes, qu'on ne peut venger que par la mort des rois & des pontifes ?

& qu'est-ce que les loges où depuis 480 ans ce vœu & ce serment se perpétuent ?

On le voit, il n'est pas besoin d'examiner si Molay & son ordre furent ou innocens ou coupables, si les templiers sont ou ne sont pas les pères des maçons; il suffit de ce qui est incontestable; il suffit que les maçons se les donnent pour ancêtres. Dès-lors le serment seul de les venger & toute l'allégorie cachée sous ce serment ne montre plus qu'une association toujours menaçante & toujours conspirante contre les chefs de la religion & les chefs des empires. Ces préjugés ou même cette espèce de démonstration qui résulte des aveux que nous font les franc-maçons eux-mêmes sur l'origine de leurs mystères acquièrent bien plus de force encore quand on se résout à parcourir les vrais monumens de l'histoire sur ces

templiers, les pères des loges maçonniques.

L'ordre des chevaliers du Temple établi par Hugue de Paganis, & confirmé en 1146 par Eugène III, donna fans doute de grands exemples de vertu & de courage dans les premiers temps de son institution. Ces chevaliers certainement se distinguèrent d'abord par tout ce que la charité chrétienne pouvoit inspirer de zèle en faveur des chrétiens que la dévotion appelloit en ce temps à visiter la Terre Sainte. On ne peut s'empêcher d'admirer les prodiges de leur valeur contre les Sarrasins; mais il faut ici distinguer les temps de leur première ferveur, & ceux de leur relâchement & de leur corruption. Déjà bien des années avant leur destruction, l'histoire les accuse d'avoir converti en ténèbres la lumière de leurs prédécesseurs; d'avoir abandonné leur pre-

mière vocation pour les projets de l'ambition & les plaisirs de la débauche ; d'avoir plus d'une fois trahi les princes chrétiens pour faire avorter leurs projets ; en un mot , d'être devenus des hommes aussi perfides & aussi déréglés que leurs prédécesseurs étoient fidèles & religieux. (*Voyez Matth. Paris, an. 1229; Abb. Visp. in chronic. an. 1227, &c. Apud Dupuy, Traité sur la condamnation des templiers.*) Les actes juridiques de leur jugement ont échappé au temps ; leur importance les a fait conserver en très-grand nombre ; que l'historien consulte le recueil qu'en a fait M. Dupuy, bibliothécaire du roi ; c'est là le vrai moyen d'afféoir son jugement sur l'innocence ou sur les crimes de cet ordre fameux.

On a dit que Philippe-le-Bel & Clément V. avoient concerté entre eux la destruction des templiers ;

cette prétention disparoît par les lettres de ce roi & par celles du pape Clément V. ne peut croire d'abord aux accusations ; alors même qu'il devient impossible de résister aux preuves que Philippe lui offre , il se trouve si peu d'intelligence avec ce prince , que chaque démarche de l'un & de l'autre dans cette grande affaire occasionne des plaintes & des contestations perpétuelles sur les droits du souverain & sur ceux de l'église.

On a dit que ce roi n'avoit cherché qu'à s'emparer des immenses richesses des templiers ; & la parole la plus sacrée pour lui , fut celle qu'il donna dès-le commencement en renonçant à toutes ces richesses. Pas une seule terre des templiers ne fut annexée à son domaine ; c'est le témoignage le plus constant que lui rende l'histoire. (*Voy. Layette III , N.º 13 ; Rubens* ,

hist. Raven ; Bzovius , année 1308 ; Marianna , hist. Hisp. &c.

On parle de l'esprit de vengeance qui domine ce prince ; & dans tout le cours de ce long procès , il ne se trouve pas une seule offense particulière que ce prince eût à venger sur les templiers. Dans leur défense pas un mot qui suppose dans lui , ou l'offense ou le désir de la venger ; & jusqu'à ce moment l'amitié elle-même avoit uni leur grand-maître à Philippe-le-Bel , qui l'avoit fait parrain d'un de ses enfans.

Enfin on veut sur-tout que la violence , les tortures aient arraché les aveux des templiers ; & dans la multitude des procès - verbaux , plus de deux cents aveux sont désignés comme faits librement & sans le moindre usage des supplices. La question n'est mentionnée que pour un seul ; & si

elle lui arrache des aveux , ce sont absolument les mêmes que douze chevaliers , ses confrères , avoient faits librement. Nombre de ces aveux sont faits dans les conciles où des évêques commencent par décider que les templiers ne seront point appliqués à la torture , & que *ceux qui auroient confessé , crainte des tourmens* , seront regardés comme *innocens*. (Voyez *Concil de Raven. ; Rubens , hist. Raven. livre 6.*)

Le pape Clément V. d'ailleurs, loin de favoriser le dessein de Philippe-le-Bel contre les chevaliers du Temple, déclare d'abord nulles les poursuites de ce prince , il suspend ensuite les évêques , archevêques , prélats , inquisiteurs de France. Le roi l'accuse en vain de favoriser les crimes des templiers ; Clément ne se rend qu'après avoir interrogé lui-même , & fait interroger soixante & douze cheva-

liers en sa présence. Il les interroge ; non comme un juge qui cherche des coupables, mais comme un homme intéressé à les trouver innocens, pour se justifier du reproche de les avoir favorisés. Il entend de leur bouche les mêmes aveux répétés, confirmés *librement & sans contrainte*. Il envoie les personnes les plus vénérables interroger ceux des supérieurs que l'âge ou les infirmités empêchent de se rendre auprès de lui. Il veut qu'on leur lise les dépositions faites par leurs confrères afin qu'on sache s'ils en reconnoissent la vérité. Il ne veut sur-tout d'autre serment que celui de répondre *librement & sans crainte, spontanément & sans coaction*. (Epist. Clementis V. Regibus Galliaë, Angliaë & Siciliaë.) Le grand-maître & ces supérieurs de diverses provinces déposent & confessent encore tous les mêmes choses, les répètent encore ; &

plusieurs jours après ils approuvent la rédaction de leurs aveux faite par les notaires publics. C'est alors seulement que le pape révoque ses menaces & la suspension des évêques François; & qu'il permet qu'on suive en France pour le jugement des templiers, les dispositions de Philippe-le-Bel.

Laiſſons donc de côté tous ces prétextes, & tenons-nous-en aux aveux que la force de la vérité arrache seule aux chevaliers.

Le résultat de ces aveux étoit que lors de leur réception, les chevaliers du Temple renioient Jesus-Christ, fouloient aux pieds sa croix, la couvroient de crachats; que le Vendredi-Saint étoit pour eux un jour spécialement consacré à ces outrages; qu'ils substituoient au christianisme l'adoration d'une tête monstrueuse; qu'ils promettoient de se livrer les uns aux

autres pour les jouissances les plus opposées à la nature ; qu'ils jetoient aux flammes les enfans nés d'un templier ; qu'ils s'engageoient par serment à suivre sans exception les ordres du grand-maître ; à n'épargner ni sacré ni profane , à tout regarder comme licite pour le bien de leur ordre , & sur-tout à ne jamais violer les horribles secrets de leurs mystères nocturnes , sous peine des plus terribles châtimens. (*Voy. dans les pièces justificatives rapportées par Dupuy , l'extrait des registres.*)

En faisant ces aveux , plusieurs ajoutèrent qu'ils avoient été contraints à ces horreurs par la violence , la prison & les plus cruels tourmens ; qu'ils auroient bien voulu imiter le grand nombre de ceux que ces horreurs avoient engagé à passer dans d'autres ordres religieux ; qu'ils n'avoient pas osé , à cause de la puissance

& des vengeances dont on les menaçoit. Dans cette déclaration publique , ils témoignèrent par leurs larmes le plus ardent désir d'être reconciliés à l'église.

Clément V. ne pouvant se refuser à tant de preuves , conçut enfin d'où provenoient les plaintes sur les fréquentes trahisons dont les princes chrétiens avoient été victimes dans leurs guerres contre les Sarrasins. Il consentit que le jugement des templiers se poursuivît. Cent quarante de ces chevaliers furent alors entendus à Paris ; tous firent encore les mêmes aveux , à l'exception de trois , qui dirent n'avoir point connoissance des crimes imputés à leur ordre. Le pape ne crut pas devoir s'en tenir à cette information faite par des religieux & des gentilshommes François. Il en demanda une nouvelle qui eut lieu en Poitou devant les cardinaux &

autres personnes nommées par lui-même. Avec la même liberté ce furent toujours les mêmes aveux. Le grand-maître & les chefs les renouvelèrent pour la troisième fois, en présence du pape. Pendant plusieurs années, les informations continuèrent à Paris, en Champagne, en Normandie, en Quercy, en Languedoc, en Provence. En France seulement il en résulta plus de deux cents aveux de la même nature. Ils ne varièrent pas en Angleterre, au synode de Londres, qui consacra deux mois aux mêmes informations, & dans lequel soixante & dix-huit chevaliers confessèrent les mêmes infamies. Ils furent encore les mêmes en Irlande, où cinquante-quatre chevaliers s'avouèrent également coupables. Enfin en Italie, dans les conciles de Ravenne, de Boulogne, de Pise, de Florence, toutes les informations donnèrent encore le même

même résultat, quoique les évêques se montrassent très-empressés à abattre ceux des chevaliers qui réussissent à se justifier. (*Id.*)

Quand on a révoqué en doute les crimes de cet ordre, il me semble que l'on n'a pas assez pesé la multitude de ces aveux & la diversité des nations qui les entendirent. Ce seroit déjà un fait bien étrange dans l'histoire, que tant de chevaliers entendus en France, en Angleterre, en Italie, en Irlande, en Ecosse, se fussent donnés pour coupables des plus grandes horreurs. Ce seroit un forfait bien plus étrange encore & bien plus flétrissant pour la nature humaine, que tant d'évêques, tant de gentilshommes, de magistrats & de souverains eussent supposé ces aveux faits avec toute la liberté possible, tandis qu'ils n'auroient été arrachés que par la crainte, la violence & les tortures. Mais, pour

l'honneur de l'humanité, ce n'est point ainsi que furent jugés les templiers, ni en France ni ailleurs. Jamais encore il n'avoit été plaidé de cause plus importante ; par tout ce qui nous reste de pièces authentiques sur ce fameux procès, il est impossible de ne pas convenir que jamais on ne prit plus de précautions pour ne pas confondre l'innocent & le coupable.

Les Jésuites sans doute ont été abolis dans ce siècle, mais ils n'ont pas été jugés. Pas un seul n'a été entendu dans leur cause ; il n'existe pas un seul aveu contre leur ordre de la part de ses membres. La politique a pu les détruire, elle n'a pas pu les montrer coupables. L'exemple de leur abolition seroit donc fort inutilement opposé à la condamnation des templiers, pour démontrer l'injustice de celle-ci.

Le vulgaire pourra se laisser prendre

aux protestations tardives de Guy & de Molay ; le vulgaire ne distingue jamais de l'obstination du désespoir ; la fermeté & la constance de la vertu. Il ne fait pas qu'un faux honneur à ses martyrs comme la vérité. Pendant trois ans Molay a persévéré dans ses aveux, trois fois au moins il les a renouvelés ; les reproches de quelques frères & un faux honneur l'engagent enfin à les contredire ; il ne fournit aucune preuve de son innocence ; sa rétractation seule ne suffira pas pour démontrer l'injustice de sa condamnation & la fausseté des aveux qu'ont fait tant d'autres chevaliers. Bien moins encore ajouterons-nous foi à cette fable de Molay appelant & Philippe-le-Bel & le pape Clément V ; à comparoître au jugement de Dieu dans l'espace d'un an & d'un jour, & du roi & du pape mourant précisément la même année ; car l'histoire

varie également & sur le jour & sur l'année où Molay subit son jugement.

Une réflexion qu'on n'a pas assez faite & qui paroît d'un très-grand poids , c'est que plus de trente à quarante mille chevaliers survécurent à leur condamnation , à la mort de Philippe-le-Bel & à celle de Clément V. La plus grande partie de ces chevaliers n'avoit été condamnée qu'à des peines canoniques , à des jours de jeûne , à des prières , à quelque temps de prison. La plupart vécurent dans un temps & dans différentes parties du monde , où ils n'avoient plus rien à craindre de ceux dont on veut faire leurs persécuteurs & leurs tyrans. La conscience & l'honneur auroient dû engager à des rétractations ceux qui avoient fait contre leur ordre des aveux juridiques si atroces , ceux qu'on suppose ne les avoir faits que par crainte & par séduction.

Cependant de tant de chevaliers, pas un seul qui se rétracte ou qui laisse au moins une rétractation à rendre publique après sa mort. Quels hommes étoient - ce donc que ces templiers? Si leurs aveux sont vrais, l'ordre étoit monstrueux par les crimes qu'ils lui imputent; si leurs aveux sont faux, ils sont encore de monstrueux calomniateurs. Ils le sont, je le veux, par lâcheté sous Philippe-le-Bel; mais ils le sont gratuitement tout le reste de leur vie.

Ce sont là cependant les hommes dont tant de franc-maçons se glorifient de descendre. Quelle conséquence ne pourrions-nous pas tirer contre eux d'une pareille origine? Avouons cependant que la plupart des franc-maçons ne se glorifioient de pareils ancêtres, que parce qu'ils croyoient à leur innocence. L'impiété des templiers n'étoit proposée aux frères

comme le modèle des opinions à suivre en fait de religion, que dans ces arrière-grades auxquels peu de franc-maçons étoient admis ; mais ce qui prouve l'innocence des premiers grades, doit-il nous faire excuser aussi les horribles secrets de la secte dans ses derniers mystères ?

Au reste, il s'en faut bien que cette origine des franc-maçons descendans des templiers, soit dénuée de tout fondement. Rapprochons des arrière-grades maçonniques, le dogme, le langage, les symboles des templiers ; on sera étonné de la ressemblance.

Dans les mystères de ces chevaliers, l'initiant commençoit par opposer au Dieu qui meurt pour le salut des hommes le *Dieu qui ne meurt point*. Bientôt on lui disoit que le Dieu des chrétiens ne fut qu'un faux prophète justement condamné à la mort pour expier ses propres crimes, non ceux

du genre humain. *Receptores dicebant illis quos recipebant , Christum non esse verum Deum , & ipsum fuisse falsum prophetam : non fuisse passum pro redemptione humani generis , sed pro sceleribus suis.* (Second art. des aveux, Voy. Dupuy , p. 48.) Qui pourroit méconnoître à ce symbole le maçonnique Jéhova , & l'atroce interprétation du rose-croix sur l'inscription *Jesus de Nazareth roi des Juifs* ?

Les chevaliers du Temple en haine de J. C. célébroient les mystères de leur Jéhova , plus spécialement le jour même du Vendredi-Saint , *præcipuè in die Veneris-Sancti*. La même haine assemble encore les arrière-maçons rose-croix le Vendredi ou le Jeudi-Saint, pour en faire plus spécialement aussi le jour de leurs blasphèmes contre le Dieu du christianisme.

La liberté & l'égalité se cachotent chez les templiers sous le nom de

fraternité. *Qu'il est bon, qu'il est doux de vivre en frères !* étoit le cantique favori de leurs mystères ; il est encore celui de nos maçons & le masque de toutes leurs erreurs politiques. Le plus terrible des sermens soumettoit à toute la vengeance des frères & à la mort même celui des templiers qui auroit révélé les secrets de l'ordre ; *Injungebant eis per sacramentum ne prædicta revelarent sub pænâ mortis ;* (Id.) même serment chez nos franc-maçons ; & mêmes menaces pour celui qui le violeroit.

Mêmes précautions encore pour empêcher les profanes d'être témoins des mystères. Les templiers commençoient par faire sortir de leur maison quiconque n'étoit pas initié ; ils mettoient à chaque porte des frères armés pour écarter les curieux. Ils plaçoient des sentinelles sur le toit même de leurs maisons toujours appelées tem-

ples. (*Id.*) De là chez nos maçons cet adepte appelé *frère terrible*, toujours armé d'un glaive pour veiller à l'entrée des loges & pour en repousser les profanes. De là même cette expression si commune aux franc-maçons : *Le temple est couvert*, pour dire les sentinelles sont placées ; nul profane ne peut entrer par le toit même, & nous pouvons agir en liberté. De là cette autre expression maçonnique ; *il pleut*, pour dire le temple n'est pas couvert ; nous pouvons être vus & entendus.

Ainsi tout jusqu'à leurs symboles, jusqu'à ces noms de *grand-maître*, de *chevaliers*, jusqu'à ces colonnes *Joakim* & *Booz*, qui décoroient le temple de Jérusalem, dont la garde étoit confiée aux templiers ; tout chez les franc-maçons trahit les enfans des chevaliers proscrits. Mais quelle preuve encore ne trouverions - nous pas dans ces

terribles essais par lesquels nos arrières-maçons se préparent à frapper d'un poignard le prétendu assassin de leur grand-maître ? Assassin qu'ils voient tous, comme les templiers, dans la personne de Philippe-le-Bel, qu'ils prétendent ensuite retrouver dans chaque roi. Les mêmes projets, les mêmes moyens, les mêmes horreurs ne pouvoient guères se transmettre plus fidèlement des pères aux enfans. Que n'est-il pas sur-tout permis de penser sur les derniers mystères de ces loges, lorsque nous voyons leurs plus fameux adeptes, tels que Fauchet, Mirabeau', Guillotin, Lalande, Bonneville Volney, & sur-tout Condorcet, ne rechercher leurs pères dans l'ordre des templiers, que pour accréditer toute l'impiété, tous les principes de leur liberté & de leur égalité révolutionnaires ? Quand ce dernier sur-tout se propose de nous

démontrer tout ce que nous devons aux chevaliers du temple ; sous quel jour ces mêmes chevaliers ont-ils donc pu lui inspirer un si vif intérêt ? Pour lui les sociétés secrètes qui méritent notre reconnoissance , sont celles des prétendus sages indignés de voir les peuples opprimés jusques dans le sanctuaire de leur conscience , par *des rois esclaves superstitieux ou politiques du sacerdoce*. Ces sociétés sont celles de ces hommes prétendus *généreux* qui « osent examiner les fondemens » de la puissance ou de l'autorité ; « qui apprennent aux peuples qu'il n'est point de convention qui puisse irrévocablement lier une nation à une famille ; que les magistrats , quels que soient leurs titres , leurs fonctions , leur puissance , sont les officiers du peuple & ne sont pas ses maîtres ; qu'il conserve le pouvoir de leur retirer leur autorité émanée

» de lui feut, soit quand ils en ont
 » abusé, soit même quand il cesse de
 » croire utile à ses intérêts de la leur
 » conserver; qu'enfin il a le droit de
 » les punir comme de les révoquer.»
 (*Esquisse des progrès de l'esprit humain,*
époque 8.)

Bien d'autres adeptes ne se sont pas
 expliqués moins clairement sur le
 principe de leur reconnoissance envers
 ces chevaliers du temple, les ancêtres
 réels ou prétendus des loges maçon-
 niques. Le dernier de leurs secrets leur
 est échappé au milieu de leurs déclama-
 tions. Dans les transports de leur
 fureur, & comme s'ils étoient encore
 dans l'antrè des épreuves régicides,
 ils ont publiquement invoqué les poi-
 gnards & appelé les frères; ils se font
 écriés: « Franchissez tout-à-coup les
 » siècles, & amenez les nations aux
 » persécutions de *Philippe-le-Bel*
 » — Vous qui êtes ou qui n'êtes pas

templiers. — Aidez un peuple libre à
» se bâtir en trois jours & pour tou-
» jours, le temple de la vérité. —
» *Périssent les tyrans*, & que la terre
» en soit purgée. » (*Voy. Bonneville,*
Esprit de religion.)

Voilà donc ce que c'est pour les profonds adeptes, que ces noms mystérieux de Philippe-le-Bel & des templiers. Le premier, au moment de la révolution, leur rappelle les rois à immoler ; & le second, les hommes unis par le serment de purger la terre de ses rois. C'est là ce qu'ils appellent rendre les peuples libres & bâtir des temples à la vérité. Les templiers furent donc pour ces profonds adeptes ce que sont aujourd'hui nos maçons Jacobins ; leurs mystères furent donc ceux des Jacobins. Ce n'est plus à nous qu'il faut répondre pour repousser l'accusation, c'est aux profonds adeptes de la maçonnerie & du

jacobinisme. C'est aux enfans eux-mêmes qu'il faut prouver qu'ils outragent leurs pères. On le démontreroit ; il n'en resteroit pas moins constant que les mystères de ces arrière-loges sont tous dans cette haine des autels & des trônes, & tous dans ces sermens de la rebellion & de l'impiété, dans lesquels ces adeptes ne voient que l'héritage des templiers. Il n'en seroit pas moins constant que ce vœu du jacobinisme, ce serment d'écraser le trône & l'autel sont le dernier mystère de cette espèce de frères, que nous avons désignés par le nom d'arrière-maçons, & que nous nous gardons toujours bien de confondre avec les franc-maçons des premières loges.

Conséquences de l'opinion des maçons tirant leur origine des manichéens.

C'est encore sur ces mêmes adeptes des arrière-loges que retombent toutes les preuves qu'on peut tirer contre eux de l'origine qu'ils cherchent à se

donner en faisant remonter leurs mystères à ceux des albigeois , ou même des plus anciens manichéens. Quels sont en effet les principes qui peuvent attacher ces arrière-maçons aux enfans de Manès ? Ceux-ci souffroient si peu l'autorité des rois & celle de tout gouvernement , que pour en rendre les lois plus odieuses, ils en faisoient l'ouvrage de leur mauvais principe ou du démon. *Magistratus civiles & politias damnabant manichæi ; ut quæ à Deo malo conditæ & constitutæ sunt.* (Voy. Centuria {Magdeb. t. 2 in Manet.)

Pour empêcher qu'il n'y eût des pauvres & des riches , ces enfans de Manès enseignoient encore au peuple que personne n'a droit de s'approprier un champ , une maison , *nec domos , nec agros , nec pecuniam ullam possidendam.* (Ibid. ex Epiph. & August.)

Enfin la religion de ces manichéens

étoit bien moins une religion, que la destruction même de toute religion, la réunion de toutes les erreurs, de toutes les impiétés imaginées jusqu'à eux par l'esprit de philosophisme & de corruption. Avec tous ces principes désorganifateurs des enfans de Manès, comment ont-ils donc pu retrouver leurs mystères dans ceux de cette secte? & si tous ces mystères sont les mêmes, comment ces arrièreadepes se justifieront-ils des mêmes complots?

En faveur des franc-maçons honnêtes, nous voudrions bien pouvoir traiter de chimérique cette origine de leurs loges; mais malheureusement combien de choses communes entre leur ordre & ces anciens sectaires! Quels rapports dans les gradations des adeptes avant que d'arriver aux profonds secrets! Les noms ont changés, mais les choses restent presque les mêmes.

Manès avoit ses *croyans*, ses *élus* auxquels vinrent bientôt se joindre les *parfaits*. Ce trois grades répondent à ceux d'apprenti, de compagnon & de maître parfait. Celui d'*élu*, a conservé son nom dans la maçonnerie, mais il est devenu le quatrième.

Tout comme les maçons encore, le plus inviolable serment lioit les enfans de Manès au secret de leurs grades. Depuis neuf ans dans celui des *croyans*. Saint - Augustin n'étoit pas arrivé au secret des *élus*. *Jura, per-jura, secretum prodere noli*, c'étoit là leur devise. (*Aug. de manich.*)

Mêmes noms encore, & presque identité de signes. Les maçons en ont trois qu'ils appellent le *signe*, l'*attachement* & la *parole*; les manichéens en avoient trois aussi, celui de la parole, celui de l'attachement & celui du sein, *signa oris, manuum & sinus*. (*Centuria Magdeb. ex Augustino.*)

Tout maçon qui veut savoir si vous avez vu la lumière & si vous êtes frère, commence par vous tendre la main pour voir si vous le toucherez en adepte. C'étoit précisément au même signe que les manichéens se reconnoissoient en s'abordant, & se félicitoient d'avoir vu la lumière. *Manichæorum alter alteri obviam factus, dextras dant sibi ipsis, signi causâ, velut à tenebris servati.* (Ibid. ex Epiph.)

Si nous pénétrons dans l'intérieur des loges maçonniques, nous y verrons par-tout les images du soleil, de la lune & des étoiles. Tout cela n'est encore que les symboles de Manès & de son Dieu bon, qu'il faisoit venir du soleil, de ces esprits qu'il distribuoit dans les étoiles. Si celui qui demande à être initié n'entre encore aujourd'hui dans les loges qu'avec un bandeau sur les yeux, c'est qu'il est

encore sous l'empire des ténèbres dont Manès fait sortir son Dieu mauvais.

Dans le grade de nos maîtres maçons la loge est tendue en noir ; au milieu est un catafalque porté sur des gradins , recouvert d'un drap mortuaire ; tout autour sont les adeptes dans un silence profond , & déplorant la mort d'un homme dont les cendres sont censées reposer dans un cercueil. L'histoire de cet homme est d'abord celle d'Adoniram ; elle devient ensuite celle de Molay , dont il faut venger la mort par celle des souverains. L'allégorie est menaçante pour les rois , mais elle est trop ancienne pour ne pas remonter plus haut que le grand-maître des templiers. Toute cette décoration se retrouve dans les anciens mystères des enfans de Manès. Cette cérémonie est précisément celle qu'ils appelloient *bema*. Ils s'affem-

bloient autour d'un catafalque élevé sur cinq gradins, & couvert de décorations proportionnées à la cérémonie. Ils rendoient alors de grands honneurs à celui qui reposoit sous ce catafalque; mais ces honneurs étoient adressés à Manès, c'étoit sa mort qu'ils célébroient, c'étoit lui qu'ils vouloient venger du roi de Perse qui l'avoit fait écorcher vif avec des roseaux, comme nos arrière-maçons templiers cherchent à venger la mort de Molay condamné aux flammes par Philippe-le-Bel. — Les manichéens consacroient à cette fête le temps où les chrétiens célèbrent la mort & la résurrection de Jesus-Christ. C'est aussi dans ce temps que les frères rose-croix célèbrent plus spécialement leurs mystères. — Il n'est pas jusqu'à la circonstance de leurs roseaux qui ne vienne à l'appui de ces rapprochemens. On s'étonne de voir ces rose-croix commencer leur

cérémonie par s'asseoir tristement en silence & par terre , se lever ensuite & marcher , & célébrer leur pâque ou manger leur agneau , en tenant à la main de longs roseaux. Tout cela s'explique encore quand on fait que c'est précisément dans cette posture que se tenoient les manichéens , affectant de s'asseoir ou même de se coucher sur des nattes faites de roseaux , pour avoir toujours présente à l'esprit la manière dont leur maître étoit mort. Cet usage les fit appeler *Matarii*. (Cent. Magd. Baron. &c.)

Nous pourrions observer encore chez les manichéens & les franc-maçons le même zèle pour la propagation de leurs mystères. Les adeptes du jour se glorifient de voir leurs loges répandues dans tout l'univers ; tel étoit aussi l'esprit propagateur de Manès & de ses adeptes. On fait que cet hérésiarque se forma des apôtres ;

on fait que la marche de ses apôtres fut toute souterraine ; qu'à la faveur du secret exigé de leurs élèves, ils se répandirent bientôt en Orient, en Perse, en Egypte, & de là ensuite sur la plus grande partie de l'Europe. L'histoire nous les montre se propageant ainsi jusqu'au treizième siècle, affectant toujours le même secret, conservant toujours la même haine pour toutes les puissances, le même amour pour leurs prétendues égalité & liberté. (*Voy. Cent. Magd. ex Epiph. ; Matth. Paris, hist. Angl. an 1243.*) En un mot, plus on rapproche les mystères, les habitudes, la doctrine & les cérémonies des franc-maçons modernes, de tout ce que l'histoire nous apprend de ces anciens désorganisateur ; plus on est tenté de croire que les arrière-maçons ne se sont pas trompés en allant chercher eux-mêmes leur origine dans les sectes précé-

ment les plus ennemies de l'autel & du trône. Mais, sans donner à ces rapprochemens toute la force d'une démonstration historique, tenons-nous-en à cet esprit de liberté & d'égalité qui depuis un demi-siècle au moins faisoit certainement le fond de leurs derniers mystères. C'est par cette doctrine que la secte doit être spécialement regardée comme conspiratrice. C'est aussi cette doctrine qui s'est plus spécialement propagée dans les loges; c'est elle qui a disposé, d'abord en France, & ensuite dans presque tout le reste de l'Europe des légions d'adeptes à toute la révolution Française. C'est aussi en cela que nous faisons consister la vraie conspiration des loges maçonniques. Il fallut bien du temps à la secte pour faire prévaloir ses principes sur la multitude des frères; elle n'en eût jamais trouvé qu'un bien petit nombre si le philoso-

phisme du siècle n'étoit pas venu les disposer à tout ce que les anciens mystères avoient de plus contraire au respect pour les lois & la religion ; mais enfin la conspiration des sophistes avoit inondé l'univers de leurs productions antichrétiennes & antiroyalistes ; alors il fut aisé aux arrières-adeptes d'inspirer au commun même de leurs élèves tout l'esprit de leur liberté & de leur égalité désorganisatrices. Les sophistes eux-mêmes entrèrent en grand nombre dans les loges ; & alors se trouvèrent sur la même ligne les adeptes d'Holbach & les adeptes d'égalité. Dans l'une & l'autre conspiration , c'étoit la même haine pour le Christ , la même haine pour les souverains. Il ne resta plus aux sophistes d'Holbach qu'à se donner les piques & les bras que pouvoit leur fournir le régime des loges magonniques.

A

A la tête de ce régime étoit en France un bureau général sous le nom de grand - orient , & sous les ordres apparens du grand - maître , mais régi en effet par les plus profonds adeptes & point central de la correspondance des loges. C'étoit en même temps le tribunal & le conseil suprême dont les ordres ne pouvoient être violés ou éludés sans encourir la peine des parjures. Près de ce tribunal résidoient les envoyés , les députés des loges répandues dans les diverses villes , chargés de transmettre les ordres & d'en notifier l'exécution. Chaque loge avoit son président , sous le titre de vénérable , dont le devoir étoit , tantôt de leur faire passer les lois du grand-orient , tantôt de disposer les frères aux ordres qui leur arrivoient. Toutes les instructions se transmettoient ou dans un langage énigmatique , ou par un chiffre spécial

Régime de
ressources
des loges ma
çonniques
pour les ré
volutions.

& par des voies secrètes. Chaque loge envoyoit par semestre ses contributions pour l'entretien de ce bureau central. Celles qui n'étoient pas sous l'inspection du grand-Orient, n'en suivoient pas moins le même régime sous une mère-loge qui se donnoit aussi son grand-maître, & entretenoit la même correspondance.

Toutes ces parties de la constitution maçonnique étoient à peu près connues de chaque frère. J'ai souvent répété qu'il n'en étoit pas ainsi des arriére-secrets; le temps alloit venir où l'adepte le plus novice ne devoit pas se montrer pour la révolution moins zélé que l'adepte le plus consommé. Il falloit pour cela remplir les premiers rangs ou les premières loges de toute cette espèce de jeunes insensés, de bourgeois ignorans, ou même de grossiers artisans que les impies séduisoient chaque jour, ou

de ceux qu'entraînoient les déclama-
tions, les calomnies dirigées contre le
clergé, contre le souverain, contre
les riches & les puissans.

Avec ce même régime il n'étoit
pas même impossible d'organiser en
France des loges de brigands, de
distribuer d'avance les rôles des sol-
dats & même des bourreaux de la
révolution.

En disant ces ressources, que le
régime & les ténèbres du secret
offroient aux complots des grands
adeptes, je n'ai fait que retracer
d'avance la route qu'ils suivirent,
pour amener enfin & assurer leur
révolution. Dans l'histoire secrète des
loges, il faut remonter vingt-six ans
avant cette révolution, pour voir le
comité central du grand-orient de
Paris, commençant à fonder les dis-
positions des frères & les invitant à
réaliser leurs mystères. Les premières

Disposition
des loges
pour la ré-
volution.

invitations ne furent d'abord envoyées qu'aux élus des élus ; le prétexte de venger les chevaliers du temple servit à couvrir pour quelque temps encore les projets ultérieurs. Mais ici l'importance de l'objet exige ; autant que la prudence & la sûreté des personnes qui m'ont fourni mes instructions , peuvent le permettre , que je fasse connoître comment elles me sont parvenues.

Il existe actuellement à Londres plusieurs personnes de toute condition ; des militaires , des magistrats & des bourgeois , qui admis autrefois aux profonds secrets de la franc-maçonnerie , cherchent à expier par leur repentir les égaremens dans lesquels cette association les avoit entraînés. Il en est à qui les forfaits de la révolution Française ont ouvert les yeux ; il en est d'autres qui n'ont pas attendu qu'elle éclatât , pour détester les com-

plots qu'ils avoient vu la préparer. Plusieurs de ces personnes dont le nom & la conduite actuelle suffiroient pour garantir le témoignage, m'ont rendu celui d'*avoir plutôt adouci qu'exagéré les arrière-secrets des loges maçonniques*. Elles ont ajouté que *tout ce que je disois étoit vrai; mais que je n'avois pas dit toute la vérité*. Il étoit en effet des particularités assez essentielles que j'ignorois; leurs instructions y ont suppléé. Plusieurs de ces adeptes, aujourd'hui personnages très-respectables, pourroient spécialement répondre de la véracité d'un mémoire qui me fut remis le 28 Sept. 1797, peu de temps après la publication de mon second volume, & dont je vais transcrire l'anecdote suivante :

« A la fin de 1773 ou dans le
» courant de 1774, me dit un de
» ces anciens adeptes, la loge dont
» j'étois alors vénérable, reçut du

» grand - orient une lettre qui ne
» devoit être communiquée qu'aux
» chevaliers de la Palestine , aux che-
» valiers kadosch & au directoire
» Ecoffois. Elle me parvint par les
» loges de correspondance. Quoi-
» qu'elle eût déjà été lue dans plu-
» sieurs , elle n'avoit cependant encore
» reçu que trois signatures. Par cette
» lettre , on nous exhortoit à signer ,
» en exécution du serment que nous
» avions fait , l'obligation de mar-
» cher à la première réquisition , &
» de contribuer de nos personnes ,
» de toutes nos facultés morales &
» physiques à la conquête de l'isle de
» Malthe & de tous les biens situés
» sous les deux hémisphères qui
» avoient appartenu aux ancêtres de
» l'ordre maçonnique. On annonçoit
» comme but de notre établissement
» à Malthe la possibilité d'y former le
» berceau de la religion naturelle. »

Quoique cette invitation n'annonçât qu'une partie des projets ultérieurs, l'adepte dont j'ai copié les expressions refusa de souscrire. L'exemple qu'il donnoit comme vénérable fut suivi de toute sa loge. Le petit nombre de frères qui jusqu'alors au moins étoient mieux entrés dans les vues du *grand-orient*, détermina sans doute les chefs de ce bureau-central à s'occuper de mesures plus efficaces. Les délais ne furent pas bien longs. A peine s'étoit-il écoulé deux ou trois ans, ce même comité chargea ses députés de parcourir, de visiter les loges dans toute l'étendue de la France, de disposer les frères à l'insurrection, de les presser, de les solliciter en vigueur du serment maçonnique, & de leur annoncer qu'il étoit temps enfin de le remplir par la mort des tyrans.

Celui des grands adeptes, qui eut

pour sa mission les provinces du Nord, étoit un officier d'infanterie appelé Sinetty. Ses courses révolutionnaires l'amènèrent à Lille ; le régiment de la Sarre étoit alors en garnison dans cette ville ; il importoit aux conjurés de s'affurer des frères qu'ils comptoient parmi les militaires. La mission de Sinetty n'eut encore rien moins que le succès dont il s'étoit flatté ; mais la manière dont il s'en acquitta suffit à mon objet. Pour la faire connoître, je ne veux que répéter ici l'exposition qu'a bien voulu m'en faire un témoin oculaire, alors officier dans ce régiment de la Sarre, & choisi par Sinetty même, ainsi que plusieurs autres du même régiment, pour entendre l'objet de son apostolat.

Nous avions, me disoit ce militaire, notre loge maçonnique ; elle n'étoit pour nous, comme pour la plupart des autres régimens, qu'un

véritable jeu ; vous sentez bien surtout que notre *liberté* & notre *égalité* n'étoient rien moins que celles des Jacobins. Nous ne pensions à rien moins qu'à la révolution , lorsqu'un officier nommé Sinetty fameux franc-maçon , se présenta à notre loge. Il fut reçu en frère. Il ne manifesta d'abord aucun sentiment contraire aux nôtres ; mais peu de jours après , il invita lui-même vingt de nos officiers à une assemblée particulière. Nous crûmes qu'il vouloit simplement rendre la fête que nous lui avions donnée. Suivant son invitation , nous nous rendîmes à une guinguette appelée *la Nouvelle-Aventure*. Nous nous attendions à un simple repas maçonnique ; lorsque le voilà qui prend la parole , orateur qui a d'importans secrets à dévoiler de la part du *grand-orient*. Nous écoutons— imaginez notre surprise , quand nous le voyons prendre

tout-à-coup le ton de l'emphase, de l'enthousiasme, pour nous dire qu'il en est temps enfin, que les projets si dignement conçus, si long-temps médités par les vrais franc-maçons, doivent s'accomplir; que l'univers va être enfin délivré de ses fers; que les tyrans appelés rois seront vaincus; que toutes les superstitions religieuses feront place à la lumière; que la *liberté* & l'*égalité* vont succéder à l'esclavage dans lequel l'univers gémissoit; que l'homme enfin va rentrer dans ses droits.

Tandis que notre orateur se livroit à ses déclamations, nous nous regardions les uns les autres comme pour nous dire: qu'est-ce donc que cet insensé? Nous prîmes le parti de l'écouter pendant plus d'une heure, nous réservant d'en dire librement entre nous. Ce qui nous paroissoit le plus extravagant, c'étoit le ton de

confiance avec lequel il annonçoit que désormais les rois ou les tyrans s'opposeroient en vain aux grands projets ; que la révolution étoit infaillible , & qu'elle étoit prochaine ; que les trônes & les autels alloient tomber.

Il s'aperçut sans doute que nous n'étions pas des maçons de son espèce ; il nous quitta pour aller visiter d'autres loges. Après nous être quelque temps divertis de ce que nous prenions pour l'effet d'une cervelle dérangée , nous avons oublié toute cette scène quand la révolution est venue nous apprendre combien nous nous étions trompés.

Il existe encore plusieurs officiers du régiment de la Sarre , dont je pourrois citer le témoignage. Je me contenterai d'invoquer ici celui de M. de Bertrix & de M. le chevalier de Mion , comme ayant eux-mêmes

entendu ces propos & ces menaces de l'officier Sinetty. D'ailleurs, bien des personnes depuis la publication de ce fait important, s'étoient crues intéressées à le démentir. Elles ont fait bien des recherches qui ont toutes abouti à le confirmer.

Malheureusement pour la France & pour les autres empires, il s'en faut bien que tous les autres frères maçons eussent, à cette époque, les mêmes dispositions que les officiers de la Sarre. De retour de leur mission, Sinetty & bien d'autres apôtres purent annoncer au *grand-orient* que l'enthousiasme des frères pour la liberté & l'égalité, commençoit à s'échauffer, qu'il ne s'agissoit plus que de l'entretenir & d'ajouter par-tout au nombre des adeptes. Ce fut là aussi que se dirigèrent dès-lors, tous les soins du comité central, & ceux d'une

autre loge fameuse dans Paris , appelée le contrat-social. La révolution se préparoit & se pressoit si ouvertement dans ces loges & dans toutes celles qui en dépendoient , que la cour de Louis XVI ne pouvoit l'ignorer. Parmi de si nombreux adeptes , il devoit s'en trouver encore à qui cette révolution ne paroîtroit qu'un insigne fléau , & en effet il s'en trouva plusieurs. Avec une parfaite certitude , je mettrai de ce nombre un seigneur François que ses dangers actuels m'empêchent de nommer , mais dont la probité & la véracité ne peuvent être suspectes.

Interrogé si parmi les maçons il n'avoit rien vu qui tendît à la révolution Française , voici ce que répondit ce seigneur : j'ai été orateur de plusieurs loges , & j'étois parvenu à un grade assez avancé ; je n'avois

Inutiles avertissemens donnés aux ministres sur les complots des franc-maçons.

rien vu jusqu'alors dans la maçonnerie que je pusse croire dangereux pour l'état ; je n'y paroissais plus depuis long-temps , lorsqu'en 1786 je fus rencontré à Paris par un des confrères. Il me reprocha d'avoir abandonné la société , me pressa beaucoup d'y revenir , & d'assister sur-tout à une assemblée qui devoit être fort intéressante. Je m'y rendis au jour marqué ; je fus bien accueilli & bien fêté. *J'entendis des choses que je ne puis vous dire , mais des choses qui me révoltèrent tellement que je me rendis aussi-tôt chez le ministre. Je lui dis : Je n'ai qu'une question à vous faire , Monsieur ; je sens toute l'importance & toutes les suites qu'elle peut avoir ; mais dût-elle me conduire à la bastille , je dois vous demander , parce que j'y crois la sûreté du roi & la tranquillité de l'état intéressées, si vous avez*

les yeux ouverts sur la franc-maçonnerie ; si vous savez ce qui se passe dans les loges. Le ministre fit une pirouette & répondit : soyez tranquille , vous n'irez point à la bastille , & les franc maçons ne troubleront pas l'état.

Le ministre qui fit cette réponse , n'étoit rien moins qu'un de ces hommes qu'on puisse soupçonner avoir le moins du monde favorisé les projets des maçons pour la chute du trône & de l'autel ; mais il pensoit sans doute comme M. le comte de Vergenne , qu'avec une armée de deux cents mille hommes , on doit peu craindre les révolutions. Il ignoroit la multitude des légions que les conspirateurs pourroient bientôt opposer à celles du souverain. Il ignoroit sur-tout par quels hommes étoient secrètement dirigées toutes les loges conspiratrices. Celles du grand-orient

Principaux
agensmaçon-
niques de la
révolution
Françoise.

& du contrat-social s'étoient déjà réunies ; leur conseil commun s'étoit déjà composé de tout ce que la révolution Française a montré d'adeptes plus ennemis de la religion & de la monarchie. Dans ce conseil secret, étoient déjà entrés Condorcet, Mirabeau, Brissot, Syeyes, & une foule d'autres prêts à devenir les héros du Jacobinisme. A leur tête, ils avoient ce Philippe d'Orléans, prince encore plus méchant qu'ambitieux, qui avoit lui-même la conspiration & ses projets à part, mais qui, jaloux du roi & détestant la reine, avoit juré leur perte, dût-il n'en recueillir que sa propre ruine, pourvu qu'il ne devînt victime de ses complots qu'après avoir assouvi sa vengeance.

Tous les sermens de la révolution étoient depuis long-temps dans le cœur de ces conjurés ; & déjà le

moment arrivoit où une secte plus ténébreuse encore , plus redoutable , plus féconde en artifices , que celle des arrière-maçons , venoit se joindre à leurs conseils secrets , pour leur prêter tous ses moyens. Cette secte étoit celle des illuminés de Bavière. Il ne suffisoit pas à cette nouvelle espèce d'impies d'avoir juré la destruction de tout christianisme & de toute monarchie ; leur haine s'étendoit sur toute religion , tout Dieu & tout gouvernement ; sur toute espèce de société civile , de pacte social , de propriété même.

Qu'il ait pu exister une pareille secte , qu'elle ait pu devenir puissante , redoutable , qu'elle existe de nos jours , & qu'à elle soit dû le pire des fléaux révolutionnaires , c'est sans doute ce qui , pour mériter la

foi de nos lecteurs , exigera toutes les preuves de l'évidence même. Nous allons essayer de les réunir dans la partie suivante de ces Mémoires.

Fin du Tome premier.

T A B L E

D E S M A T I È R E S

Contenues dans le Tome premier.

*OBSERVATIONS sur quelques articles
du Monthly-Review , relatifs aux
Mémoires sur le Jacobinisme. pag. j*

A V A N T - P R O P O S. XXV.

P R E M I È R E P A R T I E.

*Conspiration des sophistes de l'impiété
contre le Christianisme. I.*

S E C O N D E P A R T I E.

*Conspiration des sophistes de la rebel-
lion contre les Rois. 129*

TROISIÈME PARTIE.

*Suite de la conspiration des sophistes
de la rebellion. Des diverses espèces
de franc-maçons ; secrets & complots
de leurs arrière-loges. pag. 207*

Fin de la Table du Tome I.





